

L'IDÉE IMPÉRIALE EN EUROPE (1870 - 1914)



Publication de l'Université François-Rabelais
Tours

LITTÉRATURE ET NATION

Revue d'histoire des représentations littéraires et artistiques

Publiée par l'équipe de recherche

Histoire de l'Intelligence européenne

des Lumières à nos jours

sous la direction de Pierre Citti

avec le concours du Conseil Scientifique de l'Université de Tours

Comité de rédaction

Jacques Body, Pierre Citti, Jean Marie Goulemot, Maurice Penaud,
Jean-Louis Backès

Secrétariat de rédaction

Christiane Citti

Toute correspondance est à adresser à :

Pierre Citti, *Littérature et Nation*, Faculté des Lettres, 3 place Anatole
France, 37 000 Tours.

Le prix du numéro45 F
L'abonnement à quatre numéros120 F
pour les étudiants... 100 F

ISSN 1146-2698

Les chèques doivent être libellés à l'ordre de M. l'Agent comptable
de l'Université de Tours et adressés à *Littérature et Nation*, Faculté
des Lettres, 3, place Anatole France, 37 000 Tours.

LITTÉRATURE ET NATION

n°13 de la 2e série

L'IDÉE IMPÉRIALE EN EUROPE (1870-1914)

Sommaire

Manfred STARKE — Tendances conservatrices et progressistes dans les rapports de Théophile Gautier avec le Second Empire	3
Pierre MICHEL — Octave Mirbeau et l'Empire	19
Pierre-Jean DUFIEF — Le roman colonial, une apologie du <i>déracinement</i> ?	43
Pierre BÉNARD — Maurice Barrès devant le choc des impérialismes français et britannique	55
Michel LEYMARIE — Jérôme et Jean Tharaud : <i>Dingley, l'illustre écrivain</i> et l'impérialisme anglais	69
Claude FOUCART — Guillaume II et l'art	85
Jean B. NEVEUX — Ecrivains allemands et idée impériale. 1888-1918. L'Empereur ou le Reich ?	97
Ecaterina CLEYNEN-SERGHIEV — L'idée impériale dans l'œuvre de Mihai Eminescu (1850-1889), le poète national roumain	141
Serge DURET — La dénonciation de l'impérialisme européen dans <i>Le Temps viendra</i> de Romain Rolland	161
André GUYON — L'unanimité ou l'Empire sublimé	187

TENDANCES CONSERVATRICES ET PROGRESSISTES DANS LES RAPPORTS DE THÉOPHILE GAUTIER AVEC LE SECOND EMPIRE

En parlant des opinions que Théophile Gautier a exprimées sur l'Empire et le bonapartisme, mon but principal sera d'en montrer les contradictions intérieures, c'est-à-dire une double tendance, conservatrice et progressiste. De par ce caractère contradictoire, j'espère pouvoir expliquer les rapports complexes de l'écrivain avec l'Empire, son peu de stabilité politique, sa facilité de s'adapter à tout régime en place, son fameux opportunisme. Il est vrai que j'ai une conscience très nette de la validité limitée de ce travail assez négatif, qui ne fait pas voir la synthèse des contradictions — synthèse qui, cependant, existe dans le rêve du poète. Le poète de la modernité, le parent littéraire de Baudelaire, n'apparaît pas dans cette étude, il y manque le maître de l'art pour l'art, de ce principe artistique qui se voulait "impartial", "objectif", d'une position au-dessus de tous les partis, et qui aspirait à neutraliser toutes les contradictions idéologiques par une conception plus élevée. Je suis sûr qu'en cela consiste une des grandes déficiences de ma contribution. Pourtant j'espère que la méthode négative, c'est-à-dire la simple exposition des conceptions progressistes et conservatrices vis-à-vis de l'Empire aura, elle aussi, pour dernier résultat de faire connaître la nécessité d'une union idéale, voire utopiste, des contraires dont il sera question.

La duplicité politique de Gautier fut clairement remarquée par Baudelaire quand il le représentait comme un homme d'ordre et de hiérarchie, mais qui faisait beaucoup, trop — comme crut Baudelaire — de concessions à

"Monseigneur Progrès" et à "Dame Industrie".¹ Il nous faudra — à toute vitesse — préciser ce portrait caractéristique avant qu'il soit possible de traiter les rapports de l'auteur avec l'Empire.

Ses inclinations progressistes reposent, si je comprends bien, sur la vive croyance qu'il a eue toute sa vie, que la culture des arts et des lettres n'appartient pas seulement à une aristocratie, à une élite, mais qu'il est possible de l'étendre aux "bourgeois" et jusqu'au peuple, du moins à quelques parties de celui-ci. C'était le vieux rêve du romantisme, mais aussi celui du siècle des Lumières, d'étendre le domaine de l'art, de la littérature, de la civilisation à toute la nation. En 1848, Gautier avait imaginé cette idée de l'avenir sous la figure d'une république athénienne rénovée, et il gardera la foi à cet idéal jusqu'à la fin de sa vie. La dernière phrase de son manifeste politique "La République de l'avenir" (1848) est conçue en ces termes :

Nous la voulons fermement cette belle république athénienne, pleine de lumière et de bourdonnements joyeux, chantée par le poète, sculptée par le statuaire, colorée par le peintre, employant pour le bonheur de ses fils toutes les ressources des sciences et des arts, offrant à tous les pieds ses escaliers de marbre blanc (...).²

Ce tableau du bien-être général et de la civilisation pour tous ne manque pas de traits progressistes. Que Gautier ait porté cette image de l'avenir dans son cœur jusqu'à la fin de sa vie, cela a été garanti par le dramaturge Emile Bergerat, un gendre de Gautier (que soit noté ici que j'ai beaucoup utilisé, surtout pour les années 1870/72, les entretiens qu'il eut avec son beau-père, de même que ceux que pendant vingt ans le romancier Ernest Feydeau eut avec lui³). Malgré toutes les convictions conservatrices de Gautier, Bergerat a assuré :

Il m'est permis de croire toutefois, d'après des indices certains, que le lecteur pourra relever dans nos entretiens et même dans quelques-unes de ses lettres, que l'établissement pacifique d'une République athénienne, dans laquelle les poètes et les artistes auraient été considérés et honorés, aurait rallié sa philosophie et charmé sa vieillesse.⁴

Par contre, les penchants conservateurs de Gautier étaient fondés surtout sur un profond pessimisme, des doutes sur le pouvoir du progrès, la croyance à l'éternité de la misère et de l'injustice. Ils se manifestaient par une tendance assez marquée à l'autoritarisme et à l'étatisme, de même que par son aristocratie et son aversion pour la démocratie. Bergerat constatait que Gautier était un autoritaire décidé : "le principe d'autorité, quel qu'il fût et d'où qu'elle vînt, lui semblait la sauvegarde des sociétés modernes. Il admettait que le bâton devînt sceptre et aussi que le sceptre se fît bâton."⁵ Paroles claires en faveur de la violence et du bonapartisme, mais pas seulement en faveur du seul bonapartisme.

L'esprit d'aristocratie l'a animé pendant toute sa vie, c'est-à-dire la conviction que la domination s'exerce toujours par une minorité. Même la "République de l'avenir" dont il rêvait, ne pouvait être imaginée par lui que comme un Etat où quelques aristocrates règnent, les "aristoi", les meilleurs qui, par nature, s'élèvent au-dessus des masses et les dominent à bon droit. Et c'est justement dans la société bourgeoise de la concurrence libre que les "aristoi", c'est-à-dire les plus forts et les plus intelligents, arriveront, tout naturellement, à la tête de la société.

Toute sa vie, il a été hanté par la peur de l'anarchie, de la dictature, de la Terreur des Jacobins, par la crainte de la démocratie petite-bourgeoise et du socialisme⁶. Encore la tendance anti-démocrate qui en résultait fut-elle renforcée — comme chez ses amis Heine et Baudelaire — par la crainte du manque de culture artistique et intellectuelle, par la crainte d'une certaine inimitié contre le luxe et le beau, vices, selon lui, des hommes du peuple et de leurs représentants radicaux, enfin par l'aversion qu'il avait pour le mépris témoigné par le peuple et la démocratie pour l'élégance et la politesse.

Gautier était un bâtard politique, un être double, problématique, et tels, pleins de tensions internes, étaient aussi les rapports qu'il entretenait avec les divers régimes régnants, dont ceux qu'il eut avec le Second Empire. A l'égard des principes politiques, il devait parfaitement tomber d'accord avec le bonapartisme dont l'affaire principale était, elle aussi,

de prendre en compte, d'une manière harmonieuse, équilibrée, les exigences de l'époque qui suivit la Révolution française. Ce trait essentiel du bonapartisme a été relevé par exemple par Louis Girard au 13e colloque franco-allemand organisé par l'Institut Historique Allemand en septembre 1975, en ces termes :

Le bonapartisme se flatte de réaliser un rassemblement national ne laissant que les extrémistes en dehors de lui. Il se veut médiateur entre le présent et le passé. L'Empereur (disait Louis-Napoléon à Lyon, le 20 septembre 1852) fut le médiateur entre deux siècles ennemis ; il tua l'esprit révolutionnaire en faisant triompher partout les bienfaits de la révolution.⁷

Mais si Gautier pouvait être d'accord avec l'Empereur en ce qui regarde ce principe fondamental, il avait pour lui, en réalité, assez de raisons pour être mécontent de la politique impériale éloignée de sa position idéale, tout à la fois conservatrice et libérale. Je veux dire que, d'une part, c'étaient les traits despotiques du régime qui choquaient la mentalité libérale de Gautier ; d'autre part, les éléments plébéiens de l'Empire qui offensaient son esprit aristocratique.

Il a trouvé une fois des mots pleins d'enthousiasme pour le régime impérial. Déjà le premier, le grand Napoléon, écrivait-il, servait la Révolution, en la domptant par voie militaire :

En effet, Napoléon, c'était la Révolution soumise, organisée, armée, le jeune monde se substituant à l'ancien (...).⁸

Comme il avait su lier les principes de 89 avec l'idée d'un vigoureux Etat autoritaire, il prit, aux yeux du poète, la figure gigantesque d'un Titan moderne ou d'un Prométhée : "le Titan moderne, le nouveau Prométhée puni par Jupiter pour avoir voulu soustraire les hommes à la tyrannie des Olympiens."⁹ Il faut dire que je ne connais que ce passage où s'accuse un tel enthousiasme pour Napoléon — et il ne suffirait guère pour compter Gautier parmi les propagateurs de la légende de Napoléon ! Cependant, l'accord avec les principes bonapartistes était suffisant pour lui faciliter d'entrer en

bonnes relations avec les milieux régnants de l'Empire, de collaborer à la feuille officielle *Le Moniteur universel*, de se faire donner par Walewski une rente provenant des ressources de l'Instruction publique, et d'avoir accès au cercle de la princesse Mathilde qui, par surcroît, en 1868, lui donnait une prébende considérable en le nommant son bibliothécaire particulier.

Peu de jours après le coup d'Etat, il décrivit en détail, dans l'utopie "Paris futur" (*Le Pays* des 20 et 21 décembre 1851)¹⁰, tous les biens qu'il espérait de la part de l'Etat bonapartiste pour la France ou, du moins, pour Paris. Au fond, il n'attendait de lui rien d'autre que de satisfaire tout juste le double désir politique dont Gautier lui-même était rempli, c'est-à-dire, de rendre compte et des exigences conservatrices et des exigences progressistes du présent. Cela se projetait en deux tableaux peints par l'espoir : 1° la vision optimiste que l'influence des "bourgeois" (dans l'acception romantique de "béotiens", "épiciers", "philistins", mais aussi d'"industriels" etc.) sera refoulée, le rêve que la culture artistique et intellectuelle, le bien-être et le luxe s'étendront sur toute la nation ; 2° l'image d'un état social, en qui l'anarchie toujours menaçante sera prévenue par un Etat autoritaire et des règlements étatistes.

Les fondements du bien-être et du luxe communs y sont jetés par la transformation de Paris en un port florissant, par la mise en rapport de la cité avec la circulation et le commerce du monde entier, et, enfin, par la grande industrie et la technique superbe qui en résulteront. En cet empire ne règnent plus les conditions de vie étroites et mesquines des "bourgeois", mais tout est grand, vaste et beau, surtout l'architecture de la ville. On peut se réjouir des nombreux parcs et squares — en effet, le Second Empire en établira à Paris à lui seul, plus que tous les régimes précédents —, des rues saines qui sont construites d'après un plan central — on songe déjà un peu à Haussmann —, et qui, froides en été, chauffées en hiver, donnent libre jeu au luxe acharné à s'épanouir. Partout on respecte les commandements de l'hygiène. Par les progrès techniques et industriels le gaz d'éclairage a perdu sa mauvaise odeur et

répand, au contraire, une sorte de parfum d'Arabie. Le climat, lui aussi, est corrigé par les productions merveilleuses de la technique et de l'industrie modernes. Cette vie grande, vaste et riche, ne fonctionne, cependant, qu'unie à un centralisme accentué, à un certain étatismisme et dirigisme.

Il s'agit d'une allusion ouverte à Louis-Napoléon, puisque cette utopie nous apprend qu'à la tête de l'Etat se trouve "l'élú de la nation". "Élu" ? Cet homme, au fond, n'a pas besoin d'être élu par le peuple, car — ici on aperçoit l'ironie que l'on ne peut jamais séparer des opinions politiques prononcées par Gautier — il est reconnu tout spontanément par les masses, parce qu'il dépasse tous les humains par sa force énorme, sa grandeur — "on ne peut estimer sa taille à moins de huit pieds de haut" (2,5 mètres) — et par son intelligence tellemeut équilibrée "que ses décisions ne pourront être qu'impartiales et judicieuses". Il jouit d'une autorité naturelle et n'a aucun rival. Pour ne pas laisser s'affaiblir son autorité par le temps qui peut tout, il donne quelquefois pour les citoyens, ses sujets, des fêtes imposantes qui, en faisant voir la magnificence, les pompes du pouvoir et les fruits les plus récents et les plus étonnants de la science et de la technique, satisfont le besoin des masses de regarder le beau, le grand et le merveilleux. Il semble que Gautier anticipe quelque chose de la Fête impériale, en racontant le plein essor de l'économie, le luxe et les divertissements publics qui caractérisent le nouvel empire — conte aussi fantastique que réaliste, et qui, je le répète, ne manque jamais d'un grain d'ironie.

Le rêve d'une civilisation richement développée et s'étendant à toute la nation ne s'épanouit en Gautier que sur la base d'un centralisme prononcé. Celui-ci se manifeste d'abord dans la construction architecturale de la ville qui est dominée par un seul édifice imposant par sa grandeur et sa beauté: le palais du chef. Au lieu des 300 églises qu'il y eut jusqu'ici, il n'en existe plus qu'une seule, mais, elle aussi, une construction monumentale, de l'intérieur de laquelle, par des soufflets gigantesques, les sons édifiants de l'orgue et, par des haut-parleurs extraordinaires ou des téléphones, les paroles

des prêtres pénètrent jusqu'aux oreilles les plus lointaines. Le nombre des théâtres est réduit à quatre, mais ils sont pourvus des meilleurs moyens techniques et du plus haut confort :

Tout y sera large, aéré, commode ; les loges offriront le confortable des appartements les plus recherchés ; on pourra prendre des bains parfumés dans les baignoires, tout en regardant les spectacles à travers un grillage d'or ; on soupera, l'on fera des visites, l'on recevra dans les salons des avant-scènes (...).

Dans les deux décennies après 1851, l'attitude de Gautier vis-à-vis du bonapartisme et de l'Empire sera toujours déterminée par le désir de voir refoulé le pouvoir que les "béotiens" ont dans la vie de tous les jours, et de vivre sous un Etat autoritaire qui aura assez de force pour encourager énergiquement le développement de l'art et de la civilisation. Et c'est sans doute sur la base de tels espoirs qu'il parla en faveur de la réintroduction de la censure exercée par l'Etat sur la littérature et l'art.¹¹ Son opinion fut qu'une telle censure serait capable de refouler "l'industrialisme"¹² des "bourgeois", c'est-à-dire du libraire et de l'imprimeur, qui, en général, aiment à mettre les intérêts mercantiles au-dessus des intérêts esthétiques. Il favorisait aussi l'intervention de l'Etat dans l'économie,¹³ par exemple dans la construction des chemins de fer où, espérait-il, l'intervention de l'Etat pouvait garantir les intérêts de l'art qui confiés aux seuls industriels, risquaient d'être oubliés :

Il serait facile au gouvernement, dans l'octroi des chemins de fer, d'imposer, comme conditions, un million ou deux de travaux d'art, peinture et sculpture ; car qui mérite mieux d'être orné que le Terminus d'un chemin de fer, ce temple de l'idée moderne.¹⁴

Les rêves plastiques et pittoresques que Gautier nourrissait du rôle civilisateur de l'Etat dans le développement industriel, étaient séduisants, mais toujours un peu obscurcis par le doute et l'ironie. Car l'écrivain qui — selon Baudelaire — fit tant et même trop de concessions à "Dame Industrie" et à "Monseigneur Progrès", restait, malgré tout, le vieux romantique ayant toujours grand peur de la civilisation,

destructrice de la vie naturelle. De plus, l'aristocrate de l'esprit qu'il fut toujours n'était guère capable de supporter cette vie des masses qui était une conséquence inévitable de l'industrialisation. Il lui répugnait de briguer la faveur des masses, ce que, en réalité, le bonapartisme plébéien tentait à tout moment. A cet égard il eut certainement une aversion constante pour l'Empire. Trop souvent celui-ci lui prouvait que l'encouragement césariste de l'industrie et de la civilisation n'aboutissait guère à une augmentation de l'élégance et de la beauté, mais plutôt au seul accroissement banal du confort et de la civilisation plébéienne des masses. Cette hostilité se révélait assez nettement par exemple dans le rapport que Gautier fit en 1856 de l'inauguration du Bassin Napoléon à Cherbourg par l'Empereur. Dans les articles consacrés à cet événement public, il ne parla point des cérémonies officielles, mais décrivit d'une manière ironique l'aspect plébéien que de telles fêtes prendront dans l'avenir. Ce seront des multitudes encore beaucoup plus nombreuses qu'aujourd'hui qui y profiteront des fruits de l'industrie et de la civilisation, mais on verra moins une extension de la culture des arts, du beau et de l'esprit, qu'un certain américanisme, c'est-à-dire l'épanouissement difforme, rabelaisien, du bien-être et du confort.¹⁵

La distance intérieure prise envers le césarisme paraît évidente dans le commentaire qu'il donna, dans une lettre à ses soeurs, d'un de ses ouvrages de commande, le poème "A l'Impératrice". Il l'avait écrit sur l'ordre de Dalloz, directeur du *Moniteur*, et il protestait qu'il a été bien obligé de le faire, parce que, s'étant mis sous la dépendance du régime actuel, il lui fallait produire diverses choses que, au fond de son cœur, il n'approuvait pas toujours :

Il est aussi naturel à un impérialiste de les faire (ces vers), qu'à un républicain d'adresser des odes à la République une et indivisible. Je suis embarqué sur cette galère et j'y rame, comme les radicaux sur la galère radicale, sans approuver toujours l'ordre que j'exécute.¹⁶

Il ajoutait qu'il est très difficile de faire de ces choses officielles sans tomber dans la platitude. Il est vrai qu'il avait

réussi, lui, à éviter cette faute qu'en général on ne peut pas esquiver. Car tout ce qui est officiel sera, presque toujours, banal et plat. Aussi conseillait-il tout crûment à un collègue : "Quand tu écris pour le *Moniteur*, organe officiel, sois plat."¹⁷

Les liens intimes l'attachant à l'Empereur, et, en même temps, la distance intérieure l'en séparant, se dégagent plus nettement que jamais, à l'écroulement de l'Empire et au cours des années 1871 et 1872. Bien sûr, le 5 septembre 1870, un jour après la disparition de Napoléon III de la scène politique, il regrettait la fin des idées napoléoniennes, la "fin lamentable d'un rêve éblouissant", et il plaignait aussi la ruine d'un lieu florissant du bonapartisme conservateur-libéral, comme fut le cercle de la princesse Mathilde.¹⁸ Mais bientôt après, il nommera franchement les faiblesses de l'Empire : trop peu de libéralité, trop peu de libertés bourgeoises, trop de militaires, trop de sergents de ville, trop de nationalisme guerrier, trop peu de bonne volonté de construire une civilisation paisible.

D'abord un petit mot sur le manque de liberté personnelle que l'ouvrier salarié — et tel il s'est senti presque toute sa vie, dès son début à la *Presse* — ressentit comme un tourment continuel. Une anecdote racontée à Edmond de Goncourt peut nous éclaircir sur le peu de liberté dont il jouissait dans sa fonction de critique de théâtre. Un jour Walewski promit au critique que, dès ce jour, il pouvait écrire librement, sans prendre égard à personne :

Il me déclarait qu'à dater de ce jour il me laissait complètement libre d'exprimer ma pensée tout entière sur les pièces représentées. Mais, lui ai-je soufflé dans l'oreille, monsieur le ministre, il y a cette semaine aux Français une pièce de X... — Ah ! vraiment, a repris vivement l'Excellence, et bien, vous ne commencerez que la semaine prochaine... Cette semaine, je l'attends toujours !¹⁹

Le manque de libertés suffisantes était un des vices originaires de tout ce système politique. Si l'Empire avait admis plus de libertés bourgeoises, disait Gautier à Bergerat, il ne serait pas tombé.²⁰ C'est que, s'il n'avait pas trop réduit sa composante libérale et s'il avait respecté le droit des citoyens à exprimer librement leurs opinions, il n'aurait pas poussé tant

d'hommes dans les cafés et les estaminets, où ils cherchaient, à défaut d'un autre forum politique, à satisfaire leur besoin d'exprimer leurs opinions sur les affaires publiques. C'est par les cafés et les estaminets politiques que le Second Empire s'est ruiné, car c'est là qu'une grande partie de la population est tombée sous l'influence des conspirateurs.²¹

La faute décisive de l'Empereur était qu'aux demandes d'une vie politique publique, d'une "vie de forum", il ne répondait qu'au moyen de mouchards et de sergents de ville.²² Peut-être, ajouta Gautier dans une réflexion générale, jamais ne sera stable en France qu'un gouvernement qui permettra aux habitants des grandes villes de discuter franchement les questions politiques.²³

Des passages cités résulte qu'il critiquait l'Empire surtout pour la réduction inadéquate de sa composante libérale. Mais lorsque Bergerat lui demanda si, en raison de telles opinions, il inclinait vers le libéralisme, il ne répondit point.²⁴ Au lieu de répondre, il précisait cependant ce qu'il pensait des idées des foules politiques : elles lui semblaient sans aucune valeur pratique, et on ne pouvait les prendre au sérieux. En elles ne s'exprimait, au fond, que le désir des multitudes de se produire elles-mêmes en public, un "esprit théâtral" ou, autrement dit, "notre inéloquence naturelle".²⁵ Il est évident que l'écrivain de l'art pour l'art ne voulait être compté ni parmi les conservateurs, ni parmi les libéraux. L'idée politique dont il rêvait — comme Baudelaire et tant d'autres — l'écartait de tous les partis.

Il me semble que l'attitude qu'il prit vis-à-vis de la grande concentration des pouvoirs sous l'Empire, était, elle aussi, ambiguë. Il est vrai qu'il souhaitait, contre l'anarchie menaçante, un Etat autoritaire, gouverné par une main vigoureuse et unifiante, mais, de l'autre côté, par sa profonde prédilection pour le règne des grands individus, libres et autonomes, il avait aussi une aversion profonde pour toute concentration de pouvoir hostile à l'aristocratie, aversion pour toute forme d'absolutisme, pour les Richelieu²⁶ et Louis XIV. Edmond de Goncourt raconte que le Roi-Soleil "était, après le bourgeois, sa seconde bête noire, et qu'il traitait comme un

Michelet doublé d'un père Duchêne.²⁷ Il est difficile de croire que Gautier ne ressentît aussi un peu de cette résistance intérieure contre le pouvoir centraliste et absolutiste de l'Empire.

Son horreur du militarisme, élément essentiellement impérialiste, est évidente. Il est vrai qu'on a dit que son poème "Vieux de la vieille"²⁸ (écrit en 1848 à l'occasion de la première manifestation des vétérans napoléoniens en souvenir du rapatriement des cendres impériales) fut un hommage aux soldats de Napoléon. En vérité, c'est de la manière parfaitement "objective", "impartiale" et froide de l'art pour l'art qu'il y décrit la marche des héros décrépits et follement enharnachés qui, à ce spectacle, ont l'allure de revenants tout aussi comiques que tragiques, vétérans pleins de "ridicule héroïque", et qui semblent porter leurs pas dans un "saint carnaval", une "mascarade d'empire". Pour lui, l'armée incarnait la primitivité, la sauvagerie, la barbarie. Pendant la guerre franco - allemande de 1870/71, il n'émit pas seulement ce jugement à l'adresse des "hordes kantistes ou hégéliennes".²⁹ Quand, en mai 1871, il aperçut à Versailles quelques bandes des troupes du gouvernement français, il remarqua en philosophe : "La guerre est un des modes de l'existence primitive. Le soldat en campagne vit à peu près comme le sauvage et le barbare."³⁰ Il désirait un ordre de choses, d'où les hommes militaires fussent complètement disparus. Et il exprimait ce désir tout justement dans son utopie "Paris futur", en présentant le modèle idéal d'un Etat bonapartiste. L'armée ne participera plus, dit-il ici, aux cérémonies officielles organisés de temps à autre par "l'élu de la nation". Plus de démonstration de pouvoir militaire ! Comme raison de la disparition de l'armée, il alléguait une croyance vraiment libérale et progressiste. C'est que, par le développement grandiose de la technique et de l'industrie, les armes gagneront une force de destruction si monstrueuse que, d'un côté comme de l'autre, il ne sera plus possible de faire la guerre et que, *per se*, les armées se rendront superflues :

La guerre sera supprimée avec les vestiges de l'ancienne barbarie ;

l'on aura trouvé des engins de destruction d'une telle puissance, que, d'un côté comme d'un autre, la résistance serait impossible.³¹

On peut dire que tout son travail littéraire — critique, journalisme, poésie, roman, etc. — servait le seul but d'encourager la civilisation. C'est pourquoi il abhorrait la guerre, et tout genre de guerre, même celle que l'on appelle guerre juste : "la guerre, même la plus légitime, est toujours atroce et stupide, faisant marcher l'humanité dans le sens opposé à la civilisation."³² Il condamnait nettement comme absurde et barbare la politique de guerre de l'Empereur et de Bismarck.³³ Par la guerre franco-allemande, affirme-t-il, les progrès de la civilisation seront arrêtés à tel point qu'il sera très difficile de neutraliser les effets plus tard."³⁴ Par conséquent il rejetait, après la capitulation de la France, tout "revanchisme"³⁵ et déclarait que, si on voulait lui donner quelque responsabilité publique la seule politique qu'il accepterait serait celle de l'"apaisement".³⁶ "La guerre n'est plus dans nos mœurs. Le mouvement universel des esprits est dirigé dans le sens des études sérieuses ; la science, l'art, l'industrie, accaparent toutes les intelligences."³⁷ Il ne semble pas que cette attitude libérale et pacifiste ait quelque chose à voir avec le bonapartisme débouchant, peu de temps après, dans le boulangisme.

Par contre, elle touchait de près à l'engagement pris par V. Hugo envers la paix et la liberté. En effet, Gautier n'avait jamais nié, même en présence des impérialistes, qu'il se savait très proche du célèbre opposant à l'Empereur :

J'ai toujours gardé ma liberté pour parler de Hugo. Comme on sait que je suis intraitable là-dessus, on n'ose me contrarier, et je parle librement de Hugo comme personne ne peut le faire.³⁸

A la vue du caractère peu stable de ce poète de l'art pour l'art, on ne peut s'étonner que son "bonapartisme" soit allé se décomposant presque au même moment où l'Empire disparut. Cette décomposition se reflète surtout dans les entretiens que Gautier eut avec Bergerat, entre août 1871 et sa mort (en octobre 1872). Il s'en dégage la dernière métamorphose de

l'écrivain ; c'est que, dans les années 1870/72, il s'approchait de la République. Il montrait alors une compréhension croissante pour les "écrivains de la presse avancée"³⁹ ; le grand respect que ceux-ci lui avaient toujours témoigné, le touchait et améliorait les rapports qu'il eut avec eux. D'ailleurs, déjà en octobre 1870 il collabora au *Journal officiel* de la République. C'est qu'il lui fallait gagner sa vie, en "faisant de la copie". La République lui prêtait des secours considérables : grâce à Jules Simon, elle continuait à lui payer la rente que jadis Walewski lui avait procurée ; de plus, elle lui offrit une mission d'art en Italie afin qu'il pût y satisfaire sa nostalgie du soleil et guérir sa maladie. Gautier soulignait que les républicains "qui ne me doivent rien, qui auraient pu, bien à tort" — qu'on remarque bien cette assertion ! —, "mais enfin qui auraient pu (...) ne voir en moi qu'un adversaire, ont été parfaits pour moi."⁴⁰ L'Empire en 18 ans n'avait pas tant fait pour lui, juge-t-il, que la République en quelques semaines. En effet, malgré tous les honneurs qu'il eut de la part de l'État impérial, celui-ci ne tenait jamais compte, ni d'aucune de ses demandes, ni d'aucune de ses recommandations.⁴¹ C'est pourquoi Bergerat pouvait dire, en résumé : "son bonapartisme — si bonapartisme il y a — "n'était jamais pratique, mais platonique".⁴²

En fin de compte, il définissait la position politique de Gautier en ces mots : "il n'était pas bonapartiste ! (... il) était surtout ... comment dire ? mathildien".⁴³ Mais quelle était la position politique de la princesse Mathilde ? Elle consistait en une assez grande indépendance (dans le cadre de l'Empire, il s'entend) — "la princesse (...) s'était construite dans le temple impérial une petite chapelle indépendante"⁴⁴ —, dans des goûts accentués pour les idées libérales, et dans une parfaite tolérance envers tous les partis politiques, légitimiste, bonapartiste, républicain et orléaniste.

Je voudrais résumer les rapports du grand représentant de l'art pour l'art et prétendu impérialiste avec l'Empire en ces mots : ces rapports étaient ambigus, remplis de tensions intérieures. Gautier avait de franches sympathies avec le régime bonapartiste dans la mesure où celui-ci s'efforçait de lier les principes conservateurs avec les principes

progressistes. Cependant, il n'était pas "impérialiste", parce que l'Empire ne lui semblait pas capable de maintenir, en réalité, le beau rêve d'un équilibre entre les forces politiques opposées : d'une part, il semblait trop souvent dégénérer en un régime despotique, et d'autre part, les progrès de la civilisation réalisés par l'empire aboutirent moins à répandre le règne de la beauté et de l'élégance qu'à augmenter les éléments plébéiens, "laid" de la société moderne : l'industrialisme et l'aspiration au seul confort.

Manfred Starke
Berlin

1. Charles Baudelaire, *Œuvres complètes*, éd. Claude Pichois, 2 vol., Paris 1975/76, II, 128.

2. T. G., "La République de l'avenir", *Le Journal*, 28 juillet 1848, in : T. G., *Fusains et eaux - fortes*, Paris 1907, p.238

3. Ernest Feydeau, *Théophile Gautier. Souvenirs intimes*, Paris 1874.
Emile Bergerat, *Théophile Gautier. Entretiens, souvenirs et correspondance*, Paris 1879.

4. Bergerat, *op. cit.*, p.19 - 20.

5. P.19

6. Bergerat l'appelait "un homme que l'idée républicaine a toujours effrayé. Sa correspondance fait foi de ces terreurs. Théophile Gautier avait pris au mot le programme socialiste du progrès par la révolution." p.19.

7. L. Girard, "Caractères du bonapartisme dans la seconde moitié du XIX^e siècle", in : *Le bonapartisme. Phénomène historique et mythe politique*. Actes du 13^e colloque historique franco-allemand de l'Institut Historique Allemand de Paris à Augsburg du 26 jusqu'au 30 septembre 1975, publiés par Karl Hammer et Peter Claus Hartmann. München 1977, p.23.

8. T. G., "Les Bonaparte", in : "Préface de la Galerie Bonaparte, 1 vol., déc. 1864. in : T. G., *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique*, Paris 1883, p.266.

THÉOPHILE GAUTIER ET LE SECONDE EMPIRE

9. P.266.

10. T. G., *Œuvres complètes*, 11 vol., Paris 1884, republ. à Genève. 1978, V, 321 - 339.

11. E. Feydeau, *op. cit.*, p.123 - 124.

12. P.126.

13. Dans un poème sur la naissance du prince il exprimait l'espoir que le fils continuât la politique paternelle dirigée entièrement vers le progrès industriel. C'est que dans son imagination l'idée d'un développement industriel dirigé par l'Etat se fondait avec la vision de l'avènement d'une civilisation gigantesque :

" Civilisation géante,

Oh, quels miracles tu feras

Dans la cité toujours béante

Avec l'acier de tes cent bras !"

("Nativité", *Moniteur universel*, 17 mars 1856, in T.G., *Poésies complètes*, ed. René Jasinski, 3 vol., Paris 1970, III, 240.

14. "De l'art moderne", *L'Artiste*, 5^e série, vol. 10 (1853), p.136.

15. "Cherbourg. Inauguration du Bassin Napoléon", *Moniteur universel*, 3, 5, 9, 14, 15, sept 1856, in : T. G., *Quand on voyage*, Paris 1865, p.1-58, surtout p.32 - 35.

16. T.G., *Poésies complètes*, I, p.CLVIII.

17. Spoelberch de Lovenjoul, *Histoire des œuvres de Théophile Gautier*, 2 vol., Paris 1887, II, 499.

18. p.404.

19. Bergerat, *op. cit.*, p. XIX.

20. P.172 - 176.

21. P.173.

22. P.174.

23. P.174.

24. P.174.

25. P.175.

26. "En fauchant la haute aristocratie, le cardinal-ministre fait la place nette à 93 ; à dater de lui, il n'y a plus de grands seigneurs, de hauts barons féodaux luttant contre le roi, et presque rois dans leurs terres. " "Théophile de Viau", *La France littéraire*, avril et juin 1834, in : T. G., *Les Grottesques*, Paris 1856, p.82.

27. Bergerat, *op. cit.*, p.IX.

28. *Poésies complètes*, III, 46 - 49.

MANFRED STARKE

29. T. G., *Tableaux de siège. Paris 1870 - 1871*, Paris 1871, p.350.
30. P.237.
31. "Paris futur", voyez note 10, p.334.
32. Feydeau, *op. cit.*, p.284.
33. P.262.
34. P.262 - 263.
35. P.289.
36. P.296.
37. P.264.
38. R. Jasinski, "Situation de Théophile Gautier", *Europe*, 57^e années, n° 401 (mai 1979), p.11 - Certainement ce n'était pas un compliment flatteur pour l'Empereur, quand il disait que justement les *Châtiments*, la grande satire lancée par Hugo contre Napoléon le petit, étaient, malgré leurs fautes, d'une beauté tellement immense que, "dans dix-neuf siècles, il ne restera pas autre chose de tout le règne de mon empereur." Marc Monnier, "Ma biographie, roman d'aventures", *Journal des Débats*, 12 oct 1883, in : Spoelberch de Lovenjoul, *Histoire des œuvres de Théophile Gautier*, II, 498.
39. Bergerat, *op. cit.*, p.20.
40. P.13.
41. P.14.
42. P.13.
43. P.14.
44. P.15

OCTAVE MIRBEAU ET L'EMPIRE

A 19 ans, alors qu'il se morfond dans "l'abrutissante solitude de Rémalard" (Orne), Octave Mirbeau (1848-1917) écrit à son ami Alfred Bansaard des Bois :

Moi, le fils de la Révolution, j'ai pu un instant me comparer à un monarque ! Un monarque ! mais sais-tu ce que c'est qu'un monarque !!! C'est le vampire insatiable qui ronge peu à peu le cadavre de la liberté.

Cherche les mots les plus odieux, réunis-les tous dans un même groupe, et tu auras un monarque, qui s'appellera Empereur, roi ou pape. ¹

Quarante ans plus tard, dans un chapitre ô combien démystificateur de *La 628-E-8* consacré au *Kaiser* Guillaume II, qu'il appelle très jarryquement "le Surempereur", il énumère complaisamment les "frasques" et les "tares" de ce "manchot honteux" qui "décourage" et "obsède comme un cauchemar", avant de conclure :

C'est Ubu... Ubu est d'ailleurs l'image la plus parfaite qu'on nous ait encore donnée des Empereurs, des Rois, et, disons-le, de tous ceux qui, à un titre quelconque, se mêlent de gouverner les hommes. ²

L'affaire semble donc entendue, et de ces deux passages deux conclusions paraissent s'imposer:

— D'une part, Mirbeau condamne formellement l'Empire comme forme de gouvernement arbitraire et absolutiste, et par conséquent éminemment dangereuse pour les libertés et la sécurité des peuples. C'est la raison pour laquelle, en 1869, il avait regretté l'échec de la manifestation du 26 octobre, dont il espérait le renversement du Second

Empire³.

— D'autre part, il ne semble pas reconnaître à la forme impériale de gouvernement des spécificités qui la distinguent radicalement des autres formes de monarchie absolue, telles que la royauté et la papauté, voire des gouvernements prétendument "républicains" et "démocratiques", qui reposent pareillement sur l'écrasement des individus et la dépossession des peuples. "C'est toujours Louis XIV et Napoléon", déclare-t-il découragé en 1916⁴.

Pourtant, quand on y regarde de plus près, on découvre avec surprise que cet opposant radical au Second Empire, anticlérical, antimilitariste, anti-bourgeois, n'en a pas moins servi pendant des années la cause impérialiste, rebaptisée "Appel au peuple". Pire encore : il déclarera en 1916 qu'il a été d'abord "bonapartiste révolutionnaire", puis "légitimiste révolutionnaire", — allusion à sa collaboration au *Gaulois* d'Arthur Meyer — avant de n'être plus que "révolutionnaire tout court"⁵.

Qu'est-ce à dire ? Et comment expliquer l'apparente contradiction ?

OCTAVE MIRBEAU, "PROLÉTAIRE DE LETTRES"

A première vue, pour qui connaît un tant soit peu la trajectoire du jeune Octave, la réponse est simple : pendant une douzaine d'années, en tant que "prolétaire de lettres"⁶, il en a été réduit à vendre sa plume à des "marchands de cervelles humaines"⁷. Or le premier acheteur intéressé par cette marchandise de prix, Henri Dugué de la Fauconnerie, ancien député de Mortagne-Rémalard, et client du docteur Ladislas Mirbeau, se trouve être un leader bonapartiste de choix, puisque c'est lui que le "vice-empereur" Rouher a désigné pour prendre, à l'automne 1872, la direction de l'organe officiel du parti, *L'Ordre de Paris*. Pendant près de cinq ans, notre réfractaire va donc devoir faire ses gammes et ses preuves comme propagandiste attitré — encore qu'anonyme le

plus souvent — de la cause impérialiste. Comme secrétaire particulier de Dugué, il lui appartient en effet de rédiger tous les textes signés par son maître : lettres privées, proclamations électorales, brochures de propagande diffusées à des centaines de milliers d'exemplaires (par exemple *Les Calomnies contre l'Empire* et *Si l'Empire revenait*). Il lui incombe également, jour après jour, de donner la forme la plus attrayante et persuasive aux éditoriaux politiques du quotidien, qui étaient ensuite repris dans une cinquantaine d'organes bonapartistes de province et qui servaient à alimenter en arguments et en formules les candidats du parti à travers l'hexagone. Il a ainsi contribué pour une bonne part à l'indéniable succès de la propagande impérialiste⁸, suscitant du même coup l'effroi des orléanistes. Lesquels, après l'échec de la fusion monarchiste, ont choisi de s'allier au centre-gauche pour proclamer la République conservatrice, bien préférable, à leurs yeux, à une restauration de l'Empire. De sorte que, indirectement, notre futur anarchiste n'est pas étranger à l'instauration de ce régime honni...

De ce travail de "domestique", plus humiliant encore, selon lui, que celui des valets de chambre, plus honteux que celui de la prostituée⁹, parce qu'il faut aliéner son esprit et cesser de vivre pour son propre compte, Mirbeau va garder un dégoût ineffaçable ; et, pour s'en laver, il n'aura pas trop de trente années de "rédemption" et de combats pour la Justice et la Beauté. Mais ce qui nous intéresse aujourd'hui, c'est l'image qu'il nous donne de l'Empire pendant toutes ces années où il n'est pas maître de sa plume. Et aussi les "accommodements" avec sa conscience auxquels il en est réduit.

Or, ce qui frappe, à lire sa prose de l'époque, c'est le grand écart idéologique auquel il se livre en permanence. En effet, il nous présente simultanément l'Empire comme le défenseur de l'Ordre, le bastion du conservatisme — d'où les diverses tentatives, non couronnées de succès, de rapprochement des autres forces de conservation sociale que sont les légitimistes, les orléanistes et le centre-gauche de Thiers et Jules Simon ; et aussi comme le seul héritier de la

Révolution, le seul défenseur des “principes immortels de la Révolution française”, ce qui devrait rendre l’Appel au peuple suspect aux monarchistes de tout poil et le rapprocher des radicaux. Mais à ses yeux il ne semble pas y avoir là de contradiction : c’est ainsi qu’en juin 1878, dans les colonnes de *L’Ariégeois*, et sous sa signature, Mirbeau exprime avec force l’audacieuse synthèse réalisée par Napoléon III :

L’Empire était la Révolution qui continuait, mais la Révolution domptée, assouplie par la cravache de l’autorité.¹⁰

N’est-ce là qu’une belle formule, ronflante, mais creuse? Ou bien au contraire trouve-t-on, dans les éditoriaux politiques rédigés par notre prolétaire des justifications théoriques de ce “bonapartisme révolutionnaire” ?

MIRBEAU HÉRAUT DU BONARPARTISME

Pour l’éditorialiste de *L’Ordre*, révolution et conservatisme, ordre et progrès, démocratie et autorité, doivent marcher d’un même pas et sont indissociablement liés. Vouloir l’ordre sans le progrès, et l’autorité sans la démocratie, comme les légitimistes et les orléanistes, c’est heurter de front la souveraineté nationale et susciter inmanquablement le désordre par le discrédit du pouvoir et l’accumulation des frustrations et des mécontentements, ce sont là de véritables “provocations aux troubles et à la guerre civile”¹¹. Inversement, vouloir la démocratie sans l’autorité, et exiger des transformations sociales sans la moindre garantie de préserver l’ordre social, comme le font les radicaux, c’est ouvrir la porte à l’anarchie du parlementarisme, aux troubles de la rue, à la Terreur et à une nouvelle Commune. Entrons dans le détail de la démonstration.

1) **Les bonapartistes sont les “enfants de la Révolution**, imbus de ses principes et défenseurs de ses conquêtes”¹². Ces “conquêtes” majeures de 1789, trahies par 1793 et par les républicains contemporains, sont au nombre de

trois.

— **La Déclaration des Droits de l'homme**, née du “sublime mouvement de 1789” : elle est “éternellement vraie”, et en dehors d'elle aucun édifice social n'est “durable”¹³. Ce en quoi les impérialistes se distinguent radicalement des légitimistes et des orléanistes, et se rapprochent des républicains, auxquels il leur arrive d'ailleurs de se joindre lors de certains votes, au grand scandale de la droite.

— **“Le principe de l'égalité moderne”**, “dogme fondamental du Christ”, sauvé par Napoléon¹⁴, mais bafoué par tous les autres partis. Non seulement par les royalistes de toute obéissance ; mais aussi par les républicains patentés et d'autres “démagogues”, qui, tout en s'en réclament, ne prétendent “servir le peuple” que pour mieux “l'asservir”, et qui ne gouvernent qu’“avec des appétits et des intérêts”¹⁵. Le bonapartisme, j'y reviendrai, est au contraire censé servir les intérêts de tous.

— **Le suffrage universel** : c'est le seul garant de la souveraineté nationale. Il s'exprime notamment par le plébiscite, ou Appel au peuple, qui constitue à la fois “le salut” et “le droit”¹⁶ : “Avec le plébiscite, la pyramide du pouvoir est sur sa base ; sans le plébiscite, elle est sur sa pointe”¹⁷. Grâce au plébiscite, entre le souverain et le peuple, il y a comme “une histoire d'amour”¹⁸. Or cette “souveraineté nationale”, constamment évoquée par notre panégyriste stipendié, est rejetée tout à la fois par les légitimistes, partisans du droit divin ; par les orléanistes, favorables au suffrage restreint, et qui imposent la création d'un Sénat non élu au suffrage universel ; et aussi, ô paradoxe ! par les républicains : ne font-ils pas proclamer la République à une voix de majorité — le fameux amendement Wallon — sans se soucier le moins du monde de consulter le peuple, dont ils savent que le verdict ne leur serait pas favorable ? Aussi Mirbeau est-il fondé à conclure que les uns et les autres n'ont aucune légitimité : “Nous sommes aussi opposés à une usurpation rouge qu'à une usurpation blanche”¹⁹, aux partisans de “l'émeute ignoble” et à ceux des “combinaisons parlementaires”²⁰.

2) **Les bonapartistes sont donc les seuls**

“**véritables défenseurs des droits du peuple**”, puisqu’ils sont les seuls à manifester un “respect absolu pour la libre volonté de la nation”²¹, dans toutes ses composantes. Les légitimistes, eux, ne s’intéressent qu’aux couches parasitaires et rétrogrades ; les orléanistes ne défendent que les intérêts d’une bourgeoisie prudhommesque dotée de tous les ridicules et de toutes les prétentions, mais inapte à écouter et à diriger le peuple²² ; quant aux républicains, avocats bavards pour la plupart, ils ne servent que leurs propres intérêts de démagogues, au nom de l’émergence des “nouvelles couches sociales” chères à Gambetta. Bref, les uns et les autres n’ont qu’une clientèle restreinte. Les impérialistes sont les seuls à s’attacher aux intérêts du peuple tout entier (“Tous par le peuple, tout pour le peuple”, proclame par exemple le prince impérial), et notamment des couches défavorisées de la population :

— **Les paysans** : ils ont “la mémoire des services rendus” par le Second Empire, et “la reconnaissance du bienfait” ; aussi, guidés par “le bon sens”, auront-ils tôt fait de comprendre “où est leur véritable intérêt”²³.

— **“La population des ateliers et des usines”** : si la condition ouvrière s’est notablement améliorée, c’est grâce au Second Empire, qui a accordé “le droit de discuter librement les conditions de son travail”, “l’abolition de l’article 17814”, “le droit de se réunir”, “la consécration légale des sociétés à capital variable”, “les caisses de retraites”, “la société des fourneaux”, et les “sociétés de secours mutuels”²⁴.

— **Les autres couches populaires** : par exemple, les gardiens de la paix, auxquels Dugué consacre deux articles, évidemment rédigés par son secrétaire²⁵ ; et surtout les instituteurs, en faveur desquels il intervient longuement, et à neuf reprises²⁶, pour défendre leurs intérêts matériels (augmentation de salaires) et moraux (protection contre l’arbitraire des préfets).

Pour le thuriféraire de l’Empire, le bilan est donc éminemment positif, même s’il lui faut avouer que beaucoup de progrès restent à faire. Selon lui, l’Empire “a élevé le niveau intellectuel et matériel de tous”²⁷ et assuré une

prospérité sans précédent, malheureusement menacée par l'incurie des républicains.

3) Par conséquent, et paradoxalement, **le seul vrai régime conservateur, c'est l'Empire**. Ce qu'il s'agit de conserver, en effet, ce ne sont pas des "vieilleries" pour "archéologues politiques" ; ce ne sont pas davantage les pseudo-nouveautés imaginées par des "parlementaires attardés" ou des "républicains doctrinaires" en mal de prébendes : "Talons rouges" et "bonnets rouges" sont également "réactionnaires", parce qu'également "étrangers à la réalité sociale de la France"²⁸. Ce qu'il faut conserver, ce sont, d'abord, les acquis de "la Révolution sociale commencée en 1789"²⁹, et, ensuite, les acquis de la modernité industrielle et commerciale consolidés par Napoléon III. Etre conservateur, c'est s'incliner devant la volonté du peuple manifestée depuis 1789 et "marcher dans la voie de la civilisation moderne"³⁰. Le véritable conservatisme est donc aux antipodes du passéisme et du cléricanisme des légitimistes, et de l'égoïsme de caste des orléanistes détestés.

4) Il s'ensuit que **l'Empire est le meilleur garant de l'ordre**. C'est grâce à Napoléon, en effet, que la Révolution, qui dégénérât en Terreur, a été "disciplinée", et que la démocratie a revêtu une "forme césarienne"³¹, c'est-à-dire qu'elle a été "déléguée à une autorité vigoureuse"³² : "Napoléon représente la société moderne issue des principes de 1789", et il l'a protégée à la fois contre "les démagogues" et contre "l'aristocratie"³³. En faisant de "la doctrine plébiscitaire un refuge contre les discordes civiles et les révolutions"³⁴, l'Empire réalise du même coup les trois conditions indispensables à la préservation de la stabilité sociale :

— **"L'union de toutes les classes"** : sans elle, on assistera inévitablement aux débordements de la lutte des classes, source de désordre et de guerre civile. Or, comme l'écrit Jules Amigues, bonapartiste socialiste, et éditorialiste de *L'Ordre*, dont Mirbeau semble alors assez proche :

L'Empire, c'est la collaboration de toutes les intelligences, la mise en commun de tous les dévouements (...). Nul n'est exclu, même le plus

humble, et tous les intérêts ont la garantie d'être représentés, parce que toutes les voix ont la certitude d'être entendues³⁵.

Même antienne dans une brochure signée Dugué et rédigée par Mirbeau, *Si l'Empire revenait* (1875). Tout le monde travaillant à la prospérité générale, et tout le monde se voyant garantir le droit de s'exprimer par le bulletin de vote, tout est forcément pour le mieux dans le meilleur des empires possibles... Notons que cet interclassisme sera aussi une des caractéristiques d'autres formes historiques du "césarisme démocratique" telles que le gaullisme ou le caudillisme sud-américain.

— **L'équilibre entre les droits et les devoirs** : il est garanti par le respect du suffrage universel honni par les royalistes. Pour le maintien de l'ordre, en effet,

il est dangereux de ne pas reconnaître des droits à ceux auxquels on impose des devoirs ; il est absurde de prétendre imposer aux gens l'obligation de payer l'impôt et de faire le service militaire sans leur donner une compensation dans l'égalité civile et politique.³⁶

C'est en ce sens qu'on peut dire que le suffrage universel est "l'allié naturel des conservateurs"³⁷ et, comme l'écrit Dugué, "un instrument d'ordre admirable"³⁸. En d'autres termes, et plus cyniquement, une manipulation efficace... Mirbeau en est si bien convaincu que, lorsqu'il sera maître de sa plume et rallié à l'anarchisme, il dénoncera la "duperie" et la mystification du suffrage universel par lequel les bouchers sollicitent l'aval des moutons ; et, logiquement, il appellera à "la grève des électeurs"...³⁹

— **La concentration du pouvoir** : "L'Empire est l'affirmation d'une monarchie très concentrée et très autoritaire"⁴⁰, qui dispose d'une telle "autorité morale" que "l'obéissance (est) beaucoup plus un concours qu'une soumission"⁴¹. La République, au contraire, c'est la dilution de l'autorité entre les mains "d'habiles et de coquins", "d'ambitieux et d'incapables"⁴². Tandis que le parlementarisme n'est qu'une "sénile folie"⁴³, "une association de créatures destinées à se dévorer entre elles"⁴⁴, d'où

l'agitation, le désordre, les luttes de clans, les compromis boiteux et contre-nature, l'Empire substitue "une volonté unique à tous ces tiraillements"⁴⁵ et se situe "au-dessus des compétitions et des brigues"⁴⁶, "au-dessus des entraînements aveugles et des folies"⁴⁷. Comme l'Etat fort mis en place par le général de Gaulle en 1958... La haine de Mirbeau pour le parlementarisme est telle que, déjà, il lui préfère l'anarchie préconisée par Proudhon :

En présence de ce décousu, de ces tiraillements, de ce chaos, n'est-on pas porté à excuser la théorie fantasque de Proudhon sur l'anarchie, et n'est-on pas tenté de dire qu'on serait peut-être mieux gouverné s'il n'y avait pas de gouvernement ?⁴⁸

Déjà l'alternative est claire : l'Empire ou l'anarchie... Le ralliement de Mirbeau à l'anarchisme, après le "grand tournant" de 1884-1885, est déjà inscrit dans ses éditoriaux de 1873 !

Pour l'heure, à l'en croire, l'Empire est encore le seul régime capable de réconcilier les contraires, de dépasser les oppositions et les conflits d'intérêts, et d'éviter les dérapages des "démagogues" de tout poil. Est-il concevable pour autant que notre propagandiste prenne au premier degré sa propre logomachie ? C'est douteux. D'autant plus douteux qu'il est bien placé pour savoir ce qu'en vaut l'aune. Il fréquente alors les cuisines peu ragoûtantes où se confectionnent ces mixtures *ad usum populi* : il a participé à quatre campagnes électorales, pour Dugué, dans l'Orne, en 1874 (cantonales) et 1876 (législatives), pour le baron de Saint-Paul, dans l'Ariège, en 1877 et 1878 (législatives générales, puis partielles) ; et il a dirigé à cette occasion le journal électoral de ses patrons, *Le Bonhomme percheron* et *l'Ariégeois*. Il n'ignore donc rien des mille manières de manipuler l'opinion publique, des "grimaces" à mettre en œuvre pour frapper l'imagination du bon peuple, des promesses inconsidérées, des diffamations et des chantages destinés à discréditer l'adversaire, sans parler de la corruption *stricto sensu* et de l'achat des bulletins de votes, que pratiquera également Isidore Lechat dans *Les Affaires sont les affaires* (1903). Comment, dans ces conditions, ne

basculerait-il pas avec armes et bagages dans le camp des réfractaires à ces jeux politiques qui n'ont d'autre enjeu que le pouvoir et la satisfaction d'appétits obscènes ? Son bonapartisme d'emprunt n'aura été, pour un temps, qu'un masque commode, mais quand il sera devenu encombrant, il le jettera aux orties avant qu'il n'ait eu le temps de lui coller à la peau.

Si l'on en croit la transposition que Mirbeau donnera, un quart de siècle plus tard, de son expérience auprès de Dugué de la Fauconnerie, dans un grand roman resté malheureusement en chantier, *Un Gentilhomme*, il ne courait aucun risque de se laisser contaminer par son environnement. Son double, que la misère oblige à servir de secrétaire particulier à des employeurs aux orientations les plus diverses, écrit :

Je me suis adapté aux pires de leurs idées, de leurs passions, de leurs haines, sans qu'elles aient eu la moindre prise sur moi. (...) Je puis avoir toutes les opinions ensemble ou successivement, et ne pas en avoir du tout, je n'attache à cela aucune importance. Au fond, elles se ressemblent toutes ; elles ont un lien commun, et je pourrais dire un même visage : l'égoïsme, qui les rend désespérément pareilles, même celles qui se prétendent les plus contraires les unes aux autres.⁴⁹

On veut bien lui faire ce crédit : ses années d'acrobaties politiques dans les colonnes de l'Ordre l'ont armé pour ce type de dialectique ; et dès sa jeunesse, il a manifesté son allergie à la langue de bois des bonapartistes, et notamment à celle de Dugué, précisément, qui, écrit-il, "ne (le) convaincra jamais"...⁵⁰ Il était donc bien vacciné.

Pourtant, cette explication *a posteriori* ne rend peut-être pas compte de toutes les facettes de sa collaboration au quotidien impérialiste. Il n'est pas sûr que la force de conviction dont témoignent nombre de ses éditoriaux ne soit que le produit d'une machine à faire des phrases parfaitement maîtrisée.

D'abord, comme plusieurs de ses personnages — tels l'abbé Jules ou le baron Courtin du *Foyer* — et comme cela lui arrivera encore par la suite⁵¹ — n'aurait-il pas lui aussi fini par

“être dupe de ses phrases”⁵², et par croire un tant soit peu à sa propre rhétorique ? A force de faire “comme si”, ne se serait-il pas laissé quelque peu bonapartiser ?

Et puis, plus profondément, on a l'impression que, bien souvent, il n'a pas vraiment à forcer ses convictions. Par exemple, lorsqu'il ironise sur les nostalgiques d'avant 1789, sur les orléanistes consubstantiellement voués à la trahison, sur les “démagogues” gambettistes à la langue fleurie, ou encore sur le centre-gauche qui a “l'audace de se taire quand il faut agir et de parler haut dès que le danger est passé”⁵³. Il se livre alors à un chamboule-tout jubilatoire qui sera désormais sa pratique constante. De même, quand il dénonce les manipulations de l'opinion par les “mauvais bergers” de toutes les bergeries politiques, on ne peut qu'être frappé par la constance de ses anathèmes et de ses analyses. De même encore, quand il se pose en défenseur de la veuve et de l'orphelin, ou quand il préconise “un effort continu vers un état meilleur”⁵⁴, qu'il ose appeler “socialisme”. Ou bien encore quand il se fait l'apologiste du libre-échange, contre le protectionnisme, dont il ne cessera plus de dénoncer les méfaits. Bref, entre le bonapartiste d'hier et l'en-dehors de demain, il y a beaucoup plus continuité que rupture.

Allons plus loin. J'en arrive même à me demander si l'image idyllique qu'il nous donne de l'Empire à longueur de colonnes ne reflète pas une espèce de paradis perdu auquel il aspire de toute sa soif d'idéaliste impénitent, et comme il en évoquera encore par la suite dans diverses chroniques⁵⁵. J'y reviendrai. Pour l'heure, il projette son idéal dans le passé. Par la suite, rallié à l'anarchisme, il le projettera dans l'avenir, mais en se gardant bien d'en préciser les contours, tant il a peu confiance dans les hommes, et tant il se méfie des théories au nom desquelles on emprisonne et on massacre.

Malheureusement, en idéalisant ainsi l'Empire, il contribue à manipuler à son tour ses lecteurs, qui peuvent prendre ses dires pour argent comptant. Et en défendant une ligne de gauche, socialisante, voire “révolutionnaire”, au sein du mouvement bonapartiste, comme Jules Amigues, il sert d'otage et de caution à la majorité réactionnaire du parti, qui a

de plus en plus tendance, après 1875, à se fondre dans le camp de la droite, où elle achèvera de perdre son âme et ses forces. Autrement dit, alors que, selon lui, le rôle du journaliste — dont le modèle à ses yeux est Don Quichotte — devait être d'éclairer son lectorat, il a, pendant des années, contribué à le mystifier et à l'anesthésier. Dès lors, quels qu'aient été ses efforts pour faire coïncider ses écrits et ses convictions, on comprend qu'il ait éprouvé, au souvenir de ces douze années de prostitution, une honte ineffaçable et un lancinant sentiment de culpabilité.

MIRBEAU ET LES EMPIRES COLONIAUX

Ces contradictions et ces ambiguïtés relatives à l'Empire, on les retrouve, quelques années plus tard, lorsque Mirbeau se trouve confronté au dépeçage de l'Afrique et de l'Asie par les puissances européennes, et à la constitution d'empires coloniaux : ceux de l'Angleterre, de la France, de l'Allemagne, sans parler du Congo du roi des Belges. Ce sera le deuxième volet de notre sujet.

Si l'on considère l'ensemble de la production qu'il a signée de son nom, force est de constater la constante de son anticolonialisme. Dès 1885, dans les colonnes de *La France* et du *Gaulois*, il ferraille contre la politique d'expansion coloniale de Jules Ferry, qui impose par la force un traité de protectorat au Cambodge, qui s'enlise au Tonkin, et qui risque d'entraîner la guerre avec la Chine et avec le Siam. Déjà il plaide pour le droit des peuples de ce qu'on n'appelle pas encore le Tiers Monde à vivre en paix, conformément à leurs mœurs et à leurs traditions. Refusant l'eurocentrisme, et dans le droit fil du relativisme culturel de Montesquieu et des Lumières dont il se réclame depuis sa jeunesse⁵⁶, il écrit par exemple, à propos de l'Inde :

On ne donne pas à un peuple aussi vieux que le peuple Hindou des traditions nouvelles, et c'est une erreur capitale de croire qu'on peut le civiliser en l'imprégnant de nos mœurs et de nos habitudes. Nous n'avons

point, pour juger des choses qui nous paraissent barbares, l'esprit qu'il faut, le point de vue nécessaire. Tout cela est affaire de milieu, et il n'est pas de vérité unique. Chaque pays a les tendances fatales de sa race et se développe suivant son milieu, son climat, ses primitifs instincts. C'est pourquoi tous les colonisateurs se trompent en voulant inculquer aux peuplades conquises ou des formes d'idées, ou des besoins physiques qui ne sont d'accord ni avec leur organisation anatomique, ni avec leur intelligence⁵⁷.

C'est pourquoi, par exemple, il critique l'interdiction faite aux hindouistes, par le gouverneur de Pondichéry, Richaud, de marcher sur des braises, alors qu'il ne s'agit, selon lui, que d'"une amusante mystification"⁵⁸. C'est pourquoi aussi, poussant jusqu'à ses conséquences extrêmes cette proclamation du droit à la différence, il loue, dans ses *Lettres de l'Inde*, le système des castes, présenté comme "la conception la plus gigantesque qu'ait jamais produite le génie politique de la grande famille indo-européenne", puisqu'elle a permis l'unification des peuples de l'Inde et constitue le moteur de leur efficace résistance à la domination britannique⁵⁹...

Pour ouvrir les yeux de ses lecteurs, Mirbeau s'emploie également à démasquer les ressorts de l'expansionnisme colonial. Derrière la prétention à "civiliser" des peuples qualifiés de "barbares", il aperçoit la main des marchands, des industriels, des boursicotiers, de tous ceux qui ne sont guidés que par les appétits les plus sordides et les plus sanguinaires. Ainsi les Anglais ne voient-ils chez les Hindous que "des troupeaux qui rapportent tant par tête et doivent demeurer dans l'abjection"⁶⁰. De même, à en croire Mirbeau, les Allemands de Russie auraient écrit sans ambages au chancelier Bismarck :

Laissez-nous nous abattre sur les territoires si jeunes et si riches de l'Afrique. Nous envahirons âprement ces contrées à peine découvertes, nous ferons suer au sol tout ce qu'il peut rendre. (...) Aidez-nous à trouver de l'or, beaucoup d'or...⁶¹

Pour "cette œuvre de conquête abominable", les mercantis peuvent compter sur l'active et efficace complicité de ces "pourrisseurs d'âmes" que sont les prêtres chrétiens, toujours

prêts à bénir leurs exactions. D'un côté, le "pasteur protestant" aux "yeux rapaces", aux "mains crochues" et à la "bouche immonde" ; de l'autre, son concurrent, le "missionnaire catholique" qui "fait de son église un comptoir"⁶².

Les horreurs de cette "conquête abominable", Mirbeau les évoque et les stigmatise dès 1892 dans un article, "Colonisons", repris six ans plus tard sous un nouveau titre, d'une ironie amère, "Civilisons" :

L'histoire des conquêtes coloniales sera la honte à jamais ineffaçable de notre temps. Elle égale en horreur, quand elle ne les dépasse pas, les atrocités des antiques époques de sang, atteintes de la folie rouge du massacre. Notre cruauté actuelle n'a rien à envier à celle des plus féroces barbares, et nous avons, au nom de la civilisation et du progrès — masques du sanguinaire commerce — nous avons, sur des peuples candides et doux, sur de vaillantes et belles races, renouvelé en les développant les raffinements de torture de l'Inquisition espagnole.⁶³

Et Mirbeau de nous laisser quelques "profils d'explorateurs" bien saignants :

— Un colonel français, après avoir fait prisonniers "des brigands d'Arabes", comme il dit, se vante de les avoir enterrés dans le sable jusqu'au cou, arrosés "comme des choux", puis laissés rôtir au soleil avec "d'affreuses grimaces", jusqu'à ce que la peau "craque" et "se rissole sur les crânes nus"⁶⁴.

— Le général Archinard, le conquérant du Soudan, à la mâle "gaieté anthropophagique et coloniale", fait tanner "des peaux de nègres" pour en obtenir "de la maroquinerie d'art... des bibelots de luxe... des porte-monnaie... des valises et des nécessaires de voyage... et même des gants". Et il a cette belle et édifiante formule : "La seule manière de civiliser les gens, c'est de les tuer"⁶⁵.

— Un officier anglais s'enthousiasme devant les étonnantes performances "de la fée Dum-dum", qui a "fait merveille" en traversant douze corps d'Hindous, aussitôt réduits "à douze petits tas de chairs en bouillie et d'os littéralement broyés" ; mais il n'en recherche pas moins avec zèle "des engins de destruction" encore "plus formidables"⁶⁶.

— Un explorateur bon enfant évoque ses meilleurs souvenirs d'anthropophagie — encore que, selon lui, “la chair du nègre soit un manger détestable” — et rappelle avec nostalgie le bon vieux temps où il pouvait massacrer joyeusement les villageois africains sans défense :

Nous commençons par tuer les hommes — si tant est qu'on puisse prétendre que les nègres sont des hommes. Ensuite nous égorgions les femmes, ayant soin toutefois de garder les plus jeunes, les moins laides, pour nos besoins... Et nous emmenions les enfants qui, les soirs de mauvaise chasse, nous étaient fort utiles... Je leur en ai de la reconnaissance, et j'avoue que, plusieurs fois, ils nous sauvèrent de la mort.

Il a d'autant plus de gratitude que, à la différence “des vieux nègres, et même des nègres adultes”, “le nègre de trois ou quatre ans est un aliment assez délicat”...⁶⁷

Le Jardin des supplices (1899) portera à son paroxysme cette évocation, grand-guignolesque et teintée d'humour noir, des atrocités commises par les puissances coloniales, dont la Chine bureaucratique et experte en savantes tortures nous offre un miroir et une “métaphore”, comme l'a fort justement analysé Michel Delon⁶⁸. Ce faisant, il oblige ses lecteurs “à regarder Méduse en face”, comme il le préconisait dès 1877, avec l'espoir de susciter en eux l'étincelle de la conscience⁶⁹.

Nouvel effort de démystification de l'idéologie colonialiste en 1907, dans un chapitre de *La 628-E-8*. Il y révèle les dessous occultés de l'exploitation de la main d'œuvre indigène dans les colonies, et apporte notamment, sur le prix à payer pour “le caoutchouc rouge” qui fait la richesse d'Anvers et du roi des Belges, des révélations éclairantes pour les “âmes naïves”. Parlant des “nègres puérils et charmants”, il écrit :

Et voici que je vois sur eux, et qui les menace, le fouet du trafiquant, du colon et du fonctionnaire. Je n'en vois plus que conduits au travail, revolver au poing, aussi durement traités que les soldats dans nos pénitenciers d'Afrique [—pensons au *Biribi* de Darien —], et revenant du travail harassés, la peau tailladée, moins nombreux qu'ils n'étaient partis. Je vois des exécutions, des massacres, des tortures, où hurlent, pêle-mêle,

sanglants, des athlètes ligotés, et qu'on crucifie, des femmes dont les supplices font un abominable spectacle voluptueux, des enfants qui fuient, les bras à leur tête, leurs petites jambes disjointes sous le ventre qui proémine. Nettement, dans une plaque grise, dans une boule noire, j'ai distingué le tronc trop joli d'une négresse violée et décapitée, et j'ai vu aussi des vieux, mutilés, agonisants, dont craquent les membres secs.

C'est au prix de ces scènes dignes de l'imagination sadienne que les Européens obtiennent de quoi fabriquer des pneus, des isolants et des imperméables... "De même qu'on incise les végétaux, on incise les déplorables races indigènes, et la même férocité, qui fait arracher les lianes, dépeuple le pays de ses plantes humaines". Or toutes ces "atrocités" ont lieu au vu et au su de tous les responsables. Mais, ajoute Mirbeau, qui est sans illusion sur la presse et sur les politiciens, on paye les journaux et les parlementaires, "pour qu'ils se taisent", et les autres gouvernements, "pour qu'ils ferment les yeux..."⁷⁰

Cependant, avant d'en arriver à cette dénonciation horrifiée, il semble bien que Mirbeau ait cru un moment qu'il pouvait exister un bon colonialisme, dont la France des droits de l'homme eût pu donner l'exemple. C'est ainsi que, dans ses *Lettres de l'Inde*, publiées dans *Le Gaulois* pendant l'hiver 1885, et rédigées à la demande de François Deloncle, chantre de l'expansionnisme français, et par conséquent anglophobe, il oppose l'éhontée exploitation des Hindous par les Anglais, qui en ont "mangé la moelle" et qui leur infligent les tortures de la faim⁷¹, au régime de liberté apporté par les Français dans leurs comptoirs du sous-continent indien :

Nous avons façonné les indigènes à nos libertés, à nos mœurs larges et viriles. A ce point de vue, Pondichéry est une Athènes. Tout s'y traite en place publique, c'est-à-dire au conseil général élu par le suffrage de tous, Européens et indigènes. Chacun a part aux affaires. Presque pas d'impôts, pas de police politique, et une justice toujours égale.⁷²

Cette vision idyllique d'un colonialisme respectueux des droits et des coutumes des peuples indigènes, Mirbeau croit, au même moment la retrouver incarnée par Savorgnan de Brazza, dont le "donquichottisme" fait écho au sien. Dans

l'Événement, quotidien radical, du 26 juillet 1885, il rend hommage à sa “naïveté” : Brazza ne va-t-il pas “jusqu'à croire qu'il faut traiter ces brutes comme des hommes et trafiquer avec elles sans les dépouiller” ? Et Mirbeau d'opposer ses “rêves de civilisation” aux “appétits de ceux qui considèrent que (Brazza fait) pour eux mûrir la poire”. La conquête “pacifique” de Brazza, qui dédaigne les richesses à sa portée — “de la poudre d'or, des dents d'éléphant” — est aux antipodes des méthodes brutales de Stanley, qui, “à coups de fusil”, “ouvre les portes” à “des émigrés faméliques qui “ rêvent de fortunes énormes”⁷³.

Quelques mois plus tard, anticipant de deux mois sur l'exécution de Louis Riel, le leader des métis franco-indiens du Manitoba, condamné à mort par les Anglais, Mirbeau lui prête un dernier rêve. La “lumière” de la France, “source d'intelligence et de liberté”,

éclairait et réchauffait les nations jeunes : ces races fortes et nouvelles d'Afrique, par exemple, si avides de civilisation. Elle avait renoncé aux folles aventures, aux conquêtes lointaines, apprenant par son exemple à respecter les droits de ceux qu'on appelait jadis dédaigneusement des peuples inférieurs. Les relations entre tous les pays étaient fondées uniquement sur la liberté et le travail. Ceux qui avaient méconnu cette loi se trouvaient maintenant relégués au dernier rang. L'Angleterre avait été chassée de toutes les colonies qu'elle avait occupées par la force. ⁷⁴

Hélas ! ce n'est qu'un beau rêve, l'impérialisme anglais est toujours là, et Louis Riel va payer de sa vie le crime de s'être dressé contre lui au nom des peuples opprimés...

A travers ces textes de 1885, on voit donc apparaître deux conceptions antagonistes des empires coloniaux. L'une idéaliste, et conforme aux stéréotypes en vigueur à l'époque chez les républicains, exprime un idéal d'expansion illimitée des droits de l'homme et des valeurs des Lumières, à la faveur de la mission civilisatrice et émancipatrice de la France. L'autre, lucide, réaliste, juge sur les actes, abominables et inexpiables, et non sur les intentions proclamées, qui ne sont qu'hypocrisie et “grimaces”. Comment expliquer cette dualité?

LE PARADIS PERDU

Une première explication peut être fournie par son statut de prolétaire des lettres. 1885 est précisément l'année charnière du "grand tournant" d'Octave Mirbeau. Il est rentré d'Audierne désireux d'entamer sa "rédemption", mais il n'est pas encore son propre maître. Ainsi, les *Lettres de l'Inde*, signées Nirvana, sont avant tout de la littérature alimentaire, et il ne fait qu'y exprimer, à sa façon, en la gauchissant un tantinet, la vision que Deloncle veut donner au gouvernement et à l'opinion publique⁷⁵. Quant aux *Chroniques du Diable*, il ne les signe pas davantage, et l'anonymat a ceci de bon qu'il facilite bien des accommodements avec sa conscience : la réputation du justicier Octave Mirbeau ne saurait être entachée par ce qui paraît sous d'autres noms que le sien... Pourtant, si valide qu'elle soit, cette explication ne me paraît pas suffisante. Car, dans *L'Événement*, journal d'extrême-gauche, et sous le masque bien commode du Diable, qui sait tout, qui voit tout et qui s'infiltré partout, il semble bénéficier d'une liberté illimitée qui lui est refusée à la même époque au *Gaulois* d'Arthur Meyer, légitimiste et mondain, et à la *France* modérée de Charles Lalou⁷⁶.

En fait, tout se passe comme si, chez Mirbeau, coexistaient en permanence deux êtres et deux conceptions du monde. L'une pessimiste, voire nihiliste, lui inspire ses grandes œuvres les plus désespérées, et ne trouve d'exutoire et d'exorcisme que par le truchement de la transfiguration littéraire. L'autre, foncièrement optimiste, fait fond sur la raison de l'homme, affirme les valeurs éternelles du Beau, du Vrai et du Juste, et lui inspire ses grands combats politiques et esthétiques⁷⁷. Le pessimisme de la raison se double toujours chez lui d'un optimisme de la volonté. On a un bon exemple de cette dualité dans sa conception de l'anarchisme : alors que son cœur rêve d'une société sans Etat et libérée de l'exploitation capitaliste, sa tragédie prolétarienne *Les Mauvais Bergers* (1897) prouve l'impossibilité concrète de la libération du prolétariat et se termine, sans la moindre lueur d'espoir, par le triomphe de la mort.

Pour en revenir à notre sujet, on peut se demander si, en mettant sa plume au service du bonapartisme dans les années 1870, puis du “bon colonialisme” rêvé par Deloncle et Brazza, Mirbeau n'exprime pas une facette permanente de sa personnalité : la nostalgie d'un paradis perdu, d'avant le péché, tel qu'il l'évoque, par exemple, en 1882, dans “Royaume à vendre”⁷⁸, ou tel que le rêve Louis Riel à la veille de son exécution. L'utopie d'un Empereur au-dessus des partis et des classes et qui assurerait la paix et la prospérité générales ; et l'utopie d'un empire colonial qui garantirait l'émancipation des peuples par l'apport des Lumières de la raison, tout en respectant la naïveté originelle et les cultures “barbares” des indigènes, pourraient bien, à la différence de l'utopie anarchiste, participer d'un compromis entre l'idéalisme impénitent de notre “Don Juan de l'Idéal” — selon la belle formule de Rodenbach⁷⁹ — atteint de donquichottisme récurrent, et le réalisme d'un imprécateur lucide, confronté à l'inexorable loi du meurtre et à la férocité de l'humaine nature⁸⁰.

Face à des hommes livrés à leurs instincts homicides et comprimés par une société contre-nature, avec tous les risques de déchaînements incontrôlés que cela comporte, seule une autorité ferme, mais paternelle celle d'un bon berger, est en mesure de réfréner et de canaliser cette énergie potentielle vers des objectifs positifs. Seule elle peut arbitrer le conflit entre nature et culture, entre barbarie et civilisation. Seule elle peut guider les hommes, ceux de l'Europe au même titre que ceux des colonies, vers davantage de lumière et de bien-être. Autorité d'un Empereur, autorité d'un Brazza. On peut voir là une resucée du despotisme éclairé dont avaient un moment rêvé Voltaire et Diderot, et qui, selon René Rémond, serait précisément une des sources du “césarisme démocratique”.

Mais, pas plus que ses illustres prédécesseurs, Mirbeau ne saurait être dupe longtemps de cette vision idyllique démentie par les faits. L'expérience a tôt fait de lui révéler que dans ce mélange détonant de “despotisme” et de “lumières”, celles-ci ne servent en réalité qu'à occulter une réalité horrifiante et à doré une pilule, qui, au fond, reste bien

amère. Derrière l'idée impériale, sous sa forme bonapartiste aussi bien que sous sa forme colonialiste, il voit grouiller des appétits peu ragoûtants, qu'il ne cessera plus de stigmatiser. Il entend là un long travail de démystification en vue de "forcer les aveugles à voir", comme il l'écrivait déjà dans *L'Ordre* en 1877⁸¹. L'idée d'Empire n'en sortira pas indemne. Et pas davantage l'idée de "civilisation occidentale". Notre arracheur de masques aura épinglé deux belles mystifications à son tableau de chasse...

Pierre Michel
Angers

-
1. Lettre de décembre 1867 (*Lettres à Alfred Bansard des Bois*, Montpellier, Le Limon, 1989, p. 104).
 2. *La 628-E-8*, Ed. Nationales, 1936, pp.293-294.
 3. *Lettres à Alfred Bansard*, p.153.
 4. Interview par Georges Docquois, in *Nos émotions pendant la guerre*, 1917, p.12.
 5. *Ibid.*
 6. L'expression apparaît dans *Les Grimaces* du 15 décembre 1883.
 7. L'expression apparaît dans une lettre à Paul Hervieu de décembre 1885 (recueillie dans le premier volume de sa *Correspondance générale*, l'Age d'homme, 1993).
 8. Sur ce "prolétariat de la plume", voir la deuxième partie de la biographie d'*Octave Mirbeau, l'imprécauteur au cœur fidèle*, par Pierre Michel et Jean-François Nivet, Séguier, 1990. Voir aussi ma contribution "Octave Mirbeau, du prolétaire au justicier", à paraître dans *Littérature et nation* en 1994.
 9. Sur ce parallélisme entre les deux formes de domesticité et les deux types de prostitution, voir *un Gentilhomme*, Flammarion, 1920. Sur la prostitution, voir notre édition d'un texte inconnu de Mirbeau, *L'Amour de la femme vénale*, à paraître.
 10. Lettre à Edouard Descola, *L'Ariégeois*, 5 juin 1878 (recueillie dans le tome I de la *Correspondance générale* à paraître à l'Age d'homme).
 11. *L'Ordre*, 8 octobre 1873.
 12. *L'Ordre*, 26 juin 1874.

OCTAVE MIRBEAU ET L'EMPIRE

13. *L'Ordre*, 13 mars 1875.
14. *L'Ordre*, 9 janvier 1875
15. *L'Ordre*, 3 juin 1875.
16. *L'Ordre*, 24 mars 1874.
17. *L'Ordre*, 21 juillet 1874.
18. L'expression est de Brigitte Mayne et Jean-Marie Lecerf, dans *Le Césarisme démocratique en France*, Lille III, 1975, p.91.
19. *L'Ordre*, 16 octobre 1873.
20. *L'Ordre*, 12 novembre 1873.
21. *L'Ordre*, 2 août 1874.
22. Voir notamment *L'Ordre* du 4 février 1876. Les orléanistes sont la cible privilégiée de *L'Ordre*.
23. *L'Ordre*, 19 août 1874.
24. *L'Ordre*, 28 août 1873.
25. Le 23 avril et le 26 avril 1875.
26. Le 7 mai, le 6 août, le 15 août, le 16 septembre, le 7 novembre, le 9 décembre et le 13 décembre 1874 ; le 22 avril et le 21 juillet 1875.
27. *L'Ordre*, 29 août 1873.
28. *L'Ordre*, 24 décembre 1873.
29. *L'Ordre*, 24 septembre 1875.
30. *L'Ordre*, 24 août 1873.
31. *L'Ordre*, 15 février 1874.
32. *L'Ordre*, 20 janvier 1876.
33. *L'Ordre*, 30 décembre 1875.
34. *L'Ordre*, 26 novembre 1873.
35. *L'Ordre*, 11 août 1875.
36. *L'Ordre*, 3 juillet 1874.
37. *L'Ordre*, 16 février 1873.
38. *L'ordre*, 2 mai 1874.
39. C'est le titre d'un article paru dans *Le Figaro* le 28 novembre 1888 (recueilli dans *Combats politiques* de Mirbeau, Séguier, 1990, pp.109-114).
40. *L'Ordre*, 2 octobre 1873.
41. *L'Ordre*, 1er décembre 1873.
42. *L'Ordre*, 1er septembre 1874 et 3 février 1873.
43. *L'Ordre*, 16 janvier 1875.
44. *L'Ordre*, 19 mars 1875.
45. *L'Ordre*, 15 décembre 1872.
46. *L'Ordre*, 12 septembre 1874.
47. *L'Ordre*, 4 février 1876.
48. *L'Ordre*, 15 novembre 1873.
49. *Un Gentilhomme*, p.52.

50. *Lettres à Alfred Bansard*, p.153.

51. Après avoir débité à Goncourt des bobards, devenus vérités d'Évangile par la grâce du *Journal*, sur les prétendues années passées à Audierne à jouer au marin-pêcheur, Mirbeau donnait l'impression de croire à sa propre mystification. Voir par exemple une lettre à Féraudy de l'été 1908 (à paraître dans le tome VI de la *Correspondance générale*). Notons encore que, le 6 janvier 1877, il écrit qu'Henri Monnier, "le grand mystificateur", avait fini par "se mystifier lui-même"...

52. La phrase est de Biron, dans *Le Foyer*, acte III, scène 2 (pièce recueillie dans le *Théâtre* de Mirbeau, à paraître aux Editions Christian Bourgois).

53. *L'Ordre*, 8 octobre 1875.

54. *L'Ordre*, 25 mars 1877.

55. Voir par exemple "Royaume à vendre" (*Combats politiques*, pp.51-56).

56. Voir les *Lettres à Alfred Bansard*, notamment p.79, p.92 et p.104.

57. "La Tradition", *La France*, 14 juin 1885.

58. *Ibid.*

59. *Lettres de l'Inde*, découvertes et publiées par Pierre Michel, l'Echoppe, 1991, p. 77.

60. "La Tradition", *loc.cit.*

61. "Appétits d'Allemands", *L'Événement*, 26 juillet 1885 (recueilli dans les *Chroniques du Diable*, à paraître aux Belles Lettres).

62. "Colonisons", *Le Journal*, 13 novembre 1892 (recueilli dans *Contes cruels*, Séguier, 1992, tome II, pp.270-271).

63. *Ibid.*, p.271.

64. *Ibid.*, p.272;

65. "Maroquinerie", *Le Journal*, 12 juillet 1896 (*Contes cruels*, tome II, p.336).

66. "La Fée Dum-dum", *Le Journal*, 20 mars 1898 (*Contes cruels*, t.II, p.376-377). L'épisode a été repris dans *Le Jardin des supplices*.

67. "Ames de guerre", *L'Humanité*, 9 octobre 1904 (*Contes cruels*, t.II, p.412).

68. Préface au *Jardin des supplices*, Folio, p.17.

69. "A propos de *La Fille Elisa*", *L'Ordre*, 29 mars 1877.

70. La 628-E-8, *loc.cit.*, pp.100-101.

71. *Lettres de l'Inde*, p.71.

72. *Ibid.*, p.69.

73. "Appétits d'Allemands", *loc.cit.*

74. "L'Exécution", *L'Événement*, 20 septembre 1885 (recueilli dans *Chroniques du Diable*).

75. Voir notre préface aux *Lettres de l'Inde*, *loc.cit.*

76. Voir notre préface aux *Chroniques du Diable*, *loc.cit.*

OCTAVE MIRBEAU ET L'EMPIRE

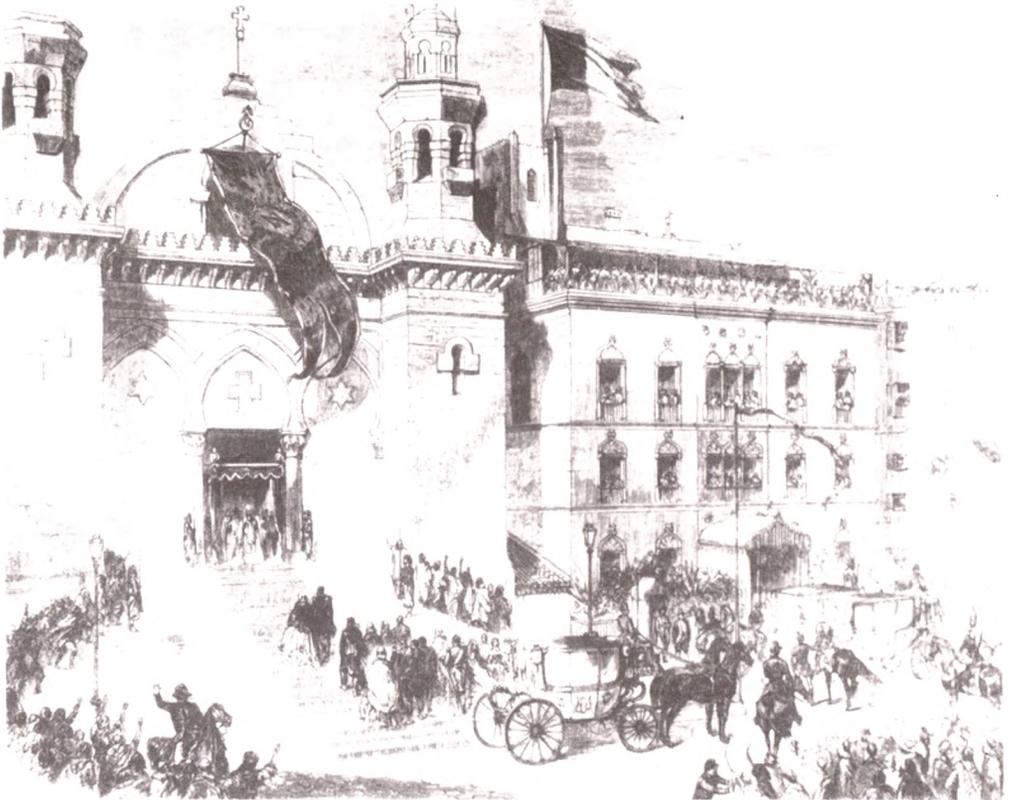
77. Sur cette dualité de Mirbeau, voir le premier chapitre de notre synthèse sur *Les Combats d'Octave Mirbeau*, à paraître aux Belles Lettres. Voir aussi notre édition des *Combats politiques*, *loc.cit.*, et des *Combats esthétiques*, 2 volumes, à paraître aux Editions Séguier en 1993.

78. Recueilli dans *Combats politiques*, *loc.cit.*

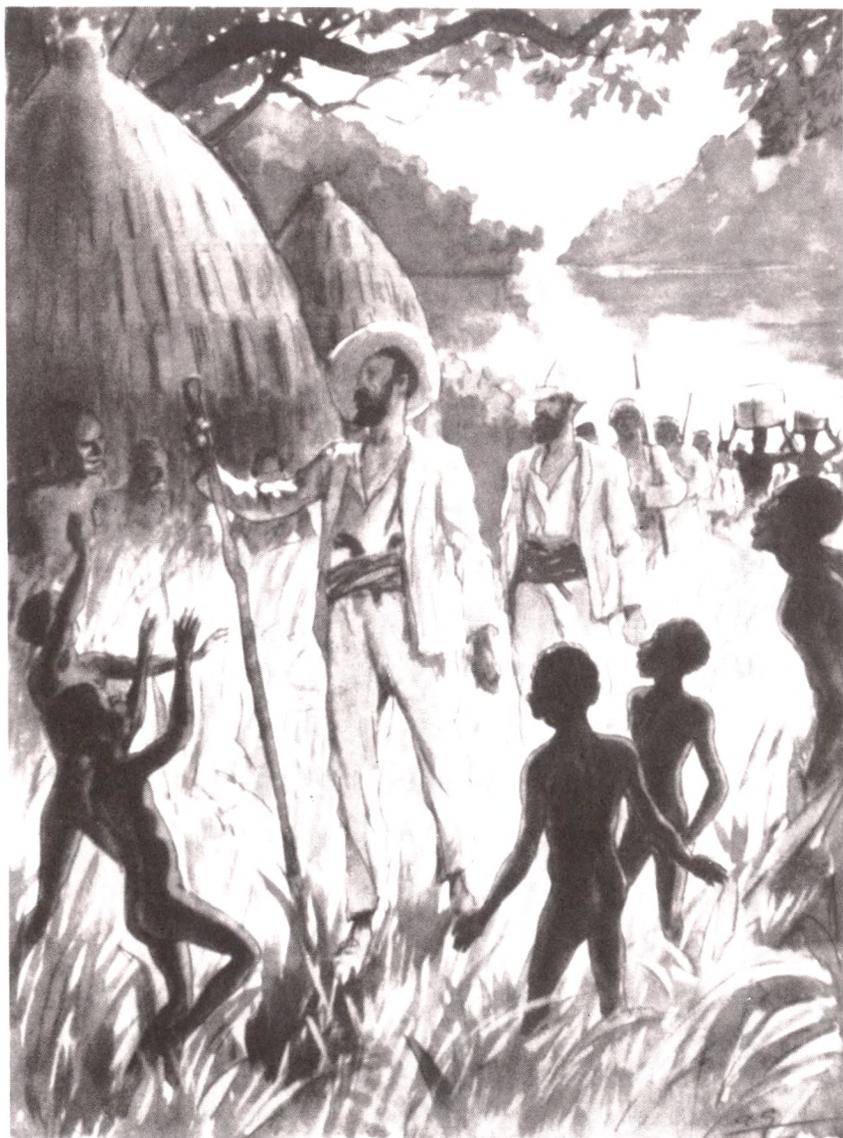
79. Rodenbach, *L'Elite*, 1899.

80. Sur la loi du meurtre, voir *Le Jardin des supplices*, et le chapitre I des *Contes cruels*. Sur la férocité de la nature humaine, voir les chapitres II et III des *Contes cruels*.

81. "A propos de *La Fille Elisa*", *loc.cit.*



Napoléon III et l'impératrice Eugénie à la cathédrale d'Alger, en 1860.
Dessin de G. Durand, dans *L'Illustration*. (Bibliothèque Nationale).



“Savorgnan de Brazza au Congo.”
Les Coloniaux français illustrés. Tome II.

LE ROMAN COLONIAL, UNE APOLOGIE DU DÉRACINEMENT ?

Barrès fut le premier à appliquer le terme “déracinement” non plus à des végétaux mais à des êtres humains. Dans un article au *Gaulois* du 16 juillet 1902, l’auteur des *Déracinés* souligne l’importance sociale de ce phénomène nouveau dûment enregistré par la littérature :

Le XIXe siècle pour des causes multiples dont il est superflu de faire ici l’énumération a vu plus de déracinements que n’en voyaient sans doute les siècles précédents. Les événements, puis les institutions, ont poussé les jeunes gens à sortir, plus nombreux que jamais, de leur pays natal et de leur milieu social originaire. Ces dépaysements et ces déclassements ont même fourni la matière principale de notre littérature depuis cent ans.

Le déracinement n’est pas seulement constaté mais il est aussi jugé. On prend parti pour ou contre. Barrès et les romanciers régionalistes essaient d’endiguer le mouvement d’exode qui vide les campagnes françaises. Le roman colonial, lui, va appeler au départ en chantant les vertus du déplacement. Réfléchir sur l’idée de déracinement permet de mieux définir les spécificités du roman régionaliste et celles du roman colonial ; chacun défend sa propre conception de l’homme, sa vision de l’espace et du temps.

Chanter l’enracinement ou faire l’éloge du déracinement correspondrait à des attitudes opposées face au monde. Barrès, les romanciers régionalistes prônent le repli, le retour vers soi ; ils exaltent les lieux protégés, maternels, car ils ont un infantile besoin de protection. L’espace ne saurait être que le miroir qui

reflète leur image, leur enfance, le passé de leur race. Un tel comportement exprime la peur d'autrui, bien souvent considéré comme un barbare. Du point de vue psychologique, le besoin d'enracinement est lié à une attitude introvertie, narcissique. La volonté de déracinement s'expliquerait par le désir d'échapper à des contraintes locales trop fortes, qui empêchent l'épanouissement individuel et plongent l'individu dans une léthargie voisine de la mort. Le héros colonial, proche du bâtard œdipien de Marthe Robert, serait un extraverti désireux de se mêler à ce qui est différent.

La vision du monde des défenseurs de l'enracinement

Barrès chante le "racinement" car, pour lui, l'espace ne prend de valeur que par le temps. C'est le passé, celui de la race, de la famille, qui unit l'homme à un espace déterminé. La patrie devient alors l'association d'un espace et d'un passé : la terre et les morts. L'enracinement est l'acte patriotique par excellence : il faut "raciner les individus dans la Terre et les Morts" ¹. Seule cette fixité géographique permettra aux morts d'exercer leur action bienfaitrice et de dicter aux vivants leur conduite :

Les ancêtres que nous prolongeons ne nous transmettent intégralement l'héritage accumulé de leurs âmes que par la permanence de l'action terrienne. C'est en maintenant sous nos yeux l'horizon qui cerna leurs travaux, leurs fidélités ou leurs ruines, que nous entendons le mieux ce qui nous est permis ou défendu. ²

Les bienfaits de l'enracinement sont illustrés par deux symboles chers à Barrès, le traditionaliste : l'arbre et la maison.

Barrès, qui pourtant multiplia les déplacements dans les pays étrangers et se passionna pour leur culture, souligne les limites du voyage. Selon lui, il existe des harmonies préétablies entre notre région et nous-mêmes et nous ne saurions comprendre que ce qui nous ressemble. Barrès avoue dans *Le Voyage de Sparte*, qu'Athènes le laisse indifférent et il

lui préfère Sparte qui parle mieux à son moi lorrain.

Aussi, l'écrivain devait-il se montrer longtemps réservé vis-à-vis de la colonisation qui déracine, transplante les individus ; il incarne bien une droite qui songe d'abord à la Revanche et qui voit dans la colonisation un danger de dispersion, parfois même une trahison. La colonisation apparaît comme une absurdité si l'on se rappelle que pour Barrès l'espace doit fonctionner comme un miroir. Tel est le sens de la question posée dans *Scènes et doctrines du nationalisme* : "car que ferais-je en Chine ou en Angleterre, moi Lorrain ?" ³. Autre argument contre la colonisation de peuplement ; celle-ci risque de vider la France déjà sous-peuplée :

L'occupation des régions colonisables n'a de sens que pour les races dont la force d'expansion est telle que leur population déborde leurs frontières héréditaires. Notre nation, avec sa décroissance de naissances, n'a pas besoin d'un supplément de territoires. ⁴

Barrès pense que les luttes coloniales ne sont justifiées que si elles s'intègrent dans le cadre de conflits nationaux.

Le roman régionaliste souligne les méfaits de la transplantation. René Bazin, dans *La Terre qui meurt*, dénonce toutes les pratiques sociales modernes qui arrachent le paysan à sa terre ; le service militaire, qui fait découvrir les séductions du changement, les beautés de nouveaux horizons, joue un rôle particulièrement néfaste, surtout lorsque le jeune paysan est parti pour les colonies où il oublie sa ferme de Vendée : "il se rappela la science lamentable qu'il avait acquise au loin : il pensa qu'on peut vivre ailleurs qu'à la Fromentière, au bord du marais de Vendée" ⁵. Le romancier se penche sur les souffrances du déracinement en dramatisant les scènes de départ, chantées par le roman colonial. Bazin décrit l'arrachage des vignes, scène douloureusement symbolique dans ce roman qui plaide contre le déracinement :

Lorsqu'une racine résistait par trop, le père essaya deux ou trois fois de plaisanter et de dire : "Elle se trouvait bien là, vois-tu ; elle a du mal à s'en aller." ⁶

Plus paradoxalement, les affres du voyage et du dépaysement sont également évoquées par Loti, dont l'imagination de l'espace est plus proche de Barrès que des romanciers colonialistes. Loti est agoraphobe et déteste les espaces ouverts ; les immensités de la mer ou du désert l'inquiètent profondément. Pour lui, l'espace doit être apprivoisé par le temps. Un lieu n'est bon pour un individu que s'il se rattache à son passé personnel ou familial ; il existe des harmonies sentimentales entre l'homme et le cadre de son enfance. Rompant l'harmonie de l'être et du lieu, le déracinement est vécu douloureusement tant sur le plan physiologique que psychologique. Aux colonies, les héros de Loti s'ennuient, dépérissent parfois. Le départ est mal vécu par ces êtres infantiles car il est rupture du cordon ombilical :

Par définition le marin séparé de son aire natale (ou le soldat propulsé à l'étranger) représentent pour Loti celui qui reste avant tout attaché à sa mère, en proportion même de la distance et de la durée de son éloignement.⁷

Le voyageur se culpabilise d'être parti, comme le montre le récit qui marque si profondément le héros du *Roman d'un spahi* :

(...) il s'agit de l'histoire d'un petit garçon qui a quitté sa famille et son pays ; quand il revient chez lui quelques années plus tard, les siens sont morts.⁸

Loti n'est guère favorable à la colonisation et ses œuvres expriment ses réserves à l'égard de la politique engagée par Ferry.

Le roman colonial, une apologie du déracinement

Le roman colonial fait œuvre de propagande et présente de nouvelles valeurs qui s'opposent à celles du roman régionaliste. L'écrivain se sent investi d'une mission et il milite en faveur de la colonisation dans des œuvres qui n'ont pas toutes un grand intérêt littéraire mais qui présentent, déjà avant

14, de façon plus ou moins complète, les grandes thèses de l'impérialisme colonial. L'attitude de ces romanciers s'explique par le fait qu'ils sont souvent engagés professionnellement dans l'action colonisatrice, comme militaires : c'est le cas du capitaine Détanger qui signe Nolly ou de Randau, administrateur colonial.

Ce roman va proposer de nouveaux modèles de héros. L'introverti replié sur ses souvenirs et sa région est remplacé par un conquérant moins soucieux de réussir socialement que d'investir de larges espaces. Le roman colonial et le roman régionaliste exaltent des types d'hommes opposés car ils défendent deux formes bien différentes de nationalismes : un nationalisme de repli d'un côté, un nationalisme d'expansion mondiale de l'autre.

Le départ devient le moment fort de ces récits, dont l'un des objectifs est d'inciter des Français à aller s'installer aux colonies. Les Saint-Simoniens avaient rêvé de déplacer des populations nombreuses pour peupler l'Algérie, idée qui avait été défendue dès 1833 par Enfantin dans son livre *Colonisation de l'Algérie*. Certains pensaient que la colonisation devait résoudre la question sociale en transformant les prolétaires en propriétaires, en réinsérant les délinquants dans une vie sociale normale.

Paul Adam suggère d'envoyer aux colonies et d'y employer les forces mauvaises de la société :

Puisque nos gouvernants croient à la légitimité des entreprises coloniales, il appartient de se servir de ces âmes furieuses pour conquérir les territoires incultes des régions chaudes et leur faire rendre plus au bénéfice de l'humanité totale.⁹

Dans les romans coloniaux, qui miment une certaine réalité, ceux qui partent sont quand même surtout des officiers ou de futurs colons.

Ce départ peut apparaître comme une rupture violente, le rejet de fausses valeurs ; il obéit parfois aux mêmes mobiles que la volonté d'enracinement. Colonialistes et régionalistes cherchent à lutter contre le même mal, le régime parlementaire.

Ils font un même diagnostic mais indiquent des traitements différents. Tandis que les hommes de la droite hexagonale proposent le remède de l'enracinement, les colonialistes prônent le départ. Ce déracinement-rejet est illustré par l'attitude du héros colonial de Psichari :

Ainsi, la bouche pleine d'injures, ignorant tout de l'onction chrétienne, mais partout renflant, dans la France qu'il connaissait, le mensonge et la laideur, il fuyait de continent en continent.¹⁰

Le Blond, dans *Le Roman colonial*, rappelle le rôle initiateur joué par Rimbaud dans cette littérature de l'invitation au voyage :

Depuis Rimbaud pour les poètes "partir" ce n'est plus "mourir un peu". Partir c'est commencer à vivre.¹¹

Les romanciers se plaisent à souligner l'influence des romans sur leurs héros voyageurs, prouvant ainsi aux lecteurs l'efficacité de la littérature coloniale.

Ces œuvres développent largement les thèmes de la conversion, de la renaissance, de la métamorphose, qui montrent les bienfaits de la transplantation. Le héros de *L'Immoraliste*, descendant après sa maladie dans son jardin d'Algérie, s'interroge : "Était-ce enfin ce matin-là que j'allais naître ?"¹². La conversion est au cœur de la trilogie de Psichari pour qui partir c'est d'abord passer de l'antimilitarisme au militarisme (*L'Appel des armes*) avant d'accéder à l'ordre de la foi (*Le Voyage du Centurion*). L'individu transplanté se transforme physiquement ; le roman colonial, qui a parfois des accents nietzschéens, chante l'homme fort et sain. La métamorphose est aussi idéologique ; les héros de Psichari, de Bertrand redécouvrent la grandeur de la force longtemps méprisée après la guerre de 70, parce qu'elle était assimilée à la brutalité germanique.

Le roman colonial développe parfois des oppositions tranchées, caractéristiques de l'univers manichéen de la littérature à thèse. Le passé négatif du vieil homme s'oppose sur le registre du temps au présent de l'homme neuf ; dans

l'espace, la métropole incarne les valeurs mauvaises, tandis que la colonie représente les vraies vertus. Cette remise en question de la France est liée à une critique de la démocratie parlementaire. Elle s'accompagne d'une critique plus physique de notre pays auquel on reproche son climat pour souligner les mérites du soleil colonial. Pensons aux propos de Louis Bertrand, Lorrain de Spincourt et successeur de Barrès à l'Académie en 1925 :

Oh ! quand je me rappelle le triste hiver du Nord, l'espèce d'agonie de l'âme où j'ai vécu dans ma Lorraine (...).¹³

Le climat colonial revigore le métropolitain anémié et le roman entonne des hymnes à la lumière si nécessaire à la vie des plantes et à celle des hommes :

Il me semble que la force éthérée, l'agilité souveraine, l'essence volatile du feu, tout cela passe dans ma chair.¹⁴

Le nouvel espace de la colonie est un espace vide bien différent de l'espace saturé de la métropole. Dans ces terres récemment conquises, il y a du travail pour les jeunes gens, ce qui paraît essentiel en cette fin de siècle où l'on s'interrogeait avec inquiétude sur le problème des débouchés pour les nouveaux diplômés formés "massivement" par l'enseignement de Ferry. Seule la colonie permettra de satisfaire leurs justes ambitions et d'éviter une explosion sociale. Le problème posé par Barrès dans *Les Déracinés*, celui de l'instruction et de ses conséquences négatives, trouve sa solution dans le départ outre-mer, sorte de panacée. Paul Adam défend cette thèse dans *Le Triomphe des médiocres* où nous lisons :

On a dit que l'accroissement de l'instruction donnait un résultat déplorable. On a compté les institutions sans place, les professeurs sans chaire, les bacheliers sans emploi. Ce n'est pas l'accroissement d'instruction qu'il sied de blâmer mais le sot désir de pulluler, tous, au même endroit.¹⁵

La colonie est un espace vierge à organiser. Loin d'être inquiétant, le vide de ces terres semble rouvrir des horizons

bouchés :

Mais, grand Dieu ! que votre royaume est petit ! Comment y pouvez-vous vivre sans vous meurtrir les flancs aux coudes des voisins ? Vous vous y êtes entassés par couches profondes, jusqu'à ne plus pouvoir respirer chacun ce qu'il faut d'air libre à une poitrine d'homme.¹⁶

Dans ce contexte l'action redevient possible et l'on en redécouvre les vertus. L'expatriation aux colonies permet de créer *ex nihilo* et le héros colonial est chanté comme un fondateur : fondateur de ville (*Le Kilomètre 83* de Daguerches), fondateur de race qui peuple un espace présenté comme désert, car le roman colonial oublie volontiers l'indigène.

Les titres des romans : *Monde, vaste monde* ; *Sur la vaste terre*, soulignent la fascinante immensité de ces nouveaux territoires, chantée par le héros de *Fécondité* :

Ah ! l'immensité de mon Niger, l'immensité des plaines qu'il arrose, l'immensité de nos champs là-bas, qui n'ont pas d'autres bornes que l'horizon lointain.¹⁷

Dans ces paysages, rien n'arrête le regard ; rien non plus n'indique l'enracinement comme ces clochers qui jalonnent les campagnes françaises. Le roman colonial peint volontiers des régions sans frontières, sans limites, qui se prêtent à de perpétuels départs.

La mobilité devient la vertu cardinale, selon Carl Siger : "Dans notre humanité, immobilité est synonyme de mort. L'eau qui stagne croupit et exhale des miasmes pestilentiels"¹⁸. Tout ce qui fixe, arrête, est perçu comme mauvais. Le héros colonial se libère des entraves, des attaches du foyer ; avide de vastes espaces, il ne se laisse pas enfermer et il songe toujours au départ.

Littérature de l'homme mobile, ce roman valorise les lieux de passage. L'Algérie n'est pas comme la France un pays où l'on séjourne mais c'est une terre que l'on traverse : "l'Afrique du Nord, pays sans unité ethnique, pays de passages et de migrations perpétuelles"¹⁹. Les écrivains décrivent les ports, les gares, ces hauts lieux des départs. A la

maison, chère aux régionalistes, ils préfèrent le café, où les hommes se mêlent en passant. La rue devient presque le symbole d'une esthétique nouvelle du mouvement : "Voilà ce que je voudrais rendre moi, si je me mêlais jamais d'art : la rue! les hommes et les bêtes, tout ce qui va, qui vient"²⁰. Précurseurs de Kerouac et de la *Beat Generation*, nos romanciers disent la poésie de la route :

L'Aventure, la Route me tentèrent (...) le Roulier m'apparut presque comme un héros, un être de liberté, de gloire et de joie. Cette ivresse des espaces, cet élan un peu fou vers l'aventure et l'inconnu, comme c'était bon au sortir des livres!²¹

Ce culte du mouvement amènera à redéfinir la patrie, qui n'est plus envisagée comme lieu de repli, mais comme un territoire en perpétuelle expansion.

Le roman colonial, ivre d'espace et de mobilité, chante une constante fuite en avant. Que faut-il y voir ? Le désir mégalomane d'accroître constamment ses conquêtes ? Le refus de reproduire les modèles de la vie métropolitaine en s'installant ? L'incapacité à jamais se satisfaire d'un lieu ou de soi-même ?

Bouleversant les rapports de l'homme et de l'espace, le roman colonial transforme aussi sa relation au temps. Le nouveau héros rejette le passé, la culture. Se déraciner, c'est fréquemment se déciviliser. Alors que le personnage de Barrès avait le culte des morts et s'intéressait aux traditions culturelles locales, le héros colonial se veut un homme neuf. Il rejette la civilisation. Les intellectuels de Gide (*L'Immoraliste*) ou de Bertrand (*La Cina*) se renient et veulent imiter l'homme du peuple d'Algérie. L'Algérien apparaît comme un modèle car c'est un être sans passé, qui a échappé à l'usure du temps et qui tire sa force de sa jeunesse.

Les effets de gommage du déracinement

Trop insister sur la rupture, la coupure peut inquiéter l'éventuel candidat au départ et faire rater au roman son

objectif. Trop insister sur la diversité pourrait aussi suggérer que la colonisation est une entreprise absurde. Les romanciers vont donc parfois réduire la notion d'écart, atténuant ou gommant le déracinement.

Ils montrent que le déracinement n'est qu'une apparence, qu'en réalité il est redécouverte de racines plus profondes. Partir, c'est en fait revenir à ses origines. Un nouveau rapport de l'espace et du temps s'esquisse selon lequel se déplacer dans l'espace, c'est remonter dans le temps. Paul Adam raconte une mystérieuse expédition en terre musulmane, qui amène une redécouverte de vestiges latins (*La Ville inconnue*). Louis Bertrand nie l'importance des civilisations arabe ou berbère pour affirmer que seule Rome a laissé une trace en Algérie. La colonisation se trouve ainsi justifiée et le colonisateur n'est plus un intrus, un déraciné. Coloniser, c'est effacer la poussière qui recouvre le miroir pour y redécouvrir son reflet. Ainsi se referme le piège du narcissisme auquel bien peu échappent, et surtout pas le colonisateur qui cherche et impose partout sa propre image, ce qui le rend aveugle à la diversité du monde et des hommes.

Le roman, qui dépeint la colonisation rurale, évoque généralement des hommes installés, réenracinés. Les écrivains se plaisent alors à peindre d'attendrissantes scènes de la vie familiale, qui témoignent d'une heureuse prospérité. L'aïeule bénit sa descendance et la colonie conquise et prospère n'est plus une terre étrangère :

Terre bénie. murmure-t-elle, tu m'es devenue presque aussi chère que la Mère patrie.²²

Il semble alors que le roman colonial se rapproche de la littérature régionaliste. A vrai dire, il reflète les rapports ambigus entre la métropole et les colonies, où alternent tendances centrifuges et centripètes. Selon Le Blond :

la littérature coloniale ne s'oppose pas plus à Paris qu'à la province ; elle s'inspire du génie de toute la France, de la grande France.²³

A vrai dire, ce sont souvent les mêmes romanciers qui ont

cultivé l'inspiration régionaliste et coloniale et leurs deux visions se sont parfois influencées²⁴. Ainsi Alain Buisine montre-t-il que Loti transporte partout l'image de sa région, transformant toutes les villes exotiques qu'il visite en petites cités qui rappellent Rochefort. Louis Bertrand a consacré onze ouvrages à l'Algérie avant de revenir à la Lorraine en 1911. Tandis que la Lorraine de Barrès est celle du racinement, celle du repli vers le passé, la province de Bertrand est élan, espace ouvert ; le roman colonial a métamorphosé la vision de l'écrivain régionaliste.

Chantant le déraciné, l'être sans attaches, le roman colonial ouvre des voies nouvelles qui peuvent d'ailleurs se révéler des impasses. Ce déraciné, en perpétuel mouvement, est un personnage qui véhicule une idéologie structurée et parfois simpliste : celle du colonisateur. Le vrai déraciné n'impose pas de normes et reste étranger aux valeurs du pays qui l'accueille ; il refuse la culture dominante et reste, à la limite, étranger au monde, témoignant de son absurdité, comme le personnage de Camus. Les chantres du déracinement viendront plus tard et s'appellent Ionesco, Joyce, Musil.

Pierre-Jean Dufief
Grenoble

-
1. Barrès, *Scènes et doctrines du nationalisme*, Paris, Juven, 1902, p. 13.
 2. Barrès, *Amori et Dolori Sacrum*, p.258-259.
 3. Barrès, *Scènes et doctrines du nationalisme*, p. 18.
 4. Barrès, "Discours sur le cercueil de Morès", 19 juillet 1896.
 5. Bazin (René), *La Terre qui meurt*, Nelson, p. 134.
 6. Bazin (René), *La Terre qui meurt*, p. 139.
 7. Buisine (Alain), *Tombeau de Loti*, p. 137.

PIERRE-JEAN DUFIEF

8. Loti (Pierre), *Le Roman d'un enfant*, Paris, Calmann-Lévy, 1894, p. 62.
9. Adam (Paul), *Le Triomphe des médiocres*, Ollendorf, 1898, p. 376.
10. Psichari (Ernest). *Le Voyage du Centurion. O.C. III*. Conard, 1948, p. 13.
11. Le Blond (Marius-Ary), *Le Roman colonial*, Vald-Rasmussen, 1926, p. 54.
12. Gide (André), *L'Immoraliste*, Mercure de France, 1902, p. 390.
13. Bertrand (Louis), *La Cina*, Ollendorf, 1901, p. 67.
14. Bertrand (Louis), *Le Jardin de la mort*, Ollendorf, 1904, p.135.
15. Adam (Paul), *Le Triomphe des médiocres*, p. 352.
16. Zola, *Fécondité*, Fasquelle, 1906. p. 492.
17. Zola. *Fécondité*, p. 492.
18. Siger (Carl), *Essai sur la colonisation*, p. 15.
19. Bertrand (Louis), *Le Sang des races*. Ollendorf, 1899, p. XVI.
20. Bertrand (Louis) *La Cina*, p. 11.
21. Bertrand (Louis), *Le Sang des races*, Préface de 1920, p. 14.
22. Fouillée (Mme), *Les Enfants de Marcel*, Belin, 1887. p. 280.
23. Le Blond (Marius-Ary), *Le Roman colonial*, p. 32.
24. Citti (Pierre), *Contre la décadence*, Paris, P.U.F., 1987. Le chapitre 12 présente des analyses très éclairantes sur les rapports du roman régionaliste et du roman colonial.

MAURICE BARRÈS DEVANT LE CHOC DES IMPÉRIALISMES FRANÇAIS ET BRITANNIQUE

La France des années 1890 est à la recherche d'un *système*. On la voit hésiter entre une *ligne* Hanotaux et une *ligne* Delcassé, rapprochement avec l'Allemagne contre l'Angleterre ou rapprochement avec l'Anglais contre l'Allemand. Le 18 juin 1895 marque le coup d'envoi de la politique extérieure d'Hanotaux : à l'entrée du canal de Kiel, flottes française, russe et allemande se rencontrent pacifiquement. La République semblait noyer l'idée de la Revanche dans les eaux de la Baltique, au profit d'un nouveau réalisme diplomatique dont la perspective était double : recouvrer quelque jour les *Provinces perdues* autrement que par les voies militaires — se donner les moyens de régler victorieusement le différend suscité avec l'Angleterre par la concurrence coloniale.

La fraternisation de Kiel correspondait aux vues qu'avait défendues Jules Ferry, initiateur d'une grande politique coloniale qui ôtait sa priorité à l'idée de Revanche en même temps qu'elle préparait d'inévitables frictions avec l'impérialisme anglais. L'idée de Jules Ferry était que les colonies seules, en ouvrant de nouveaux débouchés, pouvaient conjurer la menace d'une crise économique qui comportait les pires conséquences politiques. Renan l'avait écrit crûment dans *La Réforme intellectuelle et morale* :

La colonisation en grand est une nécessité politique tout à fait de premier ordre. Une nation qui ne colonise pas est irrévocablement vouée au socialisme, à la guerre du riche et du pauvre. (*La Réforme intellectuelle et morale*, 10/18, p. 141-142).

Au système Hanotaux le heurt de Fachoda fait succéder en 1898 un système Delcassé : à l'axe Paris-Pétersbourg-Berlin, orienté contre Londres, va être substituée une politique d'amitié anglaise dominée par la perspective d'un conflit sur le Rhin. Nouvelle voie au bout de laquelle il y a le coup de Tanger, le 31 mars 1905, avec sa répercussion formidable : la démission de Delcassé le 6 juin, un ministre de la République démis par l'empereur allemand !

Dans ces fluctuations dramatiques, quelle fut la position d'un de ceux — et de tous le plus réfléchi — qui tenaient le plus haut la flamme de l'honneur français et de la Revanche, Maurice Barrès ?

La politique coloniale la plus active, l'expansion la plus conquérante est défendue par ceux qui acceptent de situer dans un lointain assez douteux la récupération des Provinces Perdues : en fonçant en Afrique, on s'aliène l'Angleterre ; d'autre part, on développe ainsi un idéal national différent de la religion de la Revanche et qui est de nature, à la longue, à obnubiler cette dernière ; enfin, placer les chances d'un règlement alsacien-lorrain dans une négociation, à chaud ou à froid, avec le Reich, c'est rendre celui-ci infiniment aléatoire.

En 1895, quand marins français et allemands se rencontrent à Kiel, Barrès, ex-député boulangiste, ex-directeur politique de *La Cocarde* (quittée au mois de mars), apparaît comme bien plus soucieux de politique intérieure et de réorganisation de la France que de stratégie internationale. Son activité de presse, sa correspondance le montrent d'abord préoccupé de propagande "fédéraliste" aux côtés d'Amouretti et de Maurras. Cependant, Barrès est un des proches de Déroulède, ennemi farouche des aventures où la France tend à oublier, en s'emparant de maintes "esclaves", les "deux filles" qu'on lui a ravies. C'est de cette prévention, qu'il partage, que Barrès fait état — au moment où elle s'affaiblit en lui — dans une note des *Cahiers* de 1897, où il est question du voyageur Gabriel Bonvalot, défenseur des thèses colonialistes :

Je ne sais pas si je me trompe pour les colonies ; c'est peut-être que j'avais de vives sympathies politiques sur certains points avec des

hommes qui étaient les adversaires des colonies. (MC I, p. 245.)

Le "avais" et le "étaient", ces deux passés peuvent surprendre.

Risquons l'explication suivante, inspirée par le caractère ambigu de l'attitude de Barrès devant la politique, attirance/répulsion. Quand il écrit ces lignes, Barrès a essuyé deux échecs électoraux, Nancy en 93, Neuilly en 96. Il est maintenant, ce n'est pas rien, le romancier des *Déracinés*. Les lettres lui offrent les couronnes que le suffrage universel lui refuse. A la veille d'un nouveau revers (Nancy, 1898), Barrès est déjà tenté par un désengagement que d'autres événements précipiteront. Or, déçu, il voit plus clair et il mûrit pour une vraie réflexion politique.

L'attitude de Barrès devant le colonialisme (et devant son corollaire, l'antagonisme franco-anglais) apparaît en réalité comme nuancée, complexe, liée originellement à une antinomie que nous allons tenter d'éclairer.

Il y a d'abord, très évidemment, une vive prévention de Barrès contre l'esprit anglais, la civilisation anglaise. Certes, en novembre 1884, le premier numéro des *Taches d'encre* avait-il reconnu, dans une note renanienne, que "trois peuples guident la civilisation dans ce siècle : la France, l'Angleterre, l'Allemagne aussi", et que "ce serait pour tous une perte irréparable si l'un de ces flambeaux disparaissait. L'humanité chancelerait". Mais pour contredire cette bienveillance, que de signes d'irritation et d'incompréhension du génie britannique ! Que d'aveux d'une anglophobie viscérale, naturelle chez ce bonapartiste de nostalgie que fut toujours Barrès ! Outre maints traits de cette aversion épars dans *Un homme libre*, voyez seulement, pour faire court, ce mot de Barrès causant avec Henri Mazel, rapporté par lui-même dans une note du tome I des *Cahiers* : Barrès défend la fidélité à la Révolution identifiée à la civilisation française, comme à la génératrice de "toutes (ses) façons de sentir", comparable en cela au christianisme. Mazel lui donne raison quant au christianisme, mais, dans l'ordre social, lui objecte la possibilité d'aller se modeler sur d'autres cultures, l'allemande ou l'anglaise. Sur quoi Barrès : "Laissons l'allemande (...); elle relève de la

française. Quant à l'anglaise, eh bien ! voila, je ne puis la souffrir." (MC I, p. 95).

A quoi s'ajoute l'admiration de Barrès pour ces "professeurs d'énergie", les Morès, les Marchand, qui donnent de beaux exemples d'"énergie nationale" en allant dresser des embûches à l'Anglais dans l'espace africain. Ces surhommes qui font valoir la France aux dépens d'Albion, il ne saurait aucunement les désavouer.

Pour Barrès, un Morès, un Marchand travaillent à une sorte de colonisation souple, fondée sur des alliances et sur des influences plus que sur des prises de possession massives, forme d'impérialisme plus tolérable que l'autre parce que plus économe des ressources de la France. Et dans ce rôle ils rendent le service excellent d'assurer en Afrique le rayonnement de la nation française, mais plus encore le rayonnement, devant le monde et devant la France même, du génie, de la volonté, de l'idéal français.

Très significatif, à cet égard, le discours de Barrès "sur le cercueil de Morès pour demander sa vengeance" (19 juillet 96), reproduit au début du livre quatrième, "Quelques bonnes figures", de *Scènes et Doctrines du Nationalisme* (Plon, éd. déf., tome II, p. 50 et sq.) : véritable oraison funèbre, dans laquelle la personne du mort se trouve, de propos avoué, stylisée, idéalisée dans le sens le plus propre à l'édification des foules nationalistes. Le choix que fait Barrès parmi les aspects de Morès ne vise pas à l'exaltation du colonial ou de l'anti-Anglais, mais simplement à celle d'une "belle physionomie intérieure", d'une "âme héroïque" (p. 51), d'un symbole de l'éternelle chevalerie française, de cette "vertu suprême française qui est la bonne grâce unie à l'élan" (p.56). L'exorde et la péroration du discours de Barrès sont d'accord pour placer Morès dans cette glorieuse série et dans cette perspective de l'héroïsme à la française. Certes, l'action de Morès, qui fut tout de même impérialiste et anti-anglaise, n'est pas passée sous silence. Mais quand Barrès l'évoque, c'est pour insister fortement sur le caractère raisonnable, calculé, des entreprises du héros, homme des "hautes spéculations mentales" (p.53), "penseur héroïque" associant l'action et la méditation (p. 54),

surhomme, est-on tenté de dire, réunissant en lui Roland le *preux* et Olivier le *sage*.

Suivant sa pente habituelle, Barrès va chercher en Morès sa vertu la plus essentielle, sa leçon la plus générale. Il opère sur l'ombre du vaillant marquis ainsi qu'il fait, avec ses sept jeunes gens, sur l'ombre de l'Empereur, promu "professeur d'énergie" dans la fameuse méditation des *Déracinés*, à paraître l'année suivante. Et ce n'est pas non plus une démarche différente de celle des "méditations spirituelles" dont il honorait, dans *l'Homme libre*, les mânes d'un Sainte-Beuve et d'un Constant.

En élevant Morès sur un tel socle, Barrès épouse son mouvement naturel d'abstracteur de quintessence. Mais en même temps, dans une mouvance nationaliste très largement portée vers une anglophobie active, il biaise autant qu'il peut, ménage la chèvre et le chou, célébrant l'homme prioritairement à son œuvre, vantant l'intelligence de ses provocations plus que ses provocations en elles-mêmes.

C'est que, aussi prévenu que soit Barrès contre l'Anglais, reste et l'emportera toujours dans son esprit l'espérance d'une victoire sur le Rhin, non sur la Manche. Dans la concurrence impériale et les frictions qu'elle suscite entre Paris et Londres, cette pensée sera toujours présente, conseillère de prudence, de silence et de modération.

Survient l'affaire de Fachoda, le heurt frontal des deux impérialismes.

On n'est plus cette fois dans le cas de l'heureuse irresponsabilité de Morès, agitateur sans mandat dans les manœuvres duquel la France n'était pas directement engagée. Celui-ci conspirait à l'"affaiblissement de l'influence anglaise par l'alliance de l'Islam et de la France" (discours, SDN II, p. 54) dans une position particulière que définit ainsi, reprise d'un article de *Minerva* du 15 avril 1902, la section de *Scènes et Doctrines* intitulée *La mort de Morès vengée* :

Représenter la France sans la compromettre, combattre l'Angleterre sous le drapeau de ses ennemis et sans engager notre drapeau...(*Ibid.*, p. 65.)

Marchand, comme Morès, n'est pas un franc-tireur désavoué par avance. On savait assez la mission Congo-Nil suggérée par le ministère Hanotaux et faisant partie des traquenards tendus par la France de ces années-là à la puissance anglaise. Le caractère quasi-officiel de la manœuvre ne pouvait que déplaire à un Barrès gardien et chantre des espérances alsaciennes et lorraines. Mais d'un autre côté, le fait accompli de Fachoda est un cas où l'honneur national est engagé et, par lui, l'orgueil et, si je puis dire, le tonus national. Que l'on recule sur le Nil blanc, c'est le pire des exemples offert à la nation, relâchement générateur d'autres relâchements, annulant l'heureuse influence des belles actions de nos héros. Humiliée sur le Nil, d'abaissement en abaissement, la France risque de verser dans une veulerie générale favorable à l'oubli du Rhin. Et si, comme c'est le cas, la fierté nationale, sur le coup, frémit superbement, c'est contre l'Angleterre, c'est pour une guerre anglaise néfaste aux espérances du Rhin. Situation cornélienne! Pris au piège d'une expédition qui n'a pas sa pleine sympathie, Barrès peut juger opportun de crier cependant avec la nation humiliée. Mais un tel cri est un cri de guerre, d'une guerre qui n'est pas la sienne !

On connaît les délires d'anglophobie de la France pendant et après Fachoda. Ils s'ajoutèrent à d'autres vapeurs qui déjà estompaient la "ligne bleue des Vosges". C'est l'époque où Driant, le futur héros du bois des Caures, imagine dans *La Guerre fatale* non celle où il devait périr mais un débarquement français à Douvres suivi de la prise de Londres par les zouaves et les cuirassiers. Paul Morand se souvient dans *1900* (1931) que "les Français, alors si divisés, se retrouvaient d'accord sur un seul point : la haine de l'Angleterre", toujours conçue comme

la vieille Britannia des guerres de l'Empire, qui, dans les caricatures, dit encore *Goddam*, fait la guerre avec la cavalerie de Saint-Georges, ne possède pas d'armée permanente et s'enorgueillit de sa milice, pour nous source inépuisable de plaisanteries.

C'est en juillet 1898 que Marchand s'établit sur le Nil à

Fachoda. Le 26 septembre arrive le sirdar Kitchener. La crise aiguë dure jusqu'en novembre, où le gouvernement français, dans lequel Delcassé a pris les Affaires étrangères, envoie à Marchand l'ordre d'évacuer la position. Barrès, qui vient en mai de mordre une nouvelle fois la poussière, au second tour de scrutin à Nancy, devant son frère ennemi Gervaize, Barrès, qui a perdu son père en juin, est très sollicité, à ce moment, par les rebondissements de l'Affaire Dreyfus, en cette année inaugurée par le *J'accuse* de Zola et comme éclate le coup de tonnerre du suicide d'Henry. Le *Journal* du 4 octobre offre sous le titre de *L'Etat de la Question* un article de Barrès, reproduit dans *Scènes et Doctrines* sous les titres *Alfred Dreyfus est un symbole, Je juge le symbole Dreyfus par rapport à la France*. C'est le 28 octobre qu'enfin Barrès parle de Marchand, dans un article sur trois colonnes en première page du *Journal* intitulé *Marchand et Morès*. Singulier hommage à Marchand, en vérité, que ce texte où le "héros de Fachoda" n'est évoqué que par rapport à Morès, comme continuateur de Morès, Morès à qui est consacrée la quasi-totalité de l'article... Le parti de Barrès, au reste, est clairement avoué :

Aujourd'hui que tous nos regards sont tournés vers le capitaine Marchand, non, vers le chef de bataillon Marchand, ou plus exactement et pour parler comme la patrie entière, vers le héros de Fachoda, c'est des plans de Morès et de ses actes interrompus que nous voulons parler.

Et Barrès de réchauffer sous le prétexte de Fachoda les cendres du culte de Morès, "transfert" que certes explique pour une part la vraie fascination que le marquis avait exercée sur Barrès, depuis qu'il l'avait découvert, aux côtés de Drumont, en 1890. Mais la réserve sur Marchand s'explique aussi par la nature même de la mission dans laquelle celui-ci est en train de se couvrir de gloire.

Même si Marchand œuvre dans le sens de cet impérialisme souple et économe qui a la faveur de Barrès, en revanche il engage la France en étant le chef d'une *mission* dont Baratier, dans ses souvenirs publiés tardivement (1941), a dit qu'elle avait été conçue par Hanotaux pour aller "tirer" au

nom de la France "un coup de pistolet sur le Nil". Si l'homme Marchand a toute l'admiration de Barrès, son entreprise est l'expression d'un choix politique qui l'inquiète. De là ce qu'il faut bien nommer un subterfuge, Marchand étant coiffé du feutre de Morès, Marchand pour lequel tout de même on demande en conclusion, car il incarne la France, les honneurs dûs à la Patrie :

Quand on assassine Morès, la France saigne, et la plus légère humiliation que subirait Marchand, la France la ressentirait sur sa joue.

Que l'on respecte Marchand qui porte à Fachoda nos couleurs! Mais qu'on prête attention à ceci : Barrès ne demande pas, en pleine excitation belliqueuse, que Marchand continue indéfiniment à maintenir sur le haut Nil les couleurs de la France.

Certes, on lit dans *Scènes et Doctrines*, dans un texte écrit trois ans après les événements (*Le Commandant Marchand et ses rapports avec le Parlement*) : "L'histoire le dit avec nous : ce fut un crime de céder aux menaces brutales de l'Angleterre". Mais lisons la suite : Barrès fait parler les maîtres de la France qui se défendent : "— Mais nous n'étions pas en mesure de lui faire face." A quoi Barrès réplique : "Traîtres incapables, votre crime demeure : c'est de ne nous avoir engagés dans une aventure que vous ne pouviez pas soutenir." (SD II, p. 91.)

Ce n'est pas par anglophilie que Barrès réproue une politique provocatrice à l'égard de l'Angleterre, mais du fait de son appréciation de la marge de manœuvre de la France en Europe. A la fin du même texte sur Marchand, il condamne ceux qui ont "envoyé ces braves gens au petit bonheur, sans leur donner les ressources matérielles suffisantes et sans leur préparer les conditions diplomatiques indispensables." (SD II, p. 105). Et le texte suivant sur *le Général Gallieni* réitère l'affirmation de cette position :

J'ajouterai une fois de plus et brutalement que nous ne devrions tenter ces entreprises coloniales que si nous étions forts en Europe. Dans notre situation, nous dépendons de la tolérance de l'Angleterre, de

l'Allemagne, et quand nous aurons créé de belles colonies, on nous les volera. (SD II, p. 111).

L'Alliance russe avoue ses limites, la France n'est en mesure, ni par ses alliances, ni par ses forces militaires (sur lesquelles Barrès se tait prudemment) de jeter le gant à l'Angleterre. Une note de *Mes Cahiers* (tome II) restitue une conversation de Barrès avec Marchand, dont on entend vibrer la parole militaire :

Une descente en Angleterre ? Il nous faut cent mille hommes des meilleures troupes. Vous les prenez sur notre frontière de l'Est. Et alors ? L'Allemagne dit : Halte-là ! Elle n'admettra jamais que par l'échec des Anglais, la France se hisse automatiquement au premier rang. (MC II, p. 171.)

Il n'y a jamais de signe qu'on épargne l'Angleterre pour ménager les chances d'une future entente contre l'Allemagne. C'est qu'on ne saurait la combattre sans prendre les plus grands risques, le premier crime étant de se tromper dans l'ordre de priorité des ennemis.

Détournons-nous de la Tamise et regardons vers le Rhin. Il arrivera même, *in petto*, que Barrès, regardant vers la Tamise, admire, et qu'il admire ce Cecil Rhodes, auteur du projet ferroviaire du Cap au Caire auquel voulurent faire obstacle les Marchand et les Morès ! Une note des *Cahiers* de 1902 oppose le testament de Cecil Rhodes, où "tout (...) est vie" à celui du duc d'Aumale, "où tout est mort", et compare les deux hommes à "un étalon auprès d'un mulet". Il est vrai que Barrès déteste encore plus que les Anglais l'aristocratie française ! La même note, par ailleurs, exalte Rhodes et Disraëli comme des hommes qui ont épousé le rêve de leur siècle et de leur peuple, Disraëli dont Barrès cite avec admiration le mot : "Que l'Angleterre reprenne le rêve romain de la domination universelle" (MC II).

S'adressant à un public gagné par une furieuse anglophobie, Barrès, en 98 comme en 96, hurle avec les loups, peste contre les Anglais, épouse en paroles la thèse impérialiste... en se gardant d'aller plus loin.

Et là réside sans doute la raison principale de cette célébration jumelée Marchand-Morès.

En plaçant la mission Marchand dans la perspective de l'aventure Morès, en rattachant le projet d'Etat de la mission Marchand au projet individuel de l'escapade Morès, Barrès se donne la ressource, chaque fois qu'il nommera l'Angleterre et qu'il récriminera contre son impérialisme, de détourner le sens de son propos vers l'illustration du clair jugement de Morès, nous ramenant au thème du "penseur héroïque", du héros réfléchi. La pointe d'un discours anti-anglais glisse ainsi subtilement de la perfide Albion aux perfides parlementaires français, qui traitent Morès de fou, de chasseur de chimères, avant de réserver — nous venons d'y faire allusion — le même sort au commandant Marchand, "enfant perdu" d'Hanotaux condamné maintenant comme soldat désobéissant. L'article sur Marchand devient une pièce du procès en réhabilitation de Morès, et le biais qui permet, dans le texte, cet escamotage, l'inévitable transition, est également le biais qui permettra de dénoncer l'Anglais et de chanter l'Anti-Anglais sans verser dans le genre va-t-en guerre contre Londres. Sans omettre le fait qu'en illustrant le génie de Morès, on révèle en même temps les tares d'un régime incapable. "Plans grandioses et qui grisent l'imagination !", s'exclame Barrès parlant des desseins de Morès. Et il poursuit, et là est le tour de passe-passe :

En les éclairant (ces plans) par ce que Marchand a réalisé, nous regretterons une fois de plus celui qui est mort et, d'une manière générale, les circonstances qui annulent (puissé-je aujourd'hui, me tromper !) les meilleures énergies françaises.

Le "puissé-je", quand on a compris, ne peut que faire sourire.

Combien l'Angleterre gêne Barrès, le plaçant tristement entre deux chaises !

Le plus bel exercice de style et la plus belle acrobatie, en deux temps et trois mouvements, à quoi elle l'aura obligé, tient dans les quarante lignes de la lettre à Henri Ferrette, député de Bar-le-Duc, lue le 25 janvier 1900, à Nancy, en ouverture d'une conférence intitulée *Pour les Boers*. On sait que les

patriotes français crurent goûter la revanche de Fachoda dans les terribles revers subis par les Anglais dans la guerre d'indépendance sud-africaine, guerre à laquelle prit part, pour y périr héroïquement, un Villebois-Mareuil. Le texte de Barrès doit être examiné en entier, comme ensemble logique et insécable et comme morceau d'anthologie : le voici tel qu'il est donné pp. 169-170 du tome II des *Cahiers*.

Pour les Boers, conférence de Nancy, 23 janvier 1900.

Voici la lettre de Maurice Barrès que M. Ferrette (1) a lue au commencement de la réunion :

« Monsieur, je sais que vous ne faites pas de politique. Je sais que vous plaidez la cause des Boers ; ils nous sont un exemple ; et je tiens à vous apporter mon adhésion parmi celles que vous trouverez à Nancy. Vous ne sauriez trop faire applaudir ce peuple de héros au milieu desquels combat l'un des nôtres, le colonel Villebois-Mareuil (2), auquel la ligue de la Patrie Française, dans un banquet d'anniversaire, a fait un ban d'honneur, que les patriotes de la frontière voudront renouveler.

« Vous allez dénoncer la politique brutale de l'Angleterre qui expie maintenant des ambitions, odieuses à tout Français, parce que l'affront de Fachoda ne peut être effacé par la gloire de Marchand (3).

« Mais il ne faut pas, après qu'on nous a reproché de nous hypnotiser sur la trouée des Vosges, que nous nous hypnotisions sur l'impérialisme anglais... Il ne faut pas suivre les excès de certains coloniaux, qui, après avoir dénoncé les vexations constantes que nous inflige l'Angleterre, veulent faire le silence sur les ressentiments qui subsistent chez nous contre les Allemands.

« Il est devenu de mode d'insinuer que la question d'Alsace-Lorraine n'est pas d'importance capitale pour nous, et que, après trente ans, les Alsaciens et les Lorrains oublient, dans la prospérité matérielle, la vieille patrie française.

« C'est un mensonge. Les intérêts permanents d'un grand peuple ne sont pas livrés aux fluctuations de l'opinion publique ; et vous verrez, monsieur, qu'en Lorraine on n'accepte pas, on n'acceptera jamais le fait accompli.

« C'est pourquoi vous avez raison de nous mettre sous les yeux les exemples des Boers. »

Thèse : approbation de votre réunion anti-anglaise. Antithèse : il y a plus urgent que de fustiger l'Angleterre. Revanche sur l'Allemagne d'abord ! Synthèse : acclamons donc les Boers, non comme les héros du combat contre Albion, mais comme exemples de fidélité à l'identité nationale. Ainsi s'explique, rétrospectivement, l'assentiment ambigu du début du message de Barrès et l'affirmation non moins ambiguë de l'exemplarité de la lutte des Boers. Pirouette à la manière hégélienne, d'une belle impertinence, qui nous rappelle certaines plaisanteries "dialectiques" glissées dans *Le Culte du Moi*.

Le temps passant va tempérer chez les Français la chaleur de l'affront de Fachoda. 1904 verra naître l'Entente cordiale et dès lors les dés sont jetés. Ce sera Paris et Londres contre Berlin. Delcassé tombé, cette orientation, en effet sera gardée. C'est en août 1907 que fut ratifiée l'Entente cordiale. On voit, vers ce moment-là, Barrès nouer des relations courtoises avec ce Delcassé, qu'il s'était borné jusque là à regarder de loin, "petit, muet, noiraud", du haut du siège de député que les électeurs du 1er arrondissement de Paris lui ont rendu le 6 mai 1906. Le tome cinquième de *Mes Cahiers*, en grande partie consacré au Parlement, offre dans les pages intitulées *Le livre que je veux faire* la transcription d'une "conversation mémorable avec Delcassé", le 3 décembre 1906, dans laquelle Barrès, animé d'un "réel sentiment de respect" a écouté l'ancien ministre des Affaires étrangères, "plein de paroles, d'amertume, de douleur", dénoncer dans l'affaire de Tanger, le rôle de Rouvier, président du Conseil traitant avec l'Allemagne dans le dos de Delcassé, qui résume ainsi son action :

J'avais isolé l'Allemagne, j'avais distingué les intérêts communs, permanents qu'il y a entre l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, voire les Etats-Unis et la France. L'Empereur allemand avait d'abord ri. "Une entente franco-anglaise, ce n'est pas possible". Puis il y a trop cru. (MC V, pp.

182-183.)

Barrès soutient l'Entente cordiale et l'apaisement qu'elle implique sur le terrain de la concurrence impériale. Toujours quand il médite son ouvrage sur la Chambre, il se rappelle, avec sympathie (*ibid.*, p. 138 et 205), sa rencontre du 7 janvier 1897 avec Stanley, à un dîner chez Daudet, où, tout en remarquant la dureté de l'Anglais, il avait admiré son "esprit réaliste" (MC I, p. 126-127). Voulant écrire sur la Chambre, l'autorité, l'esprit net de Stanley lui aurait sans doute fourni un modèle à opposer au verbiage des parlementaires ses collègues. L'impérialisme lui déplaisait comme cause de frictions avec l'Angleterre, mais également, nous l'avons vu, comme occasion, si on le pratique massivement, d'une perte de substance funeste pour un pays qui a des devoirs sur le Rhin et qui doit, pour cela, ménager son sang. Or le tome IX des *Cahiers* nous le montre, fin 1911, approuvant hautement l'implantation française au Maroc, obtenue au prix d'un sacrifice à l'Allemagne au Congo (MC IX, p. 210 et sq.). Le Maroc, objet d'un "accroissement quasi européen" (p. 218), va nous procurer de belles troupes (pp. 216-217), et d'autre part notre extension sur ces rivages ne froisse pas l'Angleterre. Élément essentiel, car, observe Barrès, "la politique anglaise doit être la base de notre politique européenne" (p. 218).

Pierre Bénard
Provins



"Les couleurs françaises hissées à Fachoda. (12 juillet 1898)."
Les Coloniaux français illustrés. Tome II.

JÉRÔME ET JEAN THARAUD :

DINGLEY, L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN
ET L'IMPÉRIALISME ANGLAIS

Quand Jérôme et Jean Tharaud entreprennent d'écrire leur *Dingley, l'illustre écrivain*, est encore vive la mémoire de l'incident de Fachoda : le face à face au Soudan des missions du général anglais Kitchener et du commandant français Marchand en septembre 1898, exemple typique des rivalités entre impérialismes au tournant du siècle, s'est soldé par un retrait français. C'est seulement quelques années plus tard, en avril 1904, après une longue phase d'hésitation et de négociations qu'Edouard VII et le Président Loubet signeront une série d'accords mettant fin à la rivalité franco-anglaise.

Pour l'heure, à l'extrême fin du XIXe siècle, l'opinion publique, dominée par un courant nationaliste, perçoit Fachoda comme un coup d'arrêt porté à la pénétration française en Afrique et comme un échec cuisant, un signe évident de faiblesse.

Le 12 octobre 1899 éclate en Afrique australe la guerre entre la Grande-Bretagne et les deux républiques boers, le Transvaal et l'Orange, qui recélaient des gisements d'or et se trouvaient sur le trajet projeté de chemin de fer entre le Cap et Le Caire. Nombre de Français dénoncent alors la volonté d'expansion des Anglais et soutiennent la cause des jeunes républiques.

Les Boers étaient très à la mode, écrivent les frères Tharaud dans *La Double Confiance*. Depuis 1870, on n'avait pas encore vu de guerre, et une guerre comme celle-là, qui jetait l'Angleterre tout entière sur les eaux. Tous les antimilitaristes déchaînés par l'Affaire Dreyfus s'étaient

croisés pour les Boers. C'était, par exemple, le cas de notre ami Romain Rolland (...) qui, son parapluie sous le bras et soigneusement emmitoufflé d'un foulard, partait en pensée tous les matins pour le Transvaal, comme Byron à Missolonghi. Il va de soi qu'Anatole France, grand apôtre du pacifisme, était, lui aussi, l'ami des Boers.¹

Péguy et ses amis ne sont pas en reste : Charles Tharaud, chez qui fut fondée à Paris l'entreprise des *Cahiers de la Quinzaine*, et Jérôme Tharaud, alors lecteur au Collège Eötvös de Budapest, partagent ce même souci de défendre des peuples opprimés :

Jérôme, penché sur les journaux illustrés dans les cafés de Budapest, suivait avec un intérêt passionné la guerre du Transvaal qui bouleversait l'Angleterre, comme l'Affaire Dreyfus venait de bouleverser la vie française. C'est alors que dans le violon des tziganes et la musique du cymbalum, à force de feuilleter les magazines du monde entier qui reproduisaient les péripéties de cette guerre prodigieusement pittoresque, il eut l'idée d'écrire une nouvelle où il imaginait la guerre dans la conscience d'un Kipling plus ou moins fantaisiste. Au lieu de feuilleter les images et de rêver son conte, il eût préféré partir là-bas. Mais quel journal aurait songé à l'envoyer au Transvaal ? Il écrivit donc sa nouvelle *Dingley, l'illustre écrivain*.²

Cet "intérêt passionné" de Jérôme pour la guerre du Transvaal est double : il est, d'une part, inquiétude pour les Boers ; d'autre part admiration et crainte de l'impérialisme anglais :

Je suis obsédé par l'impérialisme anglais : C'est une grande, une très grande idée. Et je comprends qu'elle enthousiasme Rudyard Kipling.

Mais que deviendra notre pauvre petite civilisation (...),

écrit-il à son ami et condisciple Louis Gillet en novembre 1899.

La popularité de Kipling est alors considérable, en France comme en Angleterre. Les frères Tharaud connaissent son œuvre et Jérôme porte sur le romancier anglais un jugement ambigu, alors même qu'il n'a pas encore entrepris la rédaction de *Dingley* :

Kipling me donne l'impression de ces mouches qui volent sur les charognes. J'ai lu quelques contes de lui. Décidément c'est d'une pauvre inspiration. C'est du métier, surtout du métier (...) Kipling n'est qu'un reporter. Mais il faut avouer que c'est un des rares Anglais prosateurs qui aient une forme.⁴

Sans aucun doute, Kipling est la principale figure inspiratrice de l'œuvre à venir : Dingley lui empruntera aussi bien ses traits physiques que des éléments de sa biographie ; comme Kipling, Dingley sera non seulement un reporter qui accompagne les troupes envoyées outre-mer mais surtout le chantre de l'impérialisme anglais.

Toutefois, avant même que le roman ne prenne corps, avant que la personne de Kipling-Dingley ne cristallise les émotions et les analyses des romanciers, l'intérêt de Jérôme pour le Transvaal est manifeste :

Regarde dans les illustrés anglais (*London News - Black and White*) les têtes de quelques officiers et soldats envoyés au Transvaal : quelques uns respirent un héroïsme sublime,

écrit-il de Budapest à Louis Gillet⁵, ajoutant à l'adresse de son autre condisciple François Laurentie :

Je suis la guerre des Boers dans les journaux anglais, français, allemands, hongrois.⁶

Rongeant son frein au collège Eötvös de Budapest, Jérôme réclame de la documentation à ses correspondants français dès que commence l'élaboration du nouveau roman, pendant l'hiver 1900. L'aîné des Tharaud, qui juge insuffisante la lecture des journaux parvenant en Hongrie demande à Paris des matériaux complémentaires : par exemple, en octobre 1901, "les camps de reconcentration au Transvaal, numéro de *l'Assiette au beurre*"⁷. On verra Jean, à peine l'ouvrage publié, prier Bourgeois le fidèle collaborateur de Péguy, de lui "acheter et (lui) envoyer "La guerre dans l'Afrique australe, de Conan Doyle" et de s'"informer de la revue ou journal où Kipling a fait paraître ses articles sur la guerre du Transvaal"⁸.

Mais l'influence la plus directe et la plus avérée est celle d'André Chevrillon, qui, après avoir fait paraître en mars 1899 dans la *Revue de Paris*⁹, une première étude consacrée à "Rudyard Kipling" — étude datée de mars 1899, en donne une seconde intitulée "l'opinion anglaise et la guerre du Transvaal" — datée du 18 février 1900 ; ces deux textes seront réunis dans les *Etudes anglaises* en 1901¹⁰. Bien des années plus tard, quand ils seront devenus des familiers d'André Chevrillon, les frères Tharaud lui diront leur dette :

Vous savez quelle admiration nous avons depuis longtemps pour vous et tout ce que notre Dingley doit à vos premières études sur Kipling, écrivent-ils en 1920¹¹ ; et l'année suivante, ils saluent "la magnifique étude du génie anglais" menée par Chevrillon.

Mais est-il besoin de vous dire que c'est votre figure de Kipling qui nous a le plus émus ? Comme vous, et par vous, puisque nous ne le connaissons que par vous, cette haute figure nous obsède.¹²

Dans ces premières années du siècle, d'autres articles, d'autres ouvrages ont sans doute inspiré les Tharaud. Ainsi *l'Angleterre et l'Impérialisme*, de Victor Bérard, dont certaines pages paraissent démarquées dans *Dingley*¹³ ; ou bien *l'Angleterre et son empire*, publié à la librairie de Pages Libres, revue voisine et amie des *Cahiers de la Quinzaine*¹⁴ ; aussi, peut-être, la série que le baron Ernest Seillère consacra à la *Philosophie de l'impérialisme*¹⁵ ; mais sans conteste, le principal inspirateur des Tharaud, c'est André Chevrillon¹⁶, qui leur fournit la matière de leur Kipling-Dingley et de ce qu'il appellera "La poésie de l'impérialisme".

Il est généralement difficile, pour ne pas dire impossible, d'analyser ce qui, dans la production des deux frères jumeaux en littérature, revient à l'un ou à l'autre, tant les Tharaud se sont ingénies à brouiller les pistes. Mais en l'occurrence, c'est incontestablement Jérôme qui fut l'initiateur et le maître d'œuvre de l'ouvrage¹⁷, même si Jérôme et Jean, séparés, se retrouvèrent à plusieurs reprises en 1900 et 1901 pour travailler la nouvelle plus que commencée à Budapest et

achevée à Paris en mars 1902.

Dingley, l'illustre écrivain, paraît dans les *Cahiers de la Quinzaine* — quatorzième cahier de la troisième série — le 22 avril 1902 ; imprimé à trois mille exemplaires, il est vendu un franc.

Péguy a insisté pour que l'ouvrage paraisse avec l'épigraphe suivante :

A la mémoire de Monsieur Cecil Rhodes, mort avant la consommation de son injustice.

Jérôme a eu beau écrire, le 2 avril, de Budapest : "Mets cette épigraphe au conte, si bon te semble — quoiqu'elle me semble d'allure un peu puritaine. Et puis nulle part il n'est fait allusion au dit défunt"¹⁸, Jean, pressé de voir publié "le conte tel qu'il est et au plus tôt", peut bien montrer qu'il ne fait guère sienne la "proposition dédicatoire" de Péguy, l'acceptant finalement

avec un léger changement pour lui enlever son caractère protestant (?) : à la mémoire etc... mort avant etc... en supprimant : «l'injuste»(...).

Le gérant des *Cahiers* veut mettre l'accent sur le caractère dénonciateur et — partiellement — militant de la nouvelle ; il veut stigmatiser l'impérialisme anglaise et son héraut Rudyard Kipling, alors à l'apogée de sa gloire, dont l'art, selon André Chevrillon, était "brutal et franc comme le rouge clair et cru d'une jaquette de soldat anglais"¹⁹.

La nouvelle de 1902

"Partout où l'on parle anglais, personne n'ignore le nom de l'illustre écrivain Dingley" ; Dingley, "l'homme le plus lu de l'univers"²⁰ est en quête d'un thème de roman quand éclate la guerre du Transvaal ; l'actualité et le hasard d'une rencontre le lui fournissent : un sergent recruteur enrôle pour le Cap "de pauvres diables faméliques marqués de misère et de vice."²¹ ; l'un d'eux, un "désespéré" s'engage au service de la Reine,

non par patriotisme — pour quelques guinées. Par la vertu de la guerre il deviendra un homme nouveau (...) sain et vigoureux ; le service de l'Empire fera de cette " canaille " — dénommée "Barr" — "un héros" : "Barr sera la patience, l'initiative, le sang-froid, l'humanité, la bonne humeur anglaises".²²

Afin de suivre au plus près les aventures de son héros et d'alimenter son œuvre future, Dingley quitte Londres — triomphalement — et gagne l'Afrique du Sud avec sa femme et son fils ; pendant qu'il chevauche dans le Veld, son fils Archie tombe malade. Le romancier quitte le front, est capturé puis libéré par les Boers ; quand il arrive au Cap, Archie vient de mourir.

Dingley, désespéré, oublie l'Angleterre impériale, n'éprouve plus d'intérêt ni pour son héros ni pour la vie ; les pages du roman commencé sont emportées par une bourrasque :

Son imagination ne s'intéressait plus à ces histoires de guerre. Il rêvait de repartir pour l'Inde, le pays des rêves, hors de la vie, hors de l'espace, hors du temps.²³

Seule le retient une "Sheherazade hindoue" qui lui dit des contes de son pays, indifférent à ce qui l'entoure, Dingley conclut : "sans doute, les choses devaient être ainsi."²⁴

Certes, dans la nouvelle de 1902, Dingley apparaît comme le chantre de l'impérialisme britannique ; en Afrique du Sud, il n'éprouve pas d'états d'âme particuliers quand il constate les dégâts de la guerre pratiqués par les siens : la politique de la terre brûlée mise en œuvre par lord Kitchener ne l'émeut pas plus que l'existence de camps de concentration. Mais tout bascule, on l'a vu, quand Dingley apprend la nouvelle de la mort de son fils : lui qui jugeait que "le temps était passé d'écrire des histoires bonnes à amuser les enfants et qu'il fallait écrire pour des hommes"²⁵, lui qui pensait que Dieu était anglais devient lucide et s'humanise. Désormais :

Le pittoresque des choses et des êtres ne l'intéressait plus. Il devinait qu'il y avait des réalités profondes qu'il n'avait jamais

soupçonnées (...) Pour la première fois de sa vie Dingley jugeait impartialement des hommes de son pays.²⁶

Dans la première version de l'œuvre, comme l'écrit Roger Mathé, "l'intention ironique des auteurs est manifeste", "la volonté satirique est constante" mais "elle semble viser plus les Anglais que l'écrivain"²⁷. Ce sont des personnages secondaires, rassemblant de façon caricaturale certains traits caractéristiques prêtés aux Anglais qui sont l'objet de la satire et de la critique des Tharaud ; ainsi ce lieutenant fringant et cynique, "né dans une société qui (lui) a inspiré des sentiments propres à assurer (sa) conservation", qui juge que "les Boers, les premiers, avaient violé la justice" et que "c'était une idée latine d'introduire partout l'idée de justice. Dans les affaires humaines, il ne s'agissait jamais que de force"²⁸.

Loin de caricaturer de la sorte leur personnage principal, les frères Tharaud montrent, outre la sensibilité tardive de Dingley, qu' "il était consciencieux et aimait le document pris sur le vif"²⁹ ; ils louent sa probité professionnelle :

Jamais il n'hésitait à risquer sa vie pour avoir un document vrai. Il avait visité des villes décimées par le choléra ou la peste rien que pour voir l'aspect des rues.³⁰

Ils ne le raillent pas quand celui-ci, payant de sa personne, est aux côtés des premières lignes anglaises à l'assaut des positions des Boers.

En un mot Dingley reporter — les Tharaud qui souhaitent devenir et deviendront reporters ? — réalise "le type le plus moderne d'héroïsme : le dévouement à la Nouvelle et à l'Image."³¹

Dingley, à en juger d'après le manuscrit déposé à la Bibliothèque nationale, a bien failli ne pas s'appeler Dingley mais *Dingli* ; nom dont la consonance est tout aussi anglaise mais qui en dit peut-être davantage sur le personnage : le mot anglais "dingy" désigne, en effet, un minable, un miteux et tel apparaît Dingley, désesparé, désespéré à la fin de la nouvelle ; mais dans la première partie de la nouvelle, il est d'abord un "dingo", un dingue, un fou de nationalisme, exemple

caricatural de ce qu'on appelle outre-Manche un "jingo", un chauvin, conscience hypertrophiée de l'orgueil national britannique.

En ce sens, la mort du fils de Dingley, Archie, — qui peut également se lire, comme le préfixe grec "Arkhi", pourrait signifier que la prééminence, le degré extrême atteints par l'impérialisme britannique conduisent à l'excès et à la perte.³²

A peine la nouvelle a-t-elle été publiée dans les *Cahiers de la Quinzaine* que les frères Tharaud remettent sur le métier leur ouvrage, entreprenant d'étoffer et de nourrir le récit — cinq versions différentes de Dingley verront le jour de 1902 à 1923.³³

Merci d'avoir publié Dingley et enchanté qu'il ait eu quelque succès, écrit Jérôme à Charles Péguy, le 4 mai 1902. J'écris une suite à ce conte qui aura, je pense, la même longueur que la première partie. Serais-tu décidé à la prendre ou bien crois-tu qu'il vaudrait mieux attendre que le tirage de la première partie soit épuisé. Nous publions alors un volume de *Dingley* complet.³⁴

Ce "Dingley complet" — provisoirement définitif — ne paraîtra qu'en 1906.

Entre-temps, Jérôme, rentré de Budapest, aura retrouvé son frère Jean. L'un puis l'autre deviendront les secrétaires littéraires de Maurice Barrès et vivront en outre de petits métiers ou de collaborations à des journaux ; "l'Entente cordiale", survenue en 1904, ne modifiera pas leur vision de l'Angleterre et des Anglais.

Anatole France, fidèle abonné des *Cahiers*, avait bien aimé ce *Dingley* publié en 1902 ; ainsi Péguy note-t-il sur la feuille de couverture de *l'Affaire Crainquebille*, — premier cahier de la quatrième série, 7 octobre 1902 :

Il nous sera permis de rappeler un cahier pour qui France ne cache pas sa prédilection : J. et J. Tharaud, *Dingley*, *l'illustre écrivain*.³⁵

L'éditeur d'art Edouard Pelletan, qui comptait les Tharaud parmi ses auteurs³⁶, se vit promettre par le vieux maître de la Villa Saïd une préface à l'édition augmentée de *Dingley* ; les deux frères ont spirituellement conté les

mésaventures de cette préface :

Quand enfin, au bout de dix-huit mois, l'heureux Pelletan tint sa préface, il nous convoqua pour la lire. Patatras ! Comme il fallait s'y attendre, c'était un article bâclé, un médiocre article de journal (du spirituel Brousson, j'imagine, qui n'était pas encore notre ami) et qui avait surtout le tort, à nos yeux, de ne pas laisser au lecteur le soin de découvrir lui-même que notre héros était Kipling. Oh ! arrogance de la jeunesse ! Nous déclarâmes à Pelletan que jamais notre livre ne paraîtrait derrière cette préface (...)

On devine l'embarras de Pelletan.

— Que ces jeunes gens me pardonnent, lui dit Anatole France avec une charmante bonhomie. On n'a pas du génie tous les jours. Leur livre aurait fait passer ma préface...

Et notre punition fut que, depuis ce jour, nous ne revîmes jamais plus un des plus parfaits écrivains de la langue française.^{37 38}

Le roman de 1906 et celui de 1911 :

"L'histoire d'un voyou de Londres régénéré par la guerre"

Le roman qui paraît chez Pelletan en décembre 1906 après quatre remaniements est une "édition notablement différente" de la nouvelle d'avril 1902³⁹. L'œuvre, tout d'abord, est plus ample : elle compte 79 pages en 1902, 141 pages en 1906. Des personnages disparaissent, d'autres sont étoffés ou créés ; la composition et le sens du roman diffèrent. La version de 1911, proche de celle de 1906, en conserve le même mode d'exposition chronologique et compte 272 pages⁴⁰. L'épigraphe "A Cécil Rhodes, mort avant la consommation de son injustice" fait place à une sobre dédicace : "A Romain Rolland".

On ne peut, dans le cadre de cette brève étude, détailler les développements et variantes qui apparaissent dans les versions successives de 1906 et 1911. On se contentera de noter ici l'introduction d'un nouveau personnage important,

Lucas du Toit, fils aîné d'un ancien vice-président du Parlement de Capetown, qui "sortait d'Oxford" et, bien que lauréat de "Trinity College — le même collège où Dingley avait pris tous ses grades"⁴¹, "alliait la forte animalité boër à l'élégance d'un adolescent anglais" et "s'apprêtait à rejoindre dans le nord de la colonie les commandos Boers."⁴² C'est lui qui, devenu chef de bande, épargne Dingley fait prisonnier alors qu'il rejoint son fils Archie gravement malade ; lui qui ne sera pas sauvé par le reporter anglais quand il aura, à son tour, été capturé.

Bouleversé par la mort de son garçon, Dingley n'éprouve plus qu'"aversion de la littérature"⁴³, se désintéresse de son personnage, Barr, et en vient même à douter — fugacement — de la "gigantesque machine" qu'est l'Empire, de la valeur de "l'armée qu'on avait cru si forte (et qui) n'était qu'un outil hors d'usage"⁴⁴, du bien fondé même de son activité.

La version de 1902 s'achevait ici par un abandon fataliste ; les nouveaux chapitres voient au contraire le romancier se ressaisir. Ainsi le quatrième chapitre du roman de 1906 rapporte-t-il la rencontre, qui a un fondement réel, entre Dingley-Kipling et Cécil Rhodes, les "vigoureux champions de leur race, les deux puissances d'esprit et d'argent les plus considérables de l'Empire"⁴⁵. Le retour en Angleterre permet à Dingley "de se retrouver lui-même, intact, supérieur à la vieillesse et au mauvais destin, ivre de rejoindre, dans la plus puissante agglomération d'hommes de sa race, son public et sa gloire."⁴⁶ Dans un article intitulé "Une paille dans le glaive", il fait une "critique impitoyable de l'organisation militaire britannique"⁴⁷, réclame une réforme complète de l'armée, ce qui lui vaut une réprobation unanime, mais passagère. Bien vite Dingley renoue avec le succès, il se sent de nouveau fondé à être "l'enregistreur du succès", le héraut de l'impérialisme anglais. La proclamation de la victoire sur les Boers achève de conforter ses convictions, il recommence

d'écrire les aventures de ce voyou londonien qui redevient un homme pour avoir éprouvé, au service de la Reine, de rudes fatigues et senti, plusieurs

fois, passer sur son visage le vent de la mort — histoire qui, dans l'univers britannique, obtint le plus colossal succès, parce que, nulle part, l'illustre écrivain n'a exalté avec un plus haut sentiment d'orgueil l'égoïsme de sa patrie.⁴⁸

Dans les versions de 1906 et de 1911, Dingley ne connaît plus les états d'âme éprouvés dans la nouvelle de 1902; inhumain, insensible à tout ce qui n'est pas la grandeur de l'Empire ou la pérennité de son œuvre, "la force de sa patrie" ou "son propre pouvoir — mais c'est une seule et même chose —, il devient l'archétype caricatural de l'Anglais. Il est présenté comme le héraut de l'Empire"⁴⁹, "un entraîneur, l'annonciateur, l'enregistreur du succès"⁵⁰, assez loin, semble-t-il, du modèle de Kipling, il apparaît comme le chantre d'un impérialisme dévoyé, comme un type qui goûte "le fort alcool de l'activité brutale"⁵¹, en qui, selon Pierre Citti, l'énergie n'"est plus individuelle, mais tendue vers un nationalisme de race qui la défigure (...) C'est cela qu'ont senti, avec bien d'autres choses très fines, Jérôme et Jean Tharaud : la part de faiblesse dans le raidissement anglais (...) Ce modèle d'énergie, le voilà devenu prisonnier de son moi national."⁵²

Certes "l'Angleterre doit tenir le premier rang dans le monde", certes, affirme-t-il, la race anglaise "était la Race élue, choisie par Dieu pour administrer le monde"⁵³, aux yeux des Tharaud, cependant, "la paille est dans le glaive."

La critique que les Tharaud font de l'impérialisme anglais, — critique qui se fera de plus en plus ironique et virulente, — est ancienne :

J'estime l'Angleterre beaucoup plus dangereuse que l'Allemagne (...),

écrivait Jérôme à son ami Gillet en mars 1900⁵⁴, ajoutant, en juillet 1900 :

Je vois avec joie l'Allemagne créer une forte marine. Quand la Russie, l'Allemagne et la France auront assez de bateaux, l'Angleterre sera moins insolente et moins injuste.⁵⁵

Fachoda est encore bien proche et Jérôme d'affirmer, alors que

l'Angleterre apparaît comme l'ennemi le plus immédiat :

Nous devons être des impérialistes nous aussi. ⁵⁶

Dans un pays écorné par l'Allemagne, menacé par la puissance anglaise, Jérôme rêve :

Si l'Afrique du Sud pouvait devenir hollandaise, si le Nord-Est du Canada redevenait français (comme il est probable) et si nos colonies se peuplaient, notre pays pourrait encore jouer un beau rôle dans les siècles. ⁵⁷

Ainsi la critique des impérialismes voisins donne-t-elle à lire en creux l'affirmation d'un impérialisme et d'un nationalisme français ; ainsi la représentation d'un adversaire réel ou potentiel dessine-t-elle les contours des aspirations et des revendications de jeunes intellectuels français.

Entre 1902 et 1906, entre la nouvelle des *Cahiers de la Quinzaine* et le Prix Goncourt, qui apporte quelque argent et la considération, est signée "l'Entente Cordiale". Les Tharaud ne méconnaissent pas l'amélioration des relations entre la France et l'Angleterre, il savent les réformes appliquées à l'armée anglaise ; mais leur anglophobie demeure. Bien sûr, cette anglophobie exploite un "filon" littéraire et paraît sinon caduque du moins archaïque quand s'avivent les menaces après l'escale de Guillaume II à Tanger en mars 1905, quand le voisin allemand qui a déjà pris l'Alsace et la Lorraine se fait maintenant pressant au Maroc.

Ce que le lecteur contemporain comprend dans *Dingley, l'illustre écrivain*, véritable butte-témoin de la perception de la puissance anglaise, ce sont d'abord les interrogations et inquiétudes françaises. Dans le roman de 1906, le journaliste français Thibert dit à Dingley qu'en France,

Le nationalisme est un parti mort, une imagination de professeurs et d'écrivains (...) un système, un regard sur le passé. ⁵⁸

Jérôme et Jean Tharaud, alors proches de Maurice Barrès, déplorent la faible audience rencontrée par le courant nationaliste français ; d'où cette attitude ambivalente à l'égard

de Kipling et de l'Angleterre, ce double mouvement de dénonciation d'un impérialisme, "coup de filet sur le monde"⁵⁹ et d'admiration pour une puissance enviable qui voit l'union, la communion d'un peuple et de son intellectuel-phare, véritable "écho sonore" du pays.

Anatole France était dans le vrai quand il écrivait, dans sa préface refusée par les Tharaud :

Lorsqu'ils font du Kipling, c'est du Kipling retourné. Ils sont Kipling contre Kipling.⁶⁰

Se moquent-ils vraiment de leur Dingley quand ils le décrivent comme "un sonneur de trompette" — voyez le clairon de Déroulède, Déroulède dont ils deviennent les amis en 1907 — ?, ou bien comme un "excitateur d'énergie"⁶¹ — voyez Barrès et son Napoléon "professeur d'énergie" dans les *Déracinés* ? — Là où les Anglais ont leurs Disraëli, Cecil Rhodes, Kipling, les Français ont un Villebois-Mareuil à "l'énergie gâchée"⁶², un Barrès trop peu écouté, un Déroulède longtemps exilé.

Célébrant en fait plus qu'ils ne le caricaturent leur Dingley-Kipling, Jérôme et Jean Tharaud ont alors, tout comme les jeunes gens d'Agathon, "le goût de l'action", "la foi patriotique", "le réalisme politique" ; mais ce n'est qu'après la première guerre mondiale et notamment aux côtés de Lyautey qu'ils pourront devenir des chantres de l'empire français, des hérauts de "la plus grande France".

Michel Leymarie
I.E.P Paris

1. Tharaud (Jérôme et Jean) - *La Double Confiance*, Plon, 1951, pp. 47 et 48.

2. Tharaud (Jérôme et Jean), *op.cit.*, pp. 26 et 27.

MICHEL LEYMARIE

3. Lettre de Jérôme Tharaud à Louis Gillet — Pesth le 23 novembre 1899. Archives privées — M. Jérôme Gillet.

Que Monsieur Gillet, qui m'a généreusement ouvert ses archives, trouve ici l'expression de ma gratitude.

4. Lettre de Jérôme Tharaud à Louis Gillet, *loc.cit.*, lettre du 11 mars 1900.

5. Lettre de Jérôme Tharaud à Louis Gillet. *loc.cit.*, lettre du 23 novembre 1899.

6. Lettre de Jérôme Tharaud à François Laurentie. Archives Nationales — 372 AP3 — Lettre du 8 décembre 1899.

En fait Jérôme ne lit guère l'anglais — il le confessera aux journalistes venus l'interroger après le prix Goncourt de 1906 — et pas du tout le hongrois.

7. La Bibliothèque nationale, Département des Manuscrits, conserve sous la cote Nouvelles Acquisitions françaises 18 871 le manuscrit du premier *Dingley*, manuscrit autographe, pp. 21 à 239, ainsi que quelques lettres et cartes postales ayant trait à l'élaboration de l'œuvre ;

ainsi la carte postale : Budapest, 3 octobre 1901, adressée "à Monsieur Charles Péguy. Rue des Sablons

Orsay — Seine et Oise."

8. *Ibid.*, lettre de Jean Tharaud à Bourgeois, 29 mai 1902.

9. *La Revue de Paris*, 1899 n° 5 et 7.

10. Chevrillon (André) *Etudes anglaises*, Hachette, 1901.

11. Fonds Doucet Ms 23.498 six lettres à André Chevrillon de Jérôme et Jean Tharaud, lettre du 6 mai 1920.

12. *Ibid.*, lettre du 22 juin 1921.

13. Bérard (Victor) *l'Angleterre et l'impérialisme*, Armand Colin, 1901.

14. Halévy (Elie) *l'Angleterre et son empire*, Librairie des Pages Libres, 1905.

15. Seillère (Ernest) *la Philosophie de l'impérialisme*, notamment le tome III, *l'impérialisme démocratique*, Plon Nourrit et Cie, 1907 et surtout son *Introduction à la philosophie de l'impérialisme*, Alcan. 1911 — dont "l'Impérialisme mystique en Angleterre", consacré à Cecil Rhodes, est la reprise d'un article donné au "*Journal des Débats*" en 1902.

16. Chevrillon (André) *Rudyard Kipling*, Plon 1936 — "La poésie de l'impérialisme" p. 139 et 59.

17. Un exemple de cette collaboration à distance des deux frères : la correspondance entre Jean Tharaud et Charles Péguy. Bibliothèque Nationale, Département des Manuscrits, nafr 18871, p. 16 "vendredi soir (s.l.n.d. — hiver 1902?)

DINGLEY, L'ILLUSTRE ÉCRICAIN ET L'IMPÉRIALISME ANGLAIS

Mon bon Péguy,

Je reçois à l'instant d'Ernest des feuilles nouvelles pour le conte du Transvaal. Ce sont des développements qu'Ernest (i.e. Jérôme) avait supprimés et qu'il rétablit, plus un épisode nouveau. L'ensemble représente environ 10 pages d'impression. Ça ne dérangera pas d'ailleurs le texte déjà établi car les machines nouvelles s'intercaleront facilement. Amitiés. Charles (i.e. Jean)"

18. Nafr 18871. carte postale de Jérôme Tharaud à Charles Péguy. Budapest, le 2 avril 1902 reçue le 9 avril à Paris aux *Cahiers de la Quinzaine*.

19. Chevrillon (André), *Etudes anglaises*, *op. cit.*, p. 155.

20. (1902) p. 11 La première version de *Dingley, l'illustre écrivain* sera désormais notée (1902).

21. (1902) p. 12.

22. (1902) pp. 14 à 17.

"Comment voulez-vous que je l'appelle ? Barr ! Barr [= barbare] Il répète plusieurs fois ce monosyllabe qui lui plaisait par sa sonorité brève et dure."

23. (1902) p. 77.

24. (1902) p. 37 et 79.

25. (1902) p. 43.

26. (1902) pp. 67 et 68.

27. Mathé (Roger) "Un prix Goncourt oublié" in *Sur Jérôme et Jean Tharaud Renseignements, Enseignements, Inédits. Travaux et mémoires de l'Université de Limoges*, 1983, pp. 123 et 124.

28. (1902) p. 31.

29. (1902) p. 25.

30. (1902) pp. 47 et 48.

31. (1902) p. 29.

32. Cette critique — radicale ! — de l'hybris anglaise m'a été pertinemment suggérée par M. Jean-Louis Backès lors du colloque d'Azay-le-Ferron en septembre 1992.

33. Crémieux (Benjamin) *La Nouvelle Revue française*, n° 98, 1er novembre 1921 "Jérôme et Jean Tharaud" et Sabord (Noël) *Les Nouvelles Littéraires* - 10 novembre 1923 "Comment travaillent les frères Tharaud. Les cinq éditions de Dingley."

34. BN. n.a.fr. 18871, *op. cit.*, p. 9.

35. Bonnerot (Jean), *Jérôme et Jean Tharaud - leur œuvre*, Editions de la Nouvelle Critique, s.d., (1928), pp. 18 et 19.

36. Sont publiés chez Edouard Pelletan, outre le *Dingley* de 1906 : *l'Ami de l'Ordre*, en 1905, et *La Ville et les Champs*, en 1907.

37. Dans la *Gazette des Lettres*, 8 juin 1946 et dans *La Double Confiance*, *op. cit.*, pp. 48 à 52.

38. Cette préface publiée par Claude Aveline in France (Anatole) *Trente ans de vie sociale* tome II. 1905-1908, Emile-Paul Frères, 1953 p. 157 dévoilait en effet d'emblée l'essentiel :

"*Dingley*, le roman des frères Tharaud, est une ardente peinture de la vie militaire des Anglais dans l'Afrique du Sud. Et, pour mieux représenter les Anglais, les frères Tharaud ont su se faire Anglais. Ils ont pris l'accent britannique, ils ont pris la manière de ce prodigieux Rudyard Kipling (...).

39. Edition d'art Edouard Pelletan, 1906.

40. Emile-Paul frères, 1911, désormais notée : (1911).

41. (1911), p. 67.

42. (1906), pp. 53 et 54.

43. (1906) chap. III, p. 106. ((1911) chap IV, p. 201.

44. (1906) p. 204.

45. (1906), p. 123.

46. (1906), p. 128.

47. (1906), p. 131.

48. (1906), p. 141.

49. (1906), p. 100.

50. (1906), p. 132.

51. (1906), p. 58.

52. Citti (Pierre), *Contre la Décadence. Histoire de l'imagination française dans le roman 1890-1914*, P.U.F., 1987, p. 177 et 180.

53 (1906), p. 113 et (1911), p. 231.

54. Lettre de Jérôme Tharaud à Louis Gillet, *loc. cit.*, lettre du 11 mars 1900.

55. Lettre de Jérôme Tharaud à Louis Gillet, *loc. cit.*, lettre du 31 juillet 1900.

56. Lettre de Jérôme Tharaud à Louis Gillet, *loc. cit.*, lettre du 25 janvier 1900.

57. Lettre de Jérôme Tharaud à François Laurentie, *loc. cit.*, lettre du 8 décembre 1899.

58. (1906), pp. 30 et 54.

59. (1906), p. 30.

60. France (Anatole), *op. cit.*, p. 157.

61. (1911) p. 203.

62. (1906), p. 59.

GUILLAUME II ET L'ART

C'est le comte de Kessler qui définit au mieux le malaise qui va s'emparer des représentants les plus éminents de la culture allemande lorsqu'ils s'aperçurent du tournant qu'avait pris la politique impériale dans un domaine, qui, à première vue, est secondaire dans la réalisation des objectifs politiques du gouvernement impérial. En fait non seulement la classe politique qui entoure l'Empereur contribue au développement d'un certain goût artistique, ce qui n'a rien de nouveau et n'est point le fait du seul Guillaume II. Mais l'Empereur lui-même s'arroge des droits qui n'ont, en apparence, plus rien de commun avec la réalisation de ses volontés sur le plan national et international. Là est toute l'ambiguïté de ce combat. Car combat il y a ! Et le comte de Kessler, ouvert aux modes et aux courants de l'art européen, s'efforce de saisir l'essence même de ce qu'il faut bien appeler une stratégie artistique. Dans l'ébauche du plan de ce qui devait constituer la deuxième partie de ses *Souvenirs*, le comte avait prévu une analyse détaillée des conflits qui opposèrent l'Empereur aux tenants d'un art libre des contraintes imposées par le pouvoir. Et, qui plus est, dans ses *Souvenirs, Visages et époques (Gesichter und Zeiten)*, le comte de Kessler résume en une formule les causes de ce qu'il appelle "la fronde contre Guillaume II" : "le penchant naturel de l'Etat moderne" mène à "la centralisation et à l'uniformisation ("*Zentralisierung und Gleichmachererei*")² De toute évidence la politique impériale prend des formes qui permettent au pouvoir central d'influencer les décisions, les entreprises susceptibles d'intéresser le milieu artistique et l'Empereur concentre de plus en plus entre ses mains le choix même des œuvres et des projets qui correspondent à sa propre

vision de l'art. Là est l'important dans cette évolution des rapports entre l'Etat, l'Empereur, et les artistes : situation qui apparaît au grand jour lors des cérémonies durant lesquelles Guillaume II se montre comme maître des orientations culturelles en cette Allemagne du début du siècle. Et Henry Van de Velde, artiste belge ami du comte de Kessler qui l'encouragea à venir s'installer à Weimar en 1901, raconte dans ses Mémoires, *Histoire de ma vie*, "l'affront" que lui fit subir l'Empereur lors de l'Exposition industrielle de Düsseldorf en 1902³. L'Empereur se rendit à l'Exposition et laissa éclater son enthousiasme devant la maquette du nouveau transatlantique destiné à la "Hamburg-Amerika-Linie". Mais il se refusa à accorder la moindre attention au stand où étaient exposées les œuvres de l'artiste belge :

Non, non, Messieurs, je renonce à attraper le mal de mer.

Le pouvoir a ainsi la possibilité d'influencer les choix du public et des organismes privés. Dans le cas d'Henry Van de Velde, l'intervention de Guillaume II et la publicité donnée à ses remarques aboutit à une rupture de contrat. Van de Velde devait décorer le paquebot de la compagnie allemande. Mais le directeur général de cette société, le tout-puissant Albert Ballin, renonça à utiliser les services d'Henry Van de Velde :

L'Empereur avait mis son veto, contre lequel Ballin, bien qu'ayant toujours ses entrées auprès de l'Empereur, était impuissant.⁴

Arbitraire du Pouvoir qui débouche obligatoirement sur une suite de conflits plus ou moins spectaculaire. Ainsi, dans son projet de *Souvenirs*, le comte de Kessler souligne un événement qui connut des retombées tout aussi importantes. Il s'agit de l'affaire de l'Exposition Universelle de St. Louis en 1904⁵. Le 15 et le 16 février s'ouvre au Reichstag un débat sur l'augmentation des subventions que l'Etat allemand songe à accorder aux artistes se rendant à cette exposition. Or le jury chargé de choisir les œuvres devant être exposées à St. Louis est démis de ses fonctions. Car il est accusé par le Pouvoir d'avoir favorisé les représentants de la Secession, ce groupe

d'artistes qui, en 1903, tente de rompre avec les habitudes et la routine qu'impose justement la politique culturelle de l'Empereur ⁶. Henry Van de Velde souligne l'importance de ce mouvement. Le comte de Kessler est choisi comme secrétaire général du *Deutscher Künstlerbund* ⁷. C'est grâce à son activité débordante que Weimar se trouva alors placé au centre de cette vaste entreprise qui va consister à ouvrir l'Allemagne aux courants étrangers en matière artistique⁸. Et durant le débat au Reichstag apparaît clairement l'enjeu de cette lutte. Le gouvernement désire obtenir des crédits pour réaliser un projet qui tient à cœur à l'Empereur : la restauration du Hochkönigsburg en Alsace par Bodo Ebhardt. Or l'opposition social-démocrate s'en prend à ce qui lui paraît être une dilapidation de fonds publics. Avec beaucoup d'ironie le député Albert Südekum demande d'assurer dans le domaine des arts "la protection de l'individualité" et il ajoute :

Nous nous félicitons, s'il vous plaît, de la création d'une république des arts avec à sa tête Guillaume II. ⁹

Durant le même débat est mis aussi en cause Anton von Werner (1845-1915), peintre protégé par l'Empereur et directeur de l'Académie des Arts berlinoise depuis 1875¹⁰.

C'est cette "Kunstrepublik" que met en cause un texte que les députés au Reichstag ont l'occasion de lire justement, ces 15 et 16 février 1904. Ce texte est signé par le comte de Kessler et il est paru en 1903 dans *Kunst und Künstler* (Cahier 5) ¹¹. Les critiques qui sont développées dans cet article s'adressent avant tout à un pouvoir qui s'efforce de protéger les artistes qui obéissent à "un dogme" ou à des "ordres" alors qu'il s'agit, pour le comte de Kessler, de défendre "la personnalité" et "l'originalité" des artistes. Il cite des noms, ceux de Hans Thoma, Max Liebermann, Max Klinger, Franz von Stuck ¹¹. Dans *Gesichter und Zeiten*, le comte de Kessler indique par ailleurs les origines de ces idées qui le poussent à s'opposer à la politique impériale. Il rappelle l'importance que vont avoir pour lui, dans les années 1889-90, alors qu'il est étudiant à Leipzig, les cours d'Anton Springer, notamment les exposés contenus dans les *Images d'une histoire moderne de*

l'art (Bilder aus der neueren Kunstgeschichte) qui parurent à Bonn en 1886. Anton Springer soulignait l'importance de "la liberté individuelle" qui "est indispensable" et il définissait une politique culturelle qui sera celle prônée par le comte de Kessler et défendue par le *Deutscher Künstlerbund* au début du siècle :

L'Etat impersonnel doit prendre soin de l'art. Mais les dirigeants de cet Etat ne doivent pas exprimer leur volonté, ni se mêler de la marche de l'évolution artistique.¹²

Il souligne aussi la nécessité d'une "réforme" dans une Allemagne au sein de laquelle le Pouvoir semble prendre trop d'influence sur les arts. Ce sont des règles qui guideront largement l'opposition à la politique de Guillaume II en ce domaine. Et ainsi apparaît une nette rupture entre tout un courant intellectuel et les défenseurs d'une politique strictement au service des vues politiques de l'Empereur. Notons d'ailleurs les remarques du comte de Kessler sur cette politique, remarques qu'il fera dans son *Curriculum vitae*, texte écrit en 1924¹³. Les principaux reproches adressés au régime en place sont de deux ordres. D'une part, le comte de Kessler résume l'ensemble de ses efforts en ce début de siècle et souligne l'importance qu'il y avait à établir des relations avec les courants artistiques qui se développent alors en Angleterre et en France¹⁴, à rompre ce qu'il appelle "l'isolement dans lequel l'Allemagne a été conduite par la politique impériale"¹⁵. D'autre part, les traits fondamentaux de cette évolution favorisée par le Pouvoir en place se laissent résumer en quelques phrases : le combat engagé par le régime contre les libertés individuelles en art l'amène à "favoriser un Kitsch insupportable dans l'art et la littérature", à faire des artistes et des écrivains des "fonctionnaires". Le comte de Kessler refuse de prendre cette attitude¹⁶. Et, par là-même, il s'efforce de mettre fin à une politique qui se ferme aux influences venues de l'étranger. Cette vision de la culture, telle qu'elle pourrait se développer en Allemagne, rejoint en grande partie la conception défendue par Nietzsche, dans ses *Considérations intempestives*, selon laquelle l'arrivée au

pouvoir de l'Empereur et plus généralement la création du "Reich" ont contribué à une évolution néfaste dans le domaine culturel. Le jugement de Nietzsche est impitoyable : en ce qui concerne la culture, "les Allemands ne sont plus à prendre en considération"¹⁷, ce que Max Weber, comme le souligne l'historien Wolfgang J. Mommsen¹⁸, précisera en 1922 lorsqu'il affirmera que l'Empire n'a point favorisé l'apparition d'un art et d'une littérature ouverts aux influences extérieures¹⁹. L'idée du comte de Kessler est simple, comme celle de ses amis. Il s'agit avant tout de mettre en place de "nouveaux centres culturels" qui permettront de rajeunir l'art et la littérature en Allemagne. L'expérience de Weimar pour mettre en place tout un ensemble de relations avec les différents centres artistiques en Europe, est, entre 1902 et 1906, un exemple de cette rénovation des idées artistiques en Allemagne.

Mais il suffit d'examiner de plus près les efforts du comte de Kessler pour favoriser l'installation d'Henry Van de Velde à Weimar, la création du *Kunstgewerbliches Seminar* si l'on veut comprendre le développement de ce que le comte de Kessler appelle, dans une lettre de la fin de l'année 1901 à son ami Eberhard von Bodenhausen¹⁹, un "laboratoire artistique au service de l'industrie qui met à l'étude les projets et les problèmes que l'industrie se pose sur le plan artistique en fournissant des solutions pratiques". Henry Van de Velde résume à merveille le sens de son action lorsqu'il se compare à Colbert qui fonda les manufactures françaises²⁰. De cette manière il sera possible de faire travailler ensemble les artistes, les artisans et les fabricants. Par l'intermédiaire de cette entreprise, c'est le *Jugendstil* en général qui va profiter de ce développement de l'industrie et de l'artisanat qui s'orientent vers la production d'œuvres "modernes"²¹. C'est à nouveau le comte de Kessler qui esquisse, dans une lettre adressée à Eberhard von Bodenhausen du 6 avril 1902²², son projet de réorganisation de l'éducation artistique qui touchera non seulement les écoles, mais aussi des établissements comme la *Volkschule für Kunst und Kunsthandwerk*. Il devra exister un lien étroit entre l'enseignement, chez les élèves de lycée, de la

"théorie des couleurs" ("Farbenlehre") et une nouvelle conception du musée qui n'est plus tournée vers le passé (Kessler envisage de vendre les fonds anciens du musée de Weimar), mais vers l'art moderne et ses rapports avec la réalité présente. Cette "réforme du musée" établira ainsi des relations étroites entre l'enseignement secondaire et l'ensemble des enseignements artistiques auxquels d'ailleurs le comte de Kessler envisage de participer personnellement.

Ce projet devra s'épanouir avec l'appui d'Henry Van de Velde et de son *Kunstgewerbliches Seminar*. Kessler ne laisse planer aucun doute sur le but même de ses transformations. Dans une lettre adressée à Bodenhausen, il cite le Grand-Duc de Weimar qui aurait dit que "même un empereur ne peut plus arrêter le mouvement moderne"²³. C'est une nouvelle vision de l'art, de sa fonction dans la société qui est ainsi présentée, une vision qui entre en conflit avec les intentions de l'Empereur, avec la volonté de faire de l'art simplement un ornement au service de l'Etat, de son enjolivement. En proposant, le 16 janvier 1904, de nommer Adolph de Menzel, que l'Empereur appréciait pour ses représentations picturales de l'histoire prussienne, comme membre d'honneur du *Künstlerbund*, ce regroupement des artistes modernes qui provoque l'animosité de l'Empereur, Eberhardt von Bodenhausen cite Menzel pour qui ce n'est pas "l'école", mais "l'individu" qui compte. Bodenhausen rapporte une autre phrase essentielle, à ses yeux, de l'artiste :

C'est suivant ses penchants naturels que l'artiste doit s'épanouir. ²⁴

Il s'agit donc à la fois de favoriser l'expression personnelle de l'artiste et de sauvegarder une certaine indépendance de l'art vis-à-vis du pouvoir. Avec Guillaume II a été détruit un certain équilibre entre "la puissance politique et culturelle" du Prince²⁵ et le rôle des particuliers dans le développement de l'art moderne, rôle et équilibre possible que le fondateur du musée d'art de Hambourg, Alfred Lichtwark, avait souligné dès les années 1880-1885²⁶.

Car cette opposition à la politique impériale est le

résultat, avant tout, de l'intervention directe du Pouvoir dans les affaires culturelles de la nouvelle Allemagne. Le débat au Reichstag, le 16 février 1904, montre que l'Empereur avait été mêlé aux tentatives qui devaient empêcher la création du *Künstlerbund*²⁷. Le ton a été donné par le député von Henning qui qualifiait l'art moderne de forme artistique d'une "laideur désolante" ("deprimierend hässlich") et s'en prenait à l'individualisme "excessif"²⁸. Le ton est donné et l'Empereur ne manquera pas lui-même de préciser ce qu'il attend de ses sujets et des artistes allemands.

Sa politique culturelle respecte une stratégie qu'il prend bien soin de décrire en quelques occasions solennelles. Il s'agit de donner forme à une Allemagne "bourgeoise", pour reprendre ici l'expression choisie par Heinrich Mann²⁹. Et c'est l'Empereur, qui ne reçoit sa couronne que de Dieu³⁰, qui se doit de défendre, comme il le dira dans un discours prononcé à Cologne le 18 juin 1897, "l'honneur allemand" et cela face à l'étranger. La politique culturelle menée par l'Empereur est ainsi aux mains d'un seul homme et elle ne se conçoit tout d'abord que comme la protection de valeurs menacées de l'extérieur. Ainsi se justifie de deux manières le ton adopté. D'une part il faut parler d'une infaillibilité du gouvernant et, d'autre part, cette infaillibilité prend appui sur l'imminence d'un danger extérieur qui serait susceptible de mettre en danger non pas l'art en lui-même, mais les valeurs dont il doit découler. L'engrenage est chose faite : il devient impossible de concevoir l'art autrement que dans ce respect de principes et de valeurs qui ne sont point de l'ordre artistique, mais appartiennent à l'ordre moral.

Dans le discours qu'il prononce justement devant le personnel des théâtres royaux le 16 juin 1898, l'Empereur présente en quelque sorte son programme culturel et trace un rapide historique de sa politique. Le but qu'il fixe au théâtre royal, c'est de "cultiver, dit-il, dans notre peuple l'idéalisme"³¹. Ce qu'il entend par là peut paraître bien obscur. Mais il précise sa pensée. Il s'agit avant tout de "former les générations montantes" et de les préparer à l'effort qui consiste à "préserver les plus hauts biens de notre admirable patrie

allemande"³². Derrière cette formule se cache évidemment toujours la même volonté, celle de préserver à la fois l'ordre moral et l'existence d'une culture essentiellement nationale, si l'on admet que le patrimoine allemand est mis en danger par l'étranger, par les forces de ce que l'Empereur appelle le "matérialisme". Ce que Dieu a mis entre ses mains est résumé en une formule : "servir l'esprit et l'idéalisme et continuer le combat contre le matérialisme et l'esprit qui n'est pas allemand", esprit qui, dit-il, "s'est attaqué malheureusement à beaucoup de nos théâtres allemands"³³. C'est un langage de combat, c'est une guerre que mène le Pouvoir contre un ennemi qui mettrait en cause la patrie non pas sur le plan territorial, mais sur celui des idées. Dans cette situation, les intentions de l'Empereur ne peuvent qu'être claires :

(...) le théâtre royal doit être un instrument aux mains du monarque, de même que l'école et l'université (...).³⁴

Car ajoute-t-il :

Le théâtre est aussi une de mes armes.

Curieux contraste entre l'air martial de ce discours et l'idéal humanitaire dans lequel il est enveloppé. En effet le théâtre doit contribuer à "la formation de l'esprit, du caractère et à l'ennoblissement des conceptions morales"³⁵. Le théâtre est donc une institution susceptible de contribuer au développement de valeurs qui sont tournées vers le culte de ce que Guillaume II appelle les "héros de l'esprit" ("Geistesheroen")³⁶. Avec raison, Hermann Glaser a pu parler du triomphe du mythe sur la logique³⁷. Quand Guillaume parle de "l'idéalisme" allemand, il ne fait que reprendre l'un des clichés qui font partie de cet arsenal de la "décadence occidentale". Sont allemands la "profondeur d'esprit", le "sérieux", "le respect", "la vie en famille", "l'idéalisme" et la "constance", pour ne retenir que ces qualités. Il s'agit alors de présenter l'art comme le fidèle reflet de valeurs qui font partie de l'âme allemande et qui en définissent les caractères intangibles. Le mélange des qualités morales et de l'éternité

d'une "Kultur" qui s'oppose à la "Zivilisation" française débouche tout naturellement sur l'affirmation de dogmes dont il faut préserver la continuité face à un monde hostile et en constant changement. Face à la stabilité de l'essence germanique s'impose le danger d'une réalité à tout instant nouvelle qui encercle le monde germanique.

Et c'est dans le discours du 18 décembre 1901, prononcé lors de l'inauguration de la Siegesallee au Tiergarten berlinois que Guillaume II va fournir une définition complète de son action artistique. Tout d'abord l'Empereur s'arroge le droit de rassembler autour de lui les artistes, d'assurer "le contact direct du commettant avec l'artiste"³⁸. C'est le Pouvoir incarné par l'Empereur qui prend en main l'organisation matérielle des rapports entre l'artiste et des commanditaires qui sont, eux-mêmes, représentants de l'Etat. Guillaume II compare alors son rôle à celui des mécènes à l'époque classique et au Moyen-Age. Il y a, d'une part, un "Prince amateur d'art"³⁹ et, d'autre part, des artistes qui se regroupent en une "école".

Cette construction en quelque sorte juridique étant réalisée, il s'agit de définir le contenu même du projet impérial qui ne va d'ailleurs n'être que le reflet de cette structure administrative. Reconstituer les rapports entre le Principe et l'artiste, c'est aussi respecter une certaine conception de l'art qui repose sur le respect de la "nature". Et celle-ci est régie par le principe d'imitation si l'on entend par là l'application d'une "loi éternelle et toujours semblable à elle-même", "la loi de la beauté et de l'Harmonie"⁴⁰. Dans la mesure où les vertus d'un peuple sont éternelles, l'art ne peut, à son tour, que suivre des lois éternelles. Quand la nature humaine est essence, l'art est imitation. Et c'est pourquoi l'Empereur accorde une place de choix à l'architecture qui lui paraît préserver ce respect des lois de l'imitation, cette continuité avec l'Antiquité.

Cette conception de l'art entre en conflit, de l'avis même de l'Empereur, avec un art qui s'efforce, comme celui défendu par Henry Van de Velde, d'intégrer le meuble et plus généralement l'habitat à ce qui est le *Jugendstil*. Guillaume II parle alors de "Fabrikarbeit"⁴¹ qui, en aucun cas, ne peut être

considéré comme un art. Ce sont des problèmes appartenant au domaine "technique" et il ne peut être question de s'en prendre à ce que l'Empereur appelle "les sources originelles de l'art"⁴². Confondre art et technique, c'est porter atteinte au principe même de l'art, tel que le conçoit le Pouvoir : il faut imiter les Anciens, c'est-à-dire en fin de compte "avoir une action éducatrice sur le peuple" et imposer des modèles "aux autres peuples". L'art doit s'élever jusqu'à ces sommets et non pas "tomber dans le caniveau"⁴³ ; formule qui restera célèbre !

Ainsi conçue la politique culturelle de Guillaume II est en fait un combat d'arrière-garde qui consiste avant tout à faire de l'art une forme d'éducation civique. Conserver les valeurs considérées comme acquises au peuple allemand, se défendre face aux influences extérieures et imposer à l'étranger une vision martiale de l'Allemand sont autant d'instruments aux mains d'un Pouvoir qui se considère en guerre avec le monde moderne et industriel en tant que garant d'une culture éternelle.

Claude Foucart
(Lyon III)

1. Harry Graf Kessler : *Gesichter und Zeiten. Erinnerung*, Francfort s. M., 1988, p.226.

2. *Ibid.* : pp.223-224.

3. Henry Van de Velde : *Geschichte meines Lebens*, Piper Verlag, 1959, p.237.

4. *Ibid.* : p.239.

5. Harry Graf Kessler : *op. cit.*, p.310. Sur cet épisode concernant l'Exposition de St Louis, voir : Peter Paret, *Die Berliner Secession. Moderne Kunst und ihre Feinde im kaiserlichen Deutschland*, Berlin, Ullstein Kunst Buch, 1983, pp.137-224. On parlera de "césarisme" (*op.cit.*, p.207).

6. Eberhard von Bodenhausen - Harry Graf Kessler : *Ein Briefwechsel 1894-1918*, Marbach am Neckar, 1978, p.169.

7. Henry Van de Velde : *op. cit.*, p.242

8. Bodenhausen - Kessler : *op. cit.*, pp.73-75.

GUILLAUME II ET L'ART

9. Wolfgang J. Mommsen : *Der autoritäre Nationalstaat. Verfassung, Gesellschaft und Kultur im deutschen Kaiserreich*, Francfort s. M., Fischer Verlag, 1990, p.277 ("(...) wir danken gefälligst für eine Kunstpolitik mit Wilhelm II. an der Spitze").

10. *Ibid.* : p.277.

11. Bodenhausen - Kessler : *op.cit.*, p.169.

12. Harry Graf Kessler : *Gesichter und Zeiten, op. cit.*, pp.191-192. ("Der unpersönliche Staat soll die Kunst pflegen. Die Leiter des Staatswesens sollen aber keinen Willen äussern, sich in den Gang der künstlerischen Entwicklung nicht einmischen") (*Harry Graf Kessler. Tagebuch eines Weltmannes*, catalogue de l'exposition de Marbach am Neckar, 1988, p.191).

13. Harry Graf Kessler : *Gesichter un Zeiten, op.cit.*, p.462.

14. *Ibid.* : p.329.

15. *Ibid.* : p.329 ("Isolierung, in die Deutschland durch die kaiserliche Politik hineingeraten war.").

16. *Ibid.* : p.328 ("Bevorzugung eines empörendes Kitsches in Kunst und Literatur").

17. Wolfgang J. Mommsen : *op. cit.*, p.256.

18. Harry Graf Kessler : *Gesichter und Zeiten, op cit.*, p.329.

19. Bodenhausen - Kessler : *op. cit.*, p.19 ("Kunstlaboratorium in den Dienst der Industrie (...), das die der Industrie sich stellenden künstlerischen Aufgaben und Probleme bearbeitet und ihr die Lösungen zur Ausbeutung überlässt.").

20. Henry Van de Velde : *op. cit.*, p.209.

21. *Ibid.* : p.213.

22. Bodenhausen-Kessler : *op.cit.*, p.68.

23. *Ibid.* : pp.72-73.

24. *Ibid.* : p.73 ("Nach seiner individuellen Veranlagung soll der Künstler sich ausleben.").

25. Alfred Lichtwark : "Museen als Bildungsstätten" (1903) in *Erziehung des Auges* (Francfort s. M. , Fischer Taschenbuchverlag, 1991, p.44).

26. *Ibid.* : p. 37 ("Die Kunst im preussischen Etat" (1881-86).

27. Wolfgang J. Mommsen : *op. cit.*, p.277 (voir Peter Paret, *op. cit.*, p.134).

28. *Ibid.* : p.277.

29. Ernst Johann : "Einleitung" in *Reden des Kaisers*, Munich, D.T.V., 1966, p.36 (Citation tirée de *Macht und Mensch*. Munich, 1919, p.177).

30. *Reden des Kaisers* : *op. cit.*, p.51 (Discours du 15 mai 1890).

31. *Ibid.* : p.78 (Discours prononcé le 16 juin 1898 devant le personnel des théâtres royaux).

32. *Ibid.* : p.78. ("Die Erhaltung der höchsten geistigen Güter unseres

CLAUDEFOUCART

herrlichen deutschen Vaterlandes.“).

33. *Ibid.* : p.78 (“(...), dass das königliche Theater ein Werkzeug des Monarchen sein sollte, gleich der Schule und der Universität (...”).

34. *Ibid.* : p. 78 (“Das Theater ist auch eine meiner Waffen.“).

35. *Ibid.* : p.78 (“Ebenso soll das Theater beitragen zur Bildung des Geistes und des Charakters und zur Veredlung der sittlichen Anschauungen.“)

36. *Ibid.* p.78.

37. Hermann Glaser : *Spiesser-Ideologie*, Francfort s. M., Fischer Verlag, 1986, p. 78.

38. *Reden des Kaisers* : *op. cit.*, p.100 (“der direkte Verkehr des Auftraggebers mit dem Künstler“).

39. *Ibid.* : p.101.

40. *Ibid.* : p.101 (“ein ewiges, sich gleich bleibendes Gesetz ; das Gesetz der Schönheit und Harmonie.“).

41. *Ibid.* : p.102.

42. *Ibid.* : p.102 (“Urquellen der Kunst“).

43. *Ibid.* : p.102 (“in den Rinnstein niedersteigt“). Sur le comte de Kessler et Weimar : Claude Foucart, “Entre le Paris des arts et le Berlin de Guillaume II : Weimar (1902-1906)”, in *Paris et le phénomène des capitales littéraires* (Paris, Sorbonne, 1985, pp.249-256).

Le cri de paris

Dimanche 8 Avril 1906.



Caricature française sur l'échec allemand à la conférence d'Algésiras.
tirée de J.-B. Duroselle, *La France de la "Belle époque"*...

1900 • 14. MAI

• JUGEND •

V. JAHRGANG • NR. 20



Münchener illustrierte Wochenschrift für Kunst und Leben. — G. Hirth's Verlag in München & Leipzig.

ÉCRIVAINS ALLEMANDS ET IDÉE IMPÉRIALE
1888-1918
L'EMPEREUR OU LE REICH ?

(...) il y a, au fondement de tout être-ensemble, un conglomérat d'émotions et de sentiments partagés.

M. Maffesoli, *La Transfiguration du politique* (1992)

Alle Germanen bergen die schroffsten Gegensätze in ihrer Seele.

A. Bartels, *Geschichte der deutschen Literatur* (1901) *

Il s'agit de tracer ici les grandes lignes de ce qui fut une sorte de crise de confiance qui peut être observée dans l'attitude de divers écrivains, de fiction ou non, envers Guillaume II, Empereur du **Deutsches Reich**, et, en même temps **roi de Prusse**. Cette crise de confiance, en fait une désillusion d'autant plus agressive, se manifeste surtout à partir de 1897-1898 et atteint un point culminant en 1907-1908. On peut la résumer en citant le début du pamphlet que, sous couvert d'article scientifique, l'historien L. Quidde lance dès 1894 contre le souverain, peint sous les traits de Caligula :

Caius César, connu sous le sobriquet de Caligula (c'est-à-dire : bottine) était encore très jeune, n'avait pas atteint sa maturité d'homme, quand il fut, de manière surprenante, appelé à régner.¹

Ce qui fait écho à ce que, vers la même époque, Anatole France écrivait de Louis XVI :

Le roi, faible et borné, répondait mal aux espérances infinies que le peuple avait mises en lui.²

Mon intention n'est pas de tenter une étude psychologique voire psycho-pathologique de l'Empereur, mais de décrire, avec un corpus malheureusement réduit, certaines étapes de l'évolution des relations entre l'Empereur et divers écrivains (j'évite à dessein le terme d'opinion publique qui n'est jamais en fait, à l'origine, que la position de quelques-uns³, et surtout de dépeindre aussi exactement que possible la double ambiguïté et de l'Empereur et de son Reich, sur le fond de l'ambiguïté même de l'"être allemand") : Empereur, Wilhelm II est en même temps roi de Prusse ; dans le Reich, il n'est — sauf en cas de guerre — qu'un "primus inter pares" dans une confédération d'Etats souverains (on est bien loin de l'"unité allemande" de nos historiens) ; les structures du Reich sont plus "modernes" que celles, encore très féodales, de la Prusse ; le Reich de 1871 est-il le successeur du Saint Empire d'avant 1805, une réincarnation de celui de Stauffer ? ou bien un Etat nouveau fut-il créé (on parle bien de **Reichsgründung**) et, dans ce cas, avons-nous là le Reich des Hohenzollern ou celui de la nation allemande ?

D'autre part, quand nous situons les divers personnages qui s'opposent, de plus en plus ouvertement, à l'Empereur, nous constatons qu'ils appartiennent à des milieux très divers, et qu'ils ont en commun une détestation apparemment viscérale de Wilhelm II et aussi des convictions nationalistes et impérialistes, en un mot : **pangermanistes**. Or, du côté de l'Empereur encore plus que du côté de Bismarck (qui n'est renvoyé qu'en 1890) nous trouvons un grand nombre de discours mais aussi d'actions visant à faire de l'Allemagne non seulement une grande puissance (*Großmacht*) mais une puissance mondiale (*Weltmacht*). On pourrait donc s'attendre à ce que, sur ce plan au moins, il n'y ait aucun désaccord. Mais il y en a un, et qui s'amplifie : c'est que divers milieux pangermanistes constatent au fil des ans que l'action ou

l'activisme de l'Empereur non seulement ne favorise pas ces entreprises, mais les met en péril. Sans doute, le terme même de *pangermanisme* paraît bien désuet (alors qu'on parle beaucoup du "panslavisme") — il n'en reste pas moins que, selon leurs paroles, de nombreux intellectuels allemands et autrichiens partageaient la conviction que la "germanité", le **Deutschtum**, peut et doit *per fas et nefas* remplir sa mission mondiale et salvatrice, comme l'écrivait le "prince des poètes" du temps, le Lubeckois E. Geibel :

*Und es mag am deutschen Wesen
einmal noch die Welt genesen.*⁴

Entre les nombreux (encore plus nombreux après 1918) critiques de Wilhelm II, le consensus règne sur un point : l'Empereur était en fait un malade, schizophrène, ne jouissant pas de toutes ses facultés, juridiquement donc **irresponsable** ; cela se peut, encore que je note qu'une bonne partie de ces "témoignages" de personnages non assermentés sont en même temps des plaidoyer *pro domo sua* (ainsi les textes de Buelow ou de Rathenau)⁵ ; notons il est vrai que cette époque "wilhelminienne" a apporté toute une série d'observations cliniques débouchant sur de nouvelles conceptions : la surcompensation chez Adler, l'ambivalence de la personne humaine (Bleuler), l'hermaphroditisme fondamental (chez Weininger) d'un "in-dividu" qui, à l'égal de l'"a-tome" se révèle normalement sécable ; le langage se révèle "normalement" instable et accepte les distorsions (par exemple "le carré rond", *das runde Viereck*, de Meinong, précurseur de Wittgenstein). Nous pourrions en tirer la conclusion que, selon les nouveaux critères, Wilhelm II était "normal", tout comme étaient "normaux" ceux qui lui en voulaient de ne pas répondre à leur attente impérialiste, qui lui en voulurent non pas de faire la guerre mais d'être battu.

Sans chercher à le juger (l'histoire n'est pas un tribunal), replaçons l'Empereur dans son contexte, à commencer par l'année 1888, dite des "Trois Empereurs" : Wilhelm Ier meurt le 9 mars, son fils Friedrich III, le "mal-numéroté", lui

succède et meurt le 15 juin ⁶, et c'est ainsi que le jeune (né en 1859) Wilhelm devient "imperator rex". En Prusse et dans le Reich.

Or, si le rôle de la Prusse est prépondérant aussi *de iure* selon la Constitution de 1871, cet Etat n'est pas identique au Deutsches Reich, et non seulement les autres Etats du Reich, notamment la Bavière, peuvent s'opposer à lui, mais tous les "Prussiens" ne sont pas enchantés de voir leur **Preußen** se dissoudre pour ainsi dire dans une "Super-Prusse" trop vite grandie. Dans le Reich, l'Empereur n'est autre chose qu'une sorte de coordinateur (ou de "suzerain" mal reconnu) sauf en cas de guerre, car le Reich se compose d'**Etats** souverains, confédérés ⁷. La notion même d'Allemand (**deutsch**) est vague et l'essai de définition, proposé par Jacob Grimm en 1846, que la nation (ou le peuple...), c'est la communauté linguistique, est trompeur (c'est seulement à la fin du XIXe siècle que l'on codifie le **Hochdeutsch**) et n'entre pas dans le cadre du **ius sanguinis** — d'où le vague de la loi de 1913 sur la "nationalité" (*Staatsangehörigkeit*), qui par ailleurs ne tient aucun compte de la découverte toute récente des groupes sanguins, qui bouleverse les anciennes notions de "race" ⁸. Et, en admettant même le critère linguistique, le Reich ne regroupe pas tous les "Allemands" : il y a aussi l'Autriche — et comprend par contre des Français, des Danois, des Frisons, des Lusaciens (et des Bavarois...) — ce qui d'ailleurs a rendu le choix du nom même de "Deutsches Reich" bien malaisé en 1871. Ajoutons à ceci que de profondes lignes de fracture confessionnelles sillonnent et le Reich et chacun de ses composants, que les lois et institutions sont, en Saxe et dans le Wurtemberg, moins "féodales" qu'en Prusse — enfin que la Prusse elle-même est coupée verticalement : à l'Est, les latifundiaires, le **Junkertum** de tout le **Ostelbien** agraire — à l'Ouest, un monde voué au commerce et à l'industrie, avec une bourgeoisie puissante, qui vivra pour une grande part jusqu'en 1900 sous le régime du Code Napoléon...

Bien entendu, un excellent moyen de créer enfin un sens communautaire est d'ajouter au souvenir de grandes choses faites ensemble (l'"histoire" s'en charge, quitte à "inventer"

des ancêtres communs) en entreprenant ensemble de grandes choses ; et les patriotes allemands (et tout particulièrement certains Juifs tant en Allemagne qu'en Autriche, n'appartenant à aucun des *Stämme* germaniques ⁹⁾ ne se sont pas trompés sur la stratégie, tant il est vrai que — comme le montre l'étymologie — tout "syncrétisme" a pour origine la présence d'un ennemi commun ; mais, sans doute par précipitation ou par outrecuidance (issue d'une sorte de surcompensation) ils se sont presque tous et presque toujours trompés sur la tactique à utiliser *hic et nunc*. Ils avaient pourtant lu les mises en garde de Schiller sur la "hybris" (un autre terme moins poétique, est la *Chuzpe*, terme hébreu).

L'Empereur tout le premier.

Et, quand Wilhelm II succède à son père, le Reich se libère avec bien des difficultés d'une double crise économique et financière : celle qui touche les autres pays, mais aussi de la crise des *Gründerjahre*, que décrit si bien Spielhagen, l'auteur de *Sturmflut* (1876) : véritablement enivrés par les 5 milliards arrachés à la France vaincue, les Allemands se sont livrés à une spéculation qui a abouti à une série de catastrophes — comme si le vaincu s'était ainsi vengé ¹⁰⁾.

Il est vrai que Bismarck a su sauver les acquis essentiels de 1871, autant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Mais Bismarck a "régné" trop longtemps, et le jeune Empereur se méfie, et il a semble-t-il raison, d'un "grand féodal indigène" qui se place au-dessus d'un souverain qu'il a en quelque sorte créé, et aussi de l'apparition d'une dynastie Bismarck ; toujours est-il qu'il remplace Bismarck par Caprivi et inaugure, avec le *Neuer Kurs*, son règne personnel ; il semble que cette décision remplit, pour le moment, de joie des milieux qui ne sont pas seulement ceux des courtisans. On attend apparemment tout du jeune Empereur. L'Allemagne, qui sera ivre de toute sa jeunesse ("Jung sind wir, die Welt ist offen !...") paraît attendre du *jeune* Empereur, social et patriote, la réalisation de rêves qui, depuis 1815, depuis 1848, ont pris corps. Et, même si le scientisme et le positivisme règnent encore, le *Mythe*, l'autre réalité, revient en force, "organisé" en quelque sorte par tous ceux qui,

économiquement ou politiquement, se servent de lui — et c'est, déjà alors, la *Vermarktung*, la "promotion" publicitaire, qu'il s'agisse de la maison des Hohenzollern, ou de *Odol* (1893) qui favorise l'hygiène buccale. Le reflux du scientisme, annoncé dès 1872 par le zoologue Du Bois Reymond, les découvertes "magiques" des sciences et des techniques font apparaître comme des réalités tout ce qui existait auparavant au mieux comme des virtualités dans les hypothèses — voilà ce qui favorise puissamment le **vitalisme** sous toutes ses formes (dont celle de l'"élan vital" de Bergson). Dans les sciences tant "humaines" que "naturelles" les réalités se multiplient, et ainsi le physicien Mach affirme, dans un traité scientifique sur la perception, que le rêve le plus fou est une réalité tout comme n'importe quelle autre ¹¹. Or précisément la littérature, dans ses romans, comme dans ses traités, fait apparaître le **Mot**, le **Logos**, les réalités cachées jusque là dans les consciences, celles des individus et celle de la **Gemeinschaft** ¹². Il est vrai que Mach est un Autrichien et que le nominalisme, associant pragmatisme et relativisme, domine des pans entiers de la pensée autrichienne ; en Allemagne, c'est par contre le réalisme fidéiste qui règne, un "néo-thomisme" dont le rôle, notamment en Prusse, est de faire du Trône et de l'Autel, **des Trônes, des Autels**, les "données premières" de la conscience allemande. Ce qui donne un mélange étrange, les arguments "scientifiques", chiffrés, venant prouver la réalité "vraie" de rêves qui cessent ainsi d'apparaître comme des illusions : c'est toute l'école géographique allemande, avec Ratzel à sa tête, qui **démontre** que la mission mondiale de l'Allemagne est de devenir enfin une **Weltmacht**, c'est la psychologie expérimentale que W. Wundt met au service de l'impérialisme linguistique allemand etc. La création d'un réseau dense de laboratoires, les **Kaiser-Wilhelm-Institute**, couronne pour ainsi dire en 1911 une politique qui n'est absurde qu'en apparence : mettre la science et la technique au service du rêve impérial ¹³.

Si nous cherchons à comprendre cette Allemagne non pas par référence à 1914 (et encore moins à 1918), nous ne pouvons que constater que l'idée impériale de Wilhelm II

repose sur des données solides : la personne de l'Empereur tout d'abord : il a l'esprit vif, il ne manque pas de culture même scientifique, il est plein d'entrain, d'énergie, il a ce charisme indispensable aux meneurs d'hommes. Et, surtout, il apparaît sinon comme l'archange saint Michel du moins comme celui qui, à partir de la création du Reich en 1871, va redonner vie au **Reich** médiéval, tel qu'on l'imagine en pays germanique surtout depuis le début du siècle, quand le Saint Empire Romain ¹⁴ a dû s'effacer de la carte. Redonner vie mais surtout l'étendre à l'Europe voire au monde.

Au service de cette expansion qui est au moins aussi légitime que celle de la Grande-Bretagne, de la Russie (et bientôt des U.S.A.), Wilhelm met non seulement sa jeune énergie mais aussi un sens des réalités sociales qui semble plus "humain" que le pragmatisme un peu cynique de Bismarck, créateur des lois sociales destinées à maintenir seulement la paix par la satisfaction des besoins matériels. "*Das Maul stopfen..*" Le pasteur F. Naumann, qui a travaillé dans des milieux ouvriers, et qui fondera en 1896 le **Nationalsozialer Verein**, voit dans l'Empereur non seulement celui qui réalisera la grande Allemagne des hommes de 1848, mais aussi celui qui saura éliminer les socio-démocrates "apatrides" en les rendant odieux et surtout inutiles ¹⁵. Mais cette référence aux hommes de 1848 doit être expliquée, car, surtout en France, on s'est habitué à voir dans les hommes de 1848 des démocrates donc des pacifistes, hostiles à l'impérialisme. L'Assemblée Nationale (**Nationalversammlung** !) réunie à Frankfurt en 1848, composée en grande partie d'intellectuels appartenant à la bourgeoisie (*Mittelstand*), est non seulement nationale mais nationaliste : elle reproche aux princes d'empêcher l'unification donc la grandeur de l'Allemagne, elle impose le **Deutschtum** aux Polonais de Prusse, elle fait une guerre de conquête au Danemark, elle vote la première constitution unitaire d'un **Deutsches Reich**, dont le chef sera un Empereur, un nouveau **Friedrich Barbarossa** ¹⁶. 1871 fut pour eux et pour les leurs un grand pas ; avec 1888 c'est un véritable bond en avant qu'ils attendent, pour un Etat qui est, selon eux, le seul pays au

monde qui soit **tout neuf**, le pays de la jeunesse, de l'avenir. Ceux qui, parmi eux (et ils furent de plus en plus nombreux), regardaient par delà l'Atlantique vers les U.S.A. disaient volontiers que cette nouvelle puissance était en grande partie l'œuvre des immigrés allemands ¹⁷. Ces milieux craignaient bien sûr la Russie, méprisaient la France plus qu'ils ne la craignaient, espéraient que les "cousins anglais" seraient leurs alliés ; leur **Nationalliberalismus**, aux multiples courants, était nationaliste en politique extérieure, libéral sur le plan de l'économie dans la mesure où cela favorisait l'expansion allemande — ce libéralisme les poussait aussi à chercher à remplacer la noblesse comme classe dirigeante aux côtés du Prince ¹⁸.

Tels étaient les atouts du jeune Empereur en 1888, et même en 1890 ; ce n'est que progressivement, notamment après sa mort en 1898, que l'on arrivera à faire du culte de Bismarck un moyen de combattre l'Empereur et les chanceliers que, successivement, il nomme à ce poste.

Mais ce **on** ne désigne, à regarder les choses de près, que certaines personnes, certains milieux — d'abord, naturellement, ceux dont la carrière n'est pas favorisée par l'Empereur, qui peut être très blessant dans ses refus et ses critiques. Un autre groupe, encore assez diffus, est celui des partisans de ce qu'on avait appelé en 1848 la **großdeutsche Lösung**, c'est-à-dire l'association étroite avec les Autrichiens, voire la subordination à l'Autriche — c'est le cas de divers intellectuels, le "fédéraliste" Fran(t)z par exemple ¹⁹ — ce problème austro-allemand (accentué encore par les milieux des **Deutschösterreich**, tels que Schoenerer ou Lueger) crée un climat d'incertitude et même de méfiance, très défavorable pour la réalisation de grands projets, entre autres celui d'un **Mittleuropa** germanique ²⁰ ; non seulement le pangermanisme allemand menace la Double Monarchie dans toute son existence d'Etat mais l'Allemagne ne tarde pas à pénétrer dans le domaine "réserve" des Habsburg, les terres de l'Est de la Vistule et les Balkans.

Et l'Empereur a encore d'autres points faibles ; d'abord ceux qui permettront des attaques ou au moins des critiques

isolées : le byzantinisme, les interventions dans le domaine des arts et des lettres, la censure et la répression du délit voire du crime de lèse-majesté, les lois contre les socialistes. Mais ce qui inquiète d'abord, exaspère ensuite des milieux de plus en plus nombreux, ce sont les initiatives irréflechies, les sautes d'humeur, les paroles plus qu'imprudentes d'un Empereur qui parle à tort et à travers et qui ne mesure pas la portée de ses paroles.

Qui met ainsi en danger la réalisation de cette politique de grande puissance que ses critiques les plus acerbes, tous nationalistes et pangermanistes, attendent de lui. Qui réussit en quelque sorte le miracle de rapprocher Paris, Londres et Saint-Pétersbourg malgré leurs divergences et même leurs rivalités.

Quelques mots d'abord sur les quatre points qui en fait ne suscitent guère que des critiques "catégorielles" :

— le **byzantinisme** est, dans le vocabulaire politique du temps, la soumission du courtisan et du **Untertan**, du "sujet" (tire du roman de H. Mann dont il sera encore question), par allusion aux rites de la Cour de Byzance et à la "proskynésis" (proscynèse) ou prosternement ²¹ ; sans doute, ce byzantinisme est davantage le fait de l'entourage que de l'Empereur lui-même, mais il est certain que ses propres attitudes et paroles suscitent une telle pratique ; il paraît avoir eu la conviction d'être effectivement le représentant direct de Dieu sur terre, conviction plutôt luthérienne qui surprend chez ce réformé, élevé par un descendant de huguenots ; mais il y a, lié à ceci, autre chose : c'est son exaltation des Hohenzollern, qui s'explique sans doute en partie par la situation ambiguë de la Prusse et de son roi au sein du Reich, dont il n'est le véritable souverain qu'en tant que chef des armées en campagne ²², en partie par le mépris dans lequel les descendants des grandes familles du temps de la colonisation — mais également les Wettiner de Saxe ou les Wittelsbach de Bavière — tiennent ces "Zugereiste" franconiens, arrivés sur la Havel et la Spree seulement en 1415 (une attitude qui est plus d'une fois celle de Bismarck, même vis-à-vis de Wilhelm Ier) ; par réaction (ou surcompensation), Wilhelm II affirme brutalement et maladroitement son rôle de **suzerain** médiéval, encourage

directement toute une littérature et une historiographie à la gloire de sa Maison (si bien que, entre les pièces et romans historiques et traités d'historiens, l'histoire de l'Allemagne devient l'histoire de la Prusse, et l'histoire de la Prusse devient celle des Hohenzollern) ; en 1898, il entreprend de donner une leçon d'histoire aux Berlinoises (lui-même réside à Postdam) en faisant installer les statues de ses ancêtres dans la Siegesallee — ce que les Berlinoises appellent aussitôt la "Puppenallee" ²³ ; d'ailleurs, l'attitude de l'Empereur envers sa capitale est ambiguë : d'une part, il y a le traditionnel conflit entre le Prince et sa Capitale et les diverses **Berliner Unwillen** depuis le Moyen Age, la crainte devant un développement presque monstrueux et mal contrôlé d'une mégapole à la population agitée, irrespectueuse, hétérogène — d'autre part la conscience du rôle grandissant de cette capitale en Europe et dans le monde, et aussi la satisfaction d'entendre plus d'une fois le peuple de Berlin acclamer son souverain. Si **Reich**, si **Weltreich** il y a, l'idée impériale ne peut mieux s'incarner qu'en une capitale qui rivalise avec Paris et Wien l'Autrichienne ²⁴.

— Wilhelm II a, en matière d'esthétique "appliquée", des idées, et il y tient, cela d'autant plus qu'il a parfaitement conscience du rôle **politique** des arts et des lettres, et de l'importance du mécénat ("sponsoring"...) d'Etat ; ses idées, ses sentiments en la matière sont d'ailleurs ceux de son temps et il est assez étrange de voir lui reprocher de n'avoir pas compris sur le champ ce que le "monde" — aidé en cela puissamment par les "industriels de la culture" — a mis quelques décennies à découvrir et à admirer (pensons au "pompiérisme" de la Troisième République et de son art officiel) ; ceci admis, le style (là aussi) de ses interventions prêtait le flanc à la critique : brutal et maladroit dans ses jugements, l'Empereur ne heurtait pas seulement les novateurs de la **Sezession** mais aussi tous ceux qui, à la suite de Nietzsche, voyaient dans la victoire de 1871 presque un échec, dans la mesure où la culture française semblait rester invincible et continuait à s'imposer en Allemagne même ; c'est toute cette entreprise de rénovation, toute la **Kunsterziehung** de

l'Allemagne et du monde qui était menacée ²⁵.

— pour ce qui est de la **censure**, il convient tout d'abord de distinguer sur le plan du concept lui-même entre la censure de soutien (et l'Empereur la pratiquait avec énergie) et la censure d'interdiction, dont on ne se plaint guère en général quand elle touche un concurrent, et dans le monde de la culture, tous sont concurrents... Les lois, plus ou moins sévères, réglementant les media, réprimant ce qui s'appelle "offense au chef de l'Etat", ne sont pas d'un seul pays ni d'un seul temps — la situation en Allemagne avait toutefois ceci de particulier que chaque Etat de la confédération avait sa propre législation, celle du Reich, celle de la Saxe mais aussi celle du Wurtemberg ou de Hamburg étant plus "libérales" que celle de Prusse ; en Prusse, la Roi était non seulement **summus episcopus** mais aussi **summus iudex** — et la séparation des pouvoirs, pas toujours respectée dans les démocraties modernes, n'existait pas : le juge qui acquitta en 1893 le publiciste Harden (v.i.) fut démis de ses fonctions ; dans d'autres cas, il y a eu des conflits de juridiction, si bien qu'il convient — ce qui n'a guère été fait, même dans les monographies consacrées aux personnages en question — d'examiner de près chaque cas avant de s'indigner éloquemment ; reconnaissons enfin que des vers tels que ceux que F. Wedekind publia dans le *Simplicissimus* munichois en 1898, à l'occasion du voyage oriental de Wilhelm II, contenaient une insulte ("es ist eine Schraube los") et s'attaquaient à la politique étrangère du souverain ; or, les relations des media d'un pays avec des puissances étrangères restent toujours un domaine peu exploré ; mais toute la manière d'agir matamoresque de l'Empereur pouvait à juste titre inquiéter et même exaspérer ceux qui le voyaient compromettre à chaque pas presque les grands desseins du Reich — et comme, c'est la règle, on condamnait non pas l'intention mais bien l'échec, réel ou prévisible ²⁶.

— en ce qui concerne enfin les **Sozialistengesetze**, considérés dans **leur** temps, nous constatons tout d'abord que les liaisons entre le socialisme et l'internationalisme ont été, dès le début et dans tous les pays, très complexes et ambiguës

(ainsi, par exemple, dans la Pologne des partages, ou en Alsace annexée) ; il est vrai que (Andler a su bien mieux le voir que le "naïf" Jaurès) le parti SPD, essentiellement "réformiste" et bernsteinien, et non révolutionnaire, était tout aussi pangermaniste (et peut-être un peu plus) que les Nationalliberale ou que les agrariens ; cela, l'Empereur n'a pas voulu le voir, plus Hohenzollern et "prussien" en la matière qu'Allemand ; c'est que, influencé vraisemblablement par le bonapartisme de Louis Napoléon (devenu Napoléon III), il a entendu être un souverain social et non socialiste, ce qui faisait du SPD son rival direct — tant il est vrai que la rivalité est un facteur plus puissant en politique que l'opposition idéologique. De même que, au début du XIXe siècle, plus d'un, outre-Rhin, reprochait à la France d'avoir été incapable (par légèreté et immoralité) d'accomplir la mission que Dieu ou le Destin lui confia en 1789, de même Louis Bonaparte (éduqué en Allemagne...) avait été trahi dans sa mission par les Français dont la capitale — comme le demandait à son mari la très pieuse Johanna von Bismarck — devait être réduite en cendres: n'était-elle pas la Babylone ("die babylonische Hure"...) moderne ?²⁷

Si nous passons maintenant au plus grand reproche que l'on fit de plus en plus ouvertement à Wilhelm II, celui de s'agiter beaucoup et de commettre des bourdes catastrophiques, il est difficile de ne pas le comprendre à la lecture de ses discours et autres interventions, diffusés à travers le monde par la presse, admirative ou hostile selon le cas ; le mal était encore plus grand quand un Bismarck, associé à un Harden, finançait de véritables campagnes de presse contre l'Empereur, campagnes inspirées par sa vindicte sénile et par la fureur de voir l'œuvre de sa vie entière compromise par le "petit jeune homme" : que ce soit dans les relations avec la Russie, l'Autriche, avec la France ou les Etats du Reich : et tout cela par précipitation, intempérance de langage, imprudence, manque de sens politique ; cela fut sans doute au départ un conflit au moins autant personnel que politique, mais il créa une atmosphère qui se maintint après la mort de Bismarck en 1898, et se chargea de plus en plus de poison tant

avec des "affaires" sordides (l'affaire Eulenburg en 1906, œuvre de Harden) qu'avec des crises diplomatiques. Comme certains semblent l'avoir pensé très tôt, l'Empereur n'avait pas de pire ennemi que lui-même.

*
* *

Comme cela a été dit plus haut, la décennie critique alla de 1897/1898 à 1907/1908, et fut précédée et suivie par une série de crises dont les divers discours de l'Empereur marquent les points d'impact. Et s'il y eut en 1914, quand la guerre commença, de véritables mouvements de masse pour crier admiration et dévouement — assez tôt pour les initiés (un Rathenau, semble-t-il), un peu plus tard pour ceux du front et ceux de l'arrière — le vent tourna dès 1916, même si quelques écrivains mués en correspondants de guerre (ainsi le très populaire Ganghofer) continuaient avec une conviction au moins apparente à chanter le Chef des Armées (qui ne l'était plus guère, ayant dû céder la réalité du commandement à Hindenburg et à Ludendorff)...²⁸ Alors qu'assez peu intelligemment la propagande des Alliés, en France tout particulièrement, s'attaquait à l'Empereur et faisait de son départ la condition *sine qua non* et de la paix et de la démocratisation de l'Allemagne — une erreur parmi toutes celles de la longue série d'erreurs que la France n'a cessé de commettre — et cela encore de nos jours — sur sa voisine.

Le poids des années 1897/1898 et 1907/1908 se lit dans une simple chronologie, que l'on peut compléter par l'un ou l'autre de ces événements "mineurs" que les media savent si bien transformer en "crises" de l'opinion dite publique. Qui en tout cas le deviennent avec beaucoup de sens de la publicité — citons seulement ici le "canular" de Köpenick (1906) et l'affaire de Saverne (1913).

En 1897-1898 dix ans se sont écoulés depuis le début du règne de Wilhelm II et ce sera aussi l'anniversaire de 1848 ; en 1897, les Allemands prennent pied en Chine et les U.S.A. occupent les îles Hawaï ; les Ottomans battent les Grecs, le conflit linguistique s'envenime en Bohême ; en Autriche, les socialistes vont s'engager sur la voie de l'**austromarxisme** ; Tirpitz entre au gouvernement du Reich (*Reichsmarineamt*) pour mener une politique ambitieuse ; le premier congrès sioniste a lieu à Basel, Zola publie "J'accuse", Buelow (pas encore chancelier) réclame dans un discours au Reichstag une "place au soleil" (*Platz an der Sonne*) pour l'Allemagne, le physicien K. F. Braun invente le tube cathodique — et l'Empereur parle : en février, au Landtag du Brandebourg, il "canonise" Barberousse, au nom de son grand-père, et il

condamne les socialistes qui s'attaquent à l'Etat et à la Religion; en décembre il salue le départ de son frère Heinrich pour les mers d'Extrême-Orient, en affirmant l'union intime de la puissance maritime et de la grandeur même du Reich ; en 1898 Bismarck (et le Märker Fontane) meurent, l'impératrice d'Autriche est assassinée ; le parti SPD remporte un grand succès aux élections au Reichstag ; le voyage d'Orient (Istamboul, Jérusalem, Damas) suit de près la crise franco-britannique de Fachoda, un rapprochement avec la Grande-Bretagne de J. Chamberlain échoue, sans doute par la faute des Allemands qui se satisfont d'un traité signé au détriment du Portugal ; la politique américaine du "big stick" se développe par l'agression contre les colonies espagnoles, la loi-cadre sur la flotte est votée par le Reichstag et la Prusse renforce la germanisation de ses terres polonaises ; c'est aussi l'année de la "Berliner Sezession" et de la *Berliner Morgenpost* de l'éditeur Ullstein, de la première automobile OPEL, du vif succès de l'architecture grandiose (magasins Wertheim à Berlin), de la découverte du radium et de la loi du Russe Ziolkovskii sur la propulsion par fusées ; et l'Empereur parle : en mars, il affirme à Wilhelmshaven, devant les incorporés de la marine, que ce que l'aigle allemande aura saisi dans ses serres, elle ne le lâchera jamais ; en juin il invite les artistes des théâtres royaux de Prusse à combattre le matérialisme, posant vigoureusement en principe que "le théâtre est aussi l'une de mes armes" ; à Oeyenhausen en Westphalie il déclare la guerre au socialisme, à Stettin il s'écrie : "notre avenir est sur les eaux", en Orient il se pose en protecteur des Ottomans et de l'Islam en général, et s'engage sur le chemin le menant de Tanger à Agadir.

Dix ans plus tard, le paysage des alliances est bouleversé, la Triplice des "Empires centraux" est malade, et la Triple Alliance (ou "Entente") est devenue une réalité malgré tous les efforts des milieux juifs pro-allemands de la City, et malgré les manœuvres de séduction (accompagnées de menaces) en direction des Russes ; en 1907, au lendemain de la première "crise marocaine", c'est la mise en service du premier sous-marin allemand ; l'Autriche libéralise sa loi électorale, et le Reichstag vote les crédits pour la politique africaine, le SPD recule et Liebknecht est condamné pour pacifisme — et, à La Haye's Gravenhage) a lieu la deuxième conférence pour la paix ; l'industrie des résines artificielles se développe, AEG allemand et General Electric (U.S.A.) se partagent les marchés, Royal Dutch et Shell concluent un accord ; et l'Empereur parle : à Münster (Westphalie), il présente l'Allemagne comme le roc solide sur lequel Dieu bâtira le monde parfait de l'avenir — certains, en Allemagne et à l'étranger, peuvent s'en gausser mais apparemment cette conviction est celle de nombreux milieux confessionnels (juifs compris)

et intellectuels : *Gesta Dei per Germanos...* ; en 1908, Wilhelm II parle encore, et cette fois-ci c'est la tempête de l'affaire de l'entretien avec le *Daily Telegraph* anglais : l'Empereur vexe les Anglais en se prétendant l'auteur de la victoire sur les Boers, et cela après avoir soutenu naguère Krueger ; il affirme que son amitié pour la Grande-Bretagne n'est pas partagée par les Allemands, qu'il a su empêcher une alliance continentale contre ce pays... Cet entretien authentique, que l'Empereur eut en 1907 avec un colonel anglais, est publié le 28 octobre, repris par la presse après avoir été authentifié (par négligence ?) par le chancelier Von Buelow ; les gouvernements de la Triple Entente expriment une vive réprobation, en Allemagne on voit dans ce texte une manifestation du "régime personnel" de l'Empereur et surtout une gaffe diplomatique qui accroît le danger d'une guerre pour laquelle le Reich, dont l'endettement devient catastrophique, dont la situation sur le plan des réserves et des approvisionnements est mauvaise, n'est pas encore prêt²⁹ ; bien qu'accéléérée, la construction de la flotte marque le pas — cependant que, encouragée en sous main (avec quelles intentions ?) par divers milieux allemands, l'Autriche-Hongrie annexe tout simplement la Bosnie-Herzégovine, sans tenir compte des obligations imposées par le Congrès de Berlin de 1878, créant ainsi une situation explosive, à la veille des guerres balkaniques dont la troisième deviendra en 1914 un conflit mondial³⁰ (je rappelle au passage l'affaire de l'officier de l'Etat Major autrichien Redl, espion au service de la Russie— avril 1913) ; à cela s'ajoute l'action des Jeunes Turcs qui veulent réformer, moderniser et renforcer l'Empire Ottoman — et notons enfin que, outre-Atlantique, se créent et la General Motors et le F.B.I.

*

* *

Parmi ceux qui ont manifesté, directement ou indirectement, leur opposition à la manière dont l'Empereur menait sa politique, il m'a paru particulièrement intéressant de choisir quatre personnages qui, patriotes et nationalistes allemands, ont mis en lumière tout ce que le comportement de Wilhelm II avait de périlleux pour l'avenir du Reich : le journaliste berlinois, d'origine juive, M. Harden ; l'historien brémois Quidde ; le socialiste poméranien Mehring ; le juriste et publiciste bavarois (et antisémite) Ludwig Thoma (ne pas le confondre avec le peintre Hans Thoma). Je ne puis les présenter ici que brièvement et ne puis analyser dans le détail

leurs textes, je dois me contenter d'apporter une simple contribution à l'évolution de l'idée impériale en Allemagne à l'époque wilhelminienne, mais les conclusions que je peux formuler permettent de mieux insérer l'idée même du Reich, de Wilhelm II à Kohl, et ainsi d'expliquer les avatars de la politique moins chaotique qu'il ne paraît de cet Etat qui, en 1871, est apparu au milieu de l'Europe en en bouleversant le précaire équilibre.

Ces personnages sont loin d'être des cas isolés, car, — au fur et à mesure que les années passent — les déceptions se multiplient et s'étendent ; la bourgeoisie, ce *Mittelstand* si patriote et si expansionniste, constate que l'Empereur s'obstine à s'appuyer sur la noblesse (quelque soit son origine et sa qualité) et à la soutenir ; les Juifs, nombreux et actifs dans ce *Mittelstand*, constatent eux — qu'ils soient "assimilés" ou restés fidèles (Ballin, Rathenau) à leur religion — que l'Empereur a beau recevoir à la Cour quelques-uns d'entre eux, ils n'en sont pas moins écartés de nombreux milieux influents, dont l'armée (il n'est pas concevable qu'un Juif, comme l'Alsacien Dreyfus, devienne officier d'une arme savante et entre au Grand Etat-Major) ³¹. Dans les milieux intellectuels — qui sont, contrairement à ce qui se passe en France — extrêmement nationalistes, on se montre (pas toujours discrètement) déçu de voir l'Allemagne s'enliser ; cette évolution est particulièrement sensible chez un Adolf Bartels, venu du Holstein, historien et critique littéraire, détestant les Juifs et apôtre de la germanité ³² ; une évolution similaire se manifeste dans les nombreux écrits du pasteur et publiciste F. Naumann ; quant à M. Weber, dont la carrière a commencé en Pologne prussienne, dans les services de la **colonisation**, il affirme tout net, dans sa leçon inaugurale (1895) à Freiburg, où il avait été nommé professeur d'économie, que ce n'était vraiment pas la peine d'avoir "fait 1871" si c'était pour s'arrêter en chemin, une opinion partagée par de nombreux Allemands, dont ceux qui se réunissaient dans les **Kriegervereine** des anciens combattants pour célébrer le **Sedantag**. Il est vrai que dans ce discours Weber célèbre aussi le rôle essentiel des **Junker** (dont Bismarck...) dans la

construction du Reich, héritage qui ne doit pas tomber entre les mains des socialistes, et qui ne peut pas (du moins : pas encore) tomber entre les mains du *Mittelstand* ³³ ; il semble en effet que l'accord se fait au niveau des pouvoirs en place, tant politiques qu'économiques, pour sauvegarder cette structure corporatiste de la société, dans la tradition des Gentz et des Adam Mueller, apôtres du *Ständestaat*, reprise vers 1910 par l'Autrichien Othmar Spann.

*
* *

Quand il s'agit des relations entre Wilhelm II et les écrivains de ce temps, on attend de voir apparaître le nom de **Heinrich Mann**. Le Lübeckois, tenu généralement (comme son frère Thomas) pour un démocrate allemand moderne, représente il est vrai assez bien toute l'évolution dont il est question ici, de sa participation active à la publication du très impérialiste et impérial *Das Zwanzigste Jahrhundert* à un roman féroce, *Der Untertan*. Mais il se trouve que ce texte ne fut connu en Allemagne dans sa totalité qu'après la guerre, sa publication en feuilleton ayant été arrêtée par les hostilités ³⁴. Il est probable que la légende construite autour des deux frères Mann après 1918 et surtout 1933 ait occulté sciemment tout l'aspect nationaliste et anti-juif de leurs publications ; il est à noter par ailleurs que le "demos" de "démocratie" signifie "peuple" donc **Volk**, dont le dérivé est **völkisch**, terme qui rallie les socio-nationalistes NS, les chrétiens démocrates, les socio-démocrates et les *Deutschnationale*, en concurrence les uns avec les autres pour le pouvoir ³⁵.

Nous en resterons donc ici à des textes de Harden, de Quidde, de Mehring et de Thoma, sans toutefois avoir la possibilité ni de situer avec les détails nécessaires ces personnages ni analyser à fond leurs textes.

Maximilian Harden (1861-1927), de son vrai nom Witowski, était l'un des fils d'un commerçant berlinois Juif converti, originaire de Pologne prussienne (un autre, sous le nom de Witting, fut maire de Posen/Poznan de 1891 à 1902) ;

après des débuts peu heureux sur la scène, Harden devint journaliste et, avec l'aide sans doute de Bismarck, il créa en 1892 un hebdomadaire essentiellement politique, *Die Zukunft*, dont les articles furent en bonne partie rédigés (mais assez rarement signés) par lui. La ligne générale était "deutschnational", avec des articles très positifs et même louangeurs consacrés à Bismarck ; redouté à cause de sa connaissance du milieu politique (et de ses "fiches"), Harden s'attaqua très tôt à certains milieux de l'entourage de Wilhelm II et son action culmina en 1906 avec l'affaire Eulenburg ; pendant la guerre, Harden exigea des annexions (au moins la Belgique et le Nord de la France), puis se modéra. Il voulut poursuivre sa carrière de "censor Germaniae" après 1918, mais il était devenu en fait un "has been" ³⁶.

Dès le premier numéro de sa revue, à l'automne de 1892, il célèbre Bismarck, ensuite il rappelle l'anniversaire proche de la mort de Louis XVI pour poser la question de savoir si l'Empereur est enfin prêt à mûrir ("*Mit wachsender Beängstigung fragt die Nation, wie der deutsche Kaiser sich erziehen wird*", 31 décembre 1892, p. 630) ; il oppose le rituel de Cour byzantin au droit germanique. En 1898 il utilise le divorce d'un diplomate accusé d'homosexualité par sa femme pour s'attaquer à Philipp Eulenburg (1847-1921), conseiller très proche de l'Empereur (qui le fera *Fürst*, prince, en 1900) ; en 1903 il parvient à obliger Eulenburg à abandonner la carrière diplomatique, et il se déchaîne après Agadir et ce qui est, selon lui, une reculade d'un Empereur trop francophile... En 1907 ce sera l'affaire Eulenburg, qui éclabousse l'Empereur "*mit den Günstlingen und seidenen Buben*", 1907, p. 118) ³⁷.

Avec une très grande habileté, Harden suggère sans rien affirmer, il se présente comme le défenseur de la grandeur allemande, dit son mépris pour le pacifisme (la conférence de la paix est "*eine Mausefalle*", 1907, p. 131), fait de la France le laquais de la Grande-Bretagne ; selon lui, l'Empereur entraîne le pays vers une catastrophe moins par ses attitudes de matamore que par son penchant pour la France (1907, p. 130).

Harden haïssait-il l'Empereur d'une manière

pathologique ? disposait-il de connaissances, couvertes encore aujourd'hui par le Secret d'Etat ? Etait-il le Juif démoniaque, attaché à la perte du Reich ? Mais est-il important de savoir quels furent ses vrais motifs et qui il fut ? Déjà, à son époque, les media véhiculaient surtout les images des choses et des gens, et, après tout, **persona** désigne bien à l'origine le masque porte-voix du théâtre antique...

L'historien **Ludwig Quidde** (1856-1941), homme politique et publiciste, naquit à Bremen mais il a trouvé sa famille idéologique en Allemagne du Sud, parmi les confédéralistes austrophiles et antiprussiens de la "großdeutsche Lösung" ; il ne fut pas un "extrémiste de gauche" mais entra en 1895 dans la *Deutsche Volkspartei* (très différente de celle qui, avec le même nom, fut fondée en 1918 par F. Naumann)³⁸ ; représentant ce parti "régional" du Sud, il siégea au Reichstag de 1893 à 1896 et se fit connaître ensuite par son pacifisme (Prix Nobel de la Paix, norvégien, en 1927). Admirateur de Zola et de Nietzsche autant que de Wagner, il ne fit pas mystère de ses convictions patriotiques : c'était au nouveau Reich à conduire l'humanité vers la Paix. Or ce n'était pas ce chemin sur lequel s'engageait l'Empereur, que Quidde présenta en 1894 aux lecteurs de la revue *Die Gesellschaft* de München sous les traits de Caligula : "Caius César, connu sous son surnom...". Cet article apparemment scientifique fut aussitôt compris comme un pamphlet et, publié, à part, il connut un énorme succès. Quidde y affectait d'oublier que Caligula devint Empereur à 25 ans et non à 30 ; il faisait de "caligula" un mignon "*Stiefelchen*" alors que *caligula* désignait la sandale du légionnaire ; il utilisait la très impure source du pamphlétaire Suétone (avec forces références) et commençait par opposer le jeune homme à son père Germanicus, admiré à bon droit par tous ; ensuite il émettait des doutes sur la "fiabilité" de son fils ; celui-ci renvoya le vieux préfet de la garde auquel il devait tant, le peuple applaudit car on attendait une ère nouvelle, mais des observateurs prudents se posèrent des questions, car la folie se manifesta par des entreprises vastes et dispenseuses, par un ardent désir de gloire militaire, par la volonté de s'emparer des

océans, et par des attitudes d'histriion et le refus d'écouter des conseils...³⁹

Le nombre élevé d'éditions d'un texte "scientifique" qui atteignent tous les coins du Reich prouvait bien qu'il y avait délit d'offense à l'Empereur (*Majestätsbeleidigung*) ; Quidde fut poursuivi, condamné et emprisonné. Sans trop de dégâts.

Historien lui aussi mais converti au marxisme, **Franz Mehring** (1846-1919) a également attaqué indirectement le souverain en tant que chantre des Hohenzollern : dans un ouvrage censé relever de l'histoire littéraire, *Die Lessing-Legende*, publié d'abord en 1893 puis (2ème édition) en 1906, Mehring veut détruire la "légende" qui fait de Lessing un courtisan du Roi de (jusqu'en 1772 : en) Prusse, et du "grand Frédéric", de Friedrich II, le protecteur éclairé des arts et des lettres ; un terme qu'il emploie comme un refrain est le "byzantinisme", désignant l'esprit courtisan des intellectuels allemand ; le sous-titre de la 2e édition est explicite il est bien question du "despotisme prussien" (preußischer Despotismus) qu'il faut opposer à la littérature classique (préface de l'édition de 1906). Or, Mehring, Poméranien et fils de fonctionnaire du Roi de Prusse, n'a rien au départ d'un "monarchomane" ; destiné à devenir pasteur luthérien, il se dirige très tôt vers le journalisme, collabore à des organes conservateurs (*Spencersche Zeitung*) ou même pangermanistes (*Preußische Jahrbücher*) ; un livre très sceptique sur la socio-démocratie, publié en 1877, lui vaut le titre de *Doktor* sans qu'il ait eu à subir une soutenance ; influencé par les socialistes de Königsberg, il s'oriente vers Lassalle et Marx, entre en 1884 à la *Volkszeitung* socialiste, puis, en 1891, à l'hebdomadaire culturel SPD *Neue Zeit*, où il tient la rubrique artistique et littéraire ; c'est ici qu'il publie *Die Lessing-Legende*, qui sort peu après en librairie⁴⁰.

Ultérieurement, devenu marxiste, il publie des travaux historiques orientés selon le matérialisme dialectique ; avant de mourir, il écrit pour les socialistes "de gauche" (les spartakistes).

Die Lessing-Legende, ouvrage que Mehring affirme avoir écrit selon les directives du matérialisme marxiste (éd.

1906, p. VIII) veut tout d'abord montrer tous les aspects hypocrites du culte voué par la bourgeoisie allemande à Lessing, en qui elle veut voir l'une des deux incarnations du **Preußengeist**, qu'elle s'affirme prête à défendre les armes à la main ; il note : "les légendes historiques (...) ne sont jamais que le surajout idéologique superposé à l'évolution politico-économique" ⁴¹ ; les deux arguments principaux développés avec des preuves historiques sont d'une part que la monarchie prussienne du temps de Lessing n'était pas éclairée mais despotique, d'autre part que Lessing, loin d'avoir été soutenu par le roi, en a été la victime : son œuvre n'appartient pas à une bourgeoisie qui se prosterne devant le souverain, sous la conduite des intellectuels ("*in den hodenlosen Abgrund der Speichelleckeret*") mais bien au prolétariat. Mehring avait sans doute raison de penser que toute histoire littéraire doit tenir compte du contexte politique et économique du temps ⁴², mais il fut surtout un polémiste ; ses attaques contre les "néo-Byzantins" portèrent d'autant mieux qu'en 1906 plus nettement encore qu'en 1893 le régime apparaissait comme rongé par tous les scandales qui s'ajoutaient aux maladroites et aux vantardises d'un souverain qui semblait passer davantage de temps à chasser, à voyager et à discourir qu'à se consacrer à la conduite d'une "Weltmacht".

Ce sont justement les discours de l'Empereur que **Ludwig Thoma** (1867-1921) prend pour cible en 1907 dans la revue *März*, que l'éditeur A. Langen vient de fonder et dont L. Thoma est co-rédacteur (avec H. Hesse). Le Bavarois, qui dit avoir lu dans la prison de Stadelheim le choix des discours impériaux publié dans la série populaire *Reclams Universalbibliothek*, ridiculise dans un syle incisif et qui se prétend néanmoins objectif, avec de courtes phrases dans de courts paragraphes, l'orateur à adjectifs au superlatif ("Der Stil Kaiser Wilhelms ist beherrscht von Superlativen"). Le juriste et anticlérical Thoma fait là le procès du Prussien.

Mais on ne peut guère parler de Thoma sans dire quelques mots de l'éditeur Langen (1869-1909), qui publie les Scandinaves et les jeunes écrivains allemands, et qui fonde en 1896 (l'année de son mariage avec la fille de B. Bjoernson) la

revue satirique *Simplicissimus* ; ce sont d'ailleurs les vers irrespectueux de F. Wedekind cités plus haut qui l'obligent à s'enfuir en Suisse, d'où il ne peut revenir qu'au bout de quatre ans ; la revue, avec les caricatures d'un T. T. Heine et d'un O. Gulbransson, a pour têtes de Turcs les curés, les Français et les officiers prussiens, et elle appartient au très spécifique milieu bavarois et munichois d'une irrespectueuse **Jahrhundertwende**, à un moment où la droite libérale (mais anti-juive) combat à la fois la Prusse, l'Empereur et l'ultramontanisme (contrairement à ce qui se répète, il y a en Bavière, depuis le Moyen Age, une solide tradition laïque, illustrée au XIIIe siècle par l'empereur Ludwig le Bavarois).

C'est dans cette tradition qu'est enraciné Thoma qui doit à des vers "anticléricaux" de se trouver en prison ⁴³.

Dans l'article intitulé "Les discours de l'Empereur Guillaume II — Contribution à l'histoire de notre temps" (*Die Reden Kaiser Wilhelms II. — ein Beitrag zur Geschichte unserer Zeit*), il met d'abord en scène un représentant de commerce allemand, rencontré en Italie, incarnation de la "germanité terrifiante" (*furchterregendes Germanentum*). Ensuite, avec des citations, sans références, mais en "Sperrschrift" (caractères espacés), il analyse le contenu et surtout le style des produits de la logorrhée dont est affligé Wilhelm II, et il en fait un décompte ironique ; il reproche à l'orateur de parler pour ne rien dire, de s'aventurer trop loin dans ses paroles, de faire preuve de mauvais goût dans ses métaphores, d'être un touche à tout sans génie, de mépriser tout ce qui n'est pas militaire, de mentir, de trop parler de religion etc. Et il termine en donnant le conseil de racheter tout le tirage et de le faire disparaître, pour le bien de tous ⁴⁴.

L'année 1907 ne tarderait pas à prouver combien ce conseil était judicieux, mais déjà Thoma pouvait écrire que l'on savait désormais quelles étaient les véritables conséquences pour le renom et la sécurité du Reich de ce qui était au mieux les improvisations d'un esprit indiscipliné et facile à entraîner.

En dehors de quelques phrases presque brutales, tout ce texte est rédigé dans un style ironique et habile, avec cent allusions ; Thoma était passé maître dans le maniement du non-

dit, mais ne craignait pas de frôler les limites du grotesque, tout en sachant s'élever dans certaines de ses pièces au tragique véritable.

Et, comme tous les autres personnages cités, comme leur entourage, Thoma était un nationaliste allemand, de la variété bavaroise particulièrement agressive. Est-ce trop interpréter leurs pensées à tous en la résumant ainsi : périssent l'Empereur et les Hohenzollern, périssent les princes même, si cela est nécessaire pour le salut et la grandeur de l'Allemagne, du **Reich** ?

*
* *

L'Empereur ou le Reich ?

Il est des termes, notamment politiques, qu'un usage irréflecti rend encore plus ambigus qu'ils ne le sont en réalité ; le terme de **république** en est un car enfin, *res publica* ne signifie-t-il pas en latin "la chose publique", l'affaire de l'ensemble sinon des habitants du moins des citoyens ? Et si le souverain, par intérêt bien compris, affecte au moins de ne pas considérer l'Etat comme son bien de famille, rien ne s'oppose en soi à ce qu'un "royaume" ou un "empire" soient des "républiques" ; c'est aussi ce qui se passe avec le terme de **Reich**, dont la seule traduction possible est **regnum** ; c'est ainsi qu'en 1919, au lendemain de la défaite du "Kaiserreich", les constituants réunis à Weimar ont formulé ainsi l'article premier de la Constitution qui entra en vigueur le 11 août 1919 près de sept semaines après la signature du traité de Versailles) : "*Das deutsche Reich ist eine Republik*" : la continuité de l'Etat créé en 1871 était assurée, et Hitler a attendu 1938 pour changer le terme en "Großdeutsches Reich", pour signifier qu'il avait réalisé le projet des "maximalistes" de 1848. Tant il est vrai qu'on a tout intérêt à ne jamais traduire de tels termes et à chercher à les comprendre tels quels, dans le sens qui est le leur tant dans leur temps que dans leur milieu propres.

Nous pourrions regrouper les écrivains de l'époque

wilhelminienne en cinq grandes familles : les courtisans de la proscynèse : rédacteurs de recueils de lectures scolaires, prédicateurs (surtout luthériens) etc., tous ces "*schreibende Kaisergermanen*"⁴⁵, qui ont peut-être laissé peu de traces dans l'histoire de la littérature mais qui ont imprégné — par la presse, par la littérature de grande consommation, par les prêches et les refrains, par les discours du *Sedantag* — toute une conscience collective, traces que l'on retrouve encore, sous forme de citations plus ou moins défigurées, dans la langue usuelle (et médiatique) de millions d'Allemands et d'Autrichiens d'aujourd'hui ; un autre groupe est celui qui se compose des écrivains (et artistes) de l'**énergie nationale**, tel le romancier de la marine et de l'industrie triomphantes, R. Herzog (cité plus haut). Pour eux, l'Empereur est le symbole vivant de la Nation et du Reich ; mais il y eut aussi ceux qui doutaient soit de la "fiabilité" du nouvel Etat lui-même (comme Fontane) soit de l'Empereur (Naumann, Rathenau...) ; enfin, il y eut ceux qui, les uns plus tôt, les autres un peu plus tard, furent les adversaires déclarés de Wilhelm II (Harden, Wedekind, Quidde, Thoma). Mais il faut souligner le fait qu'en 1914, l'Empereur jouant enfin son rôle de Chef des Armées du Reich tout entier, toutes ces voix, à quelques très rares exceptions près, s'unissent en un chœur unanime à la gloire de ce chef. Les critiques et, au moins, les silences sont rares ; Harden et Ganghofer, Herzog et Thoma font partie de ce chœur, et c'est aussi le vote des crédits de guerre par le SPD, et c'est le *Aufruf an die Kulturwelt*, appel nationaliste que 56 professeurs d'Université rédigent pour défendre et le peuple et le gouvernement et l'Empereur, que les Alliés commencent à appeler "Attila"⁴⁶. Consolidation indispensable de l'œuvre de 1871 et conquêtes territoriales, modernisation (pour certains !) des structures politiques — tels sont les buts ; quelques divergences apparaissent tout au plus en ce qui concerne l'orientation et l'étendue des conquêtes. Le désenchantement n'apparaît — prudemment — que chez quelques-uns des monarchomaques d'avant 1914. Il n'atteindra d'autres milieux qu'avec les défaites, tant il est vrai que ce que les peuples ne pardonnent pas à leurs chefs c'est

non pas de faire la guerre, mais de se laisser battre. En fait, vers 1917, Wilhelm II n'existe plus politiquement, même s'il évite de partager le destin de son "cousin Nicky", le Tsar auquel il donnait toujours de bons conseils. Quelques rares Français, dont des germanistes tels que Andler, ont compris que ce n'est plus le *Kaiser* qui, pour les Allemands, est l'essentiel, mais bien le **Reich** — mais leur voix ne semble guère se faire entendre par des "républicains" qui croient encore à la fraternité entre les peuples, qui s'enthousiasment pour le Tsar, qui parlent de l'Empire colonial français, et qui semblent croire que — comme plus tard Hitler — seul "Guillaume" est responsable de la guerre et fait obstacle à la paix ; et qui oublieront apparemment en 1918 que la paix du vainqueur ne sera jamais la paix du vaincu.

Il est vrai que l'Empereur "boche" a beaucoup parlé, jusqu'au bout ! Et : "Trop parler nuit."

En 1900 déjà F. Naumann avait fait passer l'idée "impériale" au second plan, derrière l'**impérialisme** : "En face du pouvoir du monarque et de celui des aristocrates se dresse le pouvoir du nombre" ⁴⁷ ; si l'accroissement de la population du Reich posait aux voisins des problèmes de plus en plus urgents, les Allemands, à la suite de leurs géographes et autres "colonialistes", étant décidés apparemment à exploiter l'argument du surpeuplement ("Volk ohne Raum") pour affirmer leur droit à l'expansion outre-mer mais aussi en Europe même ("Mitteleuropa" et terres slaves — à l'intérieur du Reich même, après le ralentissement du mouvement d'émigration, les socialistes ne furent pas les seuls à constater combien la démographie modifiait non seulement la "pyramide des âges" mais aussi les anciennes proportions dans la distribution classe sociale par classe sociale. Notons qu'il est vraisemblable que, grâce à une organisation des systèmes scolaires moins idéologique et bien plus pratique qu'en France — dans la *Arbeitsschule* du Bavarois Kerschensteiner (1854-1932) par exemple — tous les intéressés ont pu se rendre compte, mieux que chez nous, de l'importance des enjeux, qui étaient l'affaire de chacun tout en étant l'affaire de la communauté.

Dans la titulature des Empereurs du Saint Empire — dont l'Allemagne revendiquait l'héritage (aux dépens de l'Autriche...) — le second qualificatif était : **auctor imperii**, ce qui donnait dans la traduction allemande : **Mehrer des Reiches**, le "mehr" exprimant parfaitement le "augere" latin.

Si l'Empereur se montrait incapable d'être ce **Mehrer des Reiches**, il était logique qu'il soit remplacé ; le **regnum**, qui était aussi un **sacerdotium**, pouvait s'incarner en un quelconque des membres du **deutsches Volk**, un peuple dont nous avons vu combien la définition était vague. Ce que récemment J. Hermand a appelé "le vieux rêve d'un nouveau Reich" était peut-être une utopie — mais l'utopie n'est-elle pas aussi aiguillon et principe d'espoir dans l'action ? C'est ce que E. Bloch a bien compris, avant même l'effondrement ⁴⁸. Il s'agit là bien d'un concept messianique, relevant du Sacré ; l'Oraison Dominicale allemande le dit bien : "Dein Reich komme" et "denn Dein ist das Reich und die Kraft und die Herrlichkeit". Les formules de la Prière sont en constante interaction avec la langue du "commun" et il est à noter que récemment Otto von Habsburg-Lorraine, "Européen" loquace et même bavard, a employé la formule "le Reich [regnum] européen viendra", en démarquant la phrase de l'Oraison ⁴⁹. D'ailleurs, l'analyse stylistique du discours politique allemand, depuis 1848 au moins, révèle une remarquable constance, le style de Wilhelm II n'étant en somme qu'une sorte de simple relais entre les "démocrates" de Frankfurt et nos contemporains. Mais la situation géopolitique a-t-elle changé suffisamment pour provoquer des changements profonds ? Le 20 janvier 1992 la *Süddeutsche Zeitung* de München, à propos de la reconnaissance précipitée de la Slovénie et de la Croatie et aussi des gesticulations allemandes, publiait un article de fond intitulé : "Bonn est-il un Wilhelm-Land ?" (*Ist Bonn Wilhelminien ?*) ; dans cet article, un journaliste peu suspect de serbophilie estimait que Kohl et ses ministres avaient des attitudes qui font penser à celles de l'Empereur, en bousculant les choses avec arrogance, sans tenir compte des autres Etats, même alliés ("*hier auftrumpfen, dort vorspreschen und sich insgesamt wenig um die Interessen der Verbündeten*").

kümmern..." ⁵⁰. A la lumière des événements de ces quelque cent dernières années, il apparaît comme un exercice vain de se demander si Bismarck ou Tirpitz ont été les précurseurs de Hitler : celui-ci a été leur héritier, tout comme Daladier le fut de Napoléon III : un pays est un héritage que l'on accepte tel quel et non "sous bénéfice d'inventaire". 1933 ne fut pas plus un "accident" de l'histoire allemande que Brumaire n'a été un accident de l'histoire de France ; on peut discuter sur les interprétations de l'histoire, il n'en reste pas moins que le Prince (quel qu'il soit) est un "héritier", n'ayant pas le pouvoir d'effacer ce qui a été ("das Geschehene ungeschehen sein lassen..."). En comptant pour ainsi dire sur les fées pour se débarrasser des faits ⁵¹.

*
* *

L'Empire de Wilhelm II n'avait ni hymne national ni drapeau national — "Ein Reich ohne Flagge" ⁵². C'est la personne du souverain qui incarnait l'Etat — mais quel était cet Etat ? N'était-ce pas davantage le Royaume de Prusse qu'un **Deutsches Reich** que plus d'un, surtout dans cette Allemagne qu'on appelait "*das Dritte Deutschland*", ni autrichienne ni prussienne, considérait comme une sorte de "*Großpreußen*". Après 1918, l'Allemagne s'est bien gardée de modifier son nom de *Deutsches Reich*, s'est donné un hymne, le "Deutschland über alles" (qui datait du milieu du XIXe siècle) et un drapeau, la **Trikolore** de 1848, dont le symbolisme restait à dessein obscur ⁵³. La Prusse subsistait sans doute, mais elle n'était plus un Etat, un "Staat", elle devenait, à l'égal des quelque trente autres, un **Land**. Les autres pas sur le chemin de l'unification seront faits par Hitler: "**Ein Volk, ein Reich, ein Führer**" (ce *ein* accentué signifiant : "un seul").

On nous dit que ce qui rend les abeilles dévouées (au sens fort du terme) à la reine, c'est le parfum qu'elle dégage — mais aussi que ce parfum, synthétisé et appliqué à n'importe quel être, à n'importe quel objet, fait de celui-ci une

fois enduit, une "reine des abeilles", adorée et obéie... Dans le cas de Wilhelm II, nous pourrions dire qu'il a tout fait pour effacer cette odeur de sa personne — ce qui n'interdisait plus à d'autres de s'en enduire. Ce parfum, n'est-ce pas justement le **regnum** ?

Jean B. Neveux
Professeur des Universités (émérite)
Université de Strasbourg II (Sciences
humaines)

1. "Cajus Cäsar, bekannt unter seinem Beinamen Caligula (d.h. Stiefelchen), war noch sehr jung, noch nicht zu Manne gereift, als er unerwartet zur Herrschaft berufen wurde" ; sur Quidde et son pamphlet lire plus loin.

2. *Mémoires d'un Volontaire* (1888), *Œuvres* (Pléiade), I, 371.

3. On s'en est rendu compte très tôt, ainsi Wilh. Bauer, *Die öffentliche Meinung und ihre geschichtlichen Grundlagen* (Tübingen, 1914) ; dans toute étude de ce domaine il est indispensable d'inclure celle des éditeurs (librairie ou presse).

4. "Pourvu que la germanité guérisse une fois de plus le monde" in *Heroldsrufe* (1871 ; le poème est de 1861) ; E. Geibel (1815-1884) fit une belle carrière à la Cour de Bavière ; les deux vers en question, souvent mal cités font partie encore de nos jours du "Zitatenschatz" allemand ; dans son discours du 31 août 1907 Wilhelm II les cite ainsi : "Am deutschen Wesen wird einmal noch die Welt genesen" (*Reden*, éd. DTV, p. 122) ; ceci est à replacer dans le contexte du millénarisme politique, du mythe de la "Tertia Roma", du messianisme ; lire L. Dehio, *Gedanken über die deutsche Sendung 1900-1914* in *Hist. Zeitschr.*, 1952, 174, p. 479 sq. ; W. Mogk, *Paul Rohrbach und das "größere Deutschland"* ; ethischer Imperialismus im wilhelminischen Zeitalter (München, 1972) ; l'idée de mission, utilisée aussi par d'autres Etats, est un élément essentiel du pangermanisme ; voici quelques données empruntées à une histoire de ce mouvement, en cours de rédaction : comme les autres

mouvements similaires (panislamisme, sionisme, panprolétarisme, panceltisme..), il a une démarche en deux étapes : réunir tous ceux qui relèvent de la même définition (mais laquelle ?) / conquérir le monde "viribus unitis" pour son propre bien ; c'est le **Alldeutscher Verband** (Union panallemande) qui, à la fin du XIXe siècle, cristallise en quelque sorte diverses idées exprimées par Fichte puis Arndt, concrétisées d'abord en 1848/1849 puis en 1859 (fêtes du centenaire du poète et historien Schiller) ; l'Union fut créée en 1891 par des "africanistes", en réaction contre la cession de Zanzibar à la Grande-Bretagne en échange de Helgoland ; l'association compta rapidement des milliers d'adhérents, souvent influents et qui étaient aussi actifs dans d'autres associations : le **Kohlensyndicat** des mines de charbon ou le **Bund der Landwirte** des agriculteurs (1893) ou le **Flottenverein** (1898) ; il y a peu d'études sur ce sujet : M. S. Wertheimer, *The Pan-German League 1890-1914* (N.Y., 1924, réimprimé en 1917) ; M. Peters, *Der Alldeutsche Verein am Vorabend des 1. Weltkrieges* (Frankfurt/Main, 1992) ; les études sur le panslavisme sont elles aussi bien peu nombreuses, et il manque surtout un travail scientifique sur l'affrontement entre le panslavisme et le pangermanisme, qui se déroule pourtant sous nos yeux, des Pays Baltes aux Balkans ; Buelow, pas encore chancelier, affirmait dans un discours au Reichstag : "Im kommenden Jahrhundert wird das deutsche Volk Hammer oder Amboß sein" : dans le siècle à venir le peuple allemand sera ou marteau ou enclume... (cité par A.M. Lange, *Das wilhelminische Berlin* (Berlin-Ost, 1980), p. 24.

5. J'indique ici seulement quelques titres, si possible récents, sur le Reich et sur la personne de l'Empereur : *Bilder aus der Kaiserzeit* (Köln, 1985 — concerne la période 1897 à 1917, a été rédigé en RDA) ; *Das kaiserliche Deutschland 1870-1918* (Düsseldorf, 1970) ; I.C.G. Roehl, *Germany Without Bismarck* (London, 1967) ; D. Stegmann, *Die Erben Bismarcks* (Köln, 1970) ; pour Wilhelm II : les études de E. Ludwig (Berlin, 1925) et de E. Eyck (Erlenbach/Zürich, 1948) restent caractéristiques ; celle de P. Liman, *Der Kaiser* (1904), est intéressante, car l'auteur, ami de Bismarck, y oppose déjà la nation à l'Empereur ; lire I.V. Hull, *The Entourage of Kaiser Wilhelm II 1888-1918* (Cambridge, 1982) ; F. Knacke, *Prinz und Kaiser : Wilhelm II. im Urteil seiner Zeit* (München, 1960) ; El. Fehrenbach, *Wandlungen des deutschen Kaisergedankens 1871-1914* (München, 1969) ; se reporter au choix, très orienté, de documents, publié par G.A. Ritter : *Das deutsche Kaiserreich 1871-1914* (sic) (Göttingen, 1975) et les études de Fr. Fischer, *Krieg der Illusionen* (1960) et *Griff nach der Weltmacht* (1961) ; *Der Ort Kaiser*

Wilhelm II. in der deutschen Geschichte (München, 1992) ; à noter l'intérêt porté par les historiens anglo-saxons à la personne de l'Empereur...

6. L'expression **Kaiser Friedrich III** est erronée ; c'est seulement en qualité de Roi de Prusse qu'il peut s'appeler ainsi ; pour ce qui est du "nouvel Empire" de 1871 il est Kaiser Friedrich I. ; et si l'on considère (à tort) que le Reich de 1871 est la continuation du Saint Empire Romain, il y a déjà eu **deux** Friedrich III, tous deux de la Maison d'Autriche : l'un de 1314 à 1330, l'autre de 1452 à 1493 ; une curieuse confusion règne d'ailleurs chez les historiens allemands (et français) ainsi que dans les textes originaux entre le "Kaiser" et le "König" (*rex Germanorum*) ; l'erreur commise à propos du père de de Wilhelm II est d'ailleurs significative de la confusion fondamentale : s'agit-il en 1871 d'un **Erstes Reich** (on parle bien ailleurs de "Reichsgründung", ou d'un **Zweites Reich** : dans le passé je me suis aussi laissé prendre à ces "embouillamini") ; la chose n'est pas innocente dans la mesure où les Allemands (historiens, hommes politiques, publicistes) estiment que l'Allemagne actuelle est en fait le successeur "légitime" du Saint Empire, ce qui éclaire curieusement leur "européanisme".

7. Négliger le texte de la Constitution de 1871 amène à faire de graves erreurs ; lire les volumes 3 ("Bismarck und das Reich") et 4 ("Struktur und Krisen des Kaiserreiches) de la *Deutsche Verfassungsgeschichte seit 1789* (sic) de E. R. Huber ; lire aussi *Probleme der Reichsgründungszeit 1848-1879* (Köln, 1968) et *Reichsgründung 1870/1871* (Suttgart, 1970) ; sur les relations entre l'Empereur et les autres souverains lire l'excellent travail de Ing. Koch, *Die Bundesfürsten und die Reichspolitik in der Zeit Wilhelm II.* (München, 1960) ; ne pas oublier qu'il n'y a de ministres qu'au niveau des Etats, au niveau du Reich il y a des secrétaires d'Etat, ils ne sont pas les supérieurs hiérarchiques des ministres et encore moins sur les *Ministerpräsidenten* qui sont des chefs de gouvernement.

8. La loi de 1913 (dont on parle beaucoup actuellement) repose sur des critères très vagues, et établit en fait la priorité de la citoyenneté d'un Etat sur celle du Reich (ainsi Hitler deviendra en 1931 allemand en devenant d'abord citoyen du Braunschweig) ; il faudra attendre l'ordonnance du 5 février 1934 pour qu'il n'y ait plus qu'une **Reichsangehörigkeit** ; la RFA, poursuivant la politique d'utilisation des "minorités allemandes" (*Auslandsdeutsche*) étend encore la notion d'Allemand sans la préciser pour autant (ce qui est bien commode) : est Allemand ("deutscher **Volkszugehöriger**") celui qui "sich in seiner Heimat zum deutschen **Volkstum** (sic) bekannt hat, sofern dieses Bekenntnis durch bestimmte Merkmale wie Abstammung, **Sprache** (je

souligne) *Erziehung, Kultur bestätigt wird*" (peu de gens hors de RFA paraissent connaître ce texte (lois du 22 février 1955 et du 23 octobre 1961, qui reprennent la définition du "Volksdeutscher" de la circulaire NS du 23 mars 1939) ; notons que la question de savoir si les Juifs sont des Allemands fut posée dès 1848 ; la réponse resta très ambiguë ; lire d'importants articles dans *Die Zeit* (28 mai 1993) et dans *Süddeutsche Zeitung* (München, 6 juin 1993) ; d'ailleurs, le terme même de **Bürger** est incertain, ainsi on parle aujourd'hui de "ausländische Mithbürger" sans les considérer pour autant comme Allemands.

9. Les relations judéo-allemandes et judéo-autrichiennes sont pour le moins confuses ; deux points doivent être soulignés : l'opposition entre Juifs de l'Est (*Ostjuden*) et Juifs "allemands" — aussi en Allemagne et en Autriche mêmes — et la germanophilie des Juifs en pays slave ; mais il y a aussi lieu de tenir compte de l'antijudaïsme des théologiens luthériens "libéraux" au XIXe siècle et de l'assimilation fréquente après 1880 : le Juif = le Capital = la Grande Ville, ce qui se retrouve dans le programme de la NSDAP, mais aussi chez les "démocrates" du XXe siècle ; une lecture fondamentale, celle du livre de J. Wassermann, *Mein Weg als Deutscher und Jude* (1921) ; une règle de base : ne pas appliquer à cette problématique les habitudes de langage et de pensée français ; je signale ici une étude récente de J.H. Shoeps, le fils de l'historien H. J. Schoeps (1909-1980), dont on a pu dire qu'il était : "Ein Preuße, ein Deutscher, ein Jude" : *Bürgerliche Aufklärung und liberales Freiheitsdenken — A. Berstein in seiner Zeit* (Bonn, 1992) ; pour ce qui est de l'Autriche, une étude importante de G. Humbert sur l'écrivain K.E. Franzos a été publiée en 1993 par les Presses Universitaires de Strasbourg.

10. Le terme de **Gründerjahre** a désigné d'abord les années de fondation du Reich et d'épanouissement (ainsi en urbanistique et en architecture) ; à cause de la crise économique et morale (lire Nietzsche), ce terme se chargea d'ironie ; A. Bartels écrivait en 1901 : "Gleich nach 1870, und zwar gewiß nicht allein durch den Milliardenseggen, die wüste Gründerperiode, so ziemlich das ekelhafteste Schauspiel..." (il en rend il est vrai responsable non pas le paysan ou l'artisan enraciné dans son *Deutschtum*, mais le Juif apatride...).

11. "(...) auch der wüsteste Traum ist eine Tatsache, so gut als jede andere" in *Beiträge zu der Analyse der Empfindungen* (1886 ; cité dans l'édition de 1903, p. 285 ; sur la place de Mach (créateur de la balistique et "inventeur" du nombre de Mach), lire J.B. Neveux, *La voie autrichienne: de Mach à Handke in Revue d'Allemagne* (1974, 6, p. 62 sqq.) ; pour ce qui est de Dubois Remond (ou encore Du Bois Reymond) (1818-1896), il fit sensation en 1872 par son affirmation : "Ignoramus" (et aussi : "ignorabimus...") dans *Ueber die*

Grenzen des Naturerkennens (1872) ; voir J.B. Neveux, *Anthologie de la pensée germanique 1850-1914* (Paris, 1971), p. 69 sqq.

12. Lire M. Korinman, *Quand l'Allemagne rêvait le monde* (Paris, 1990) ; le titre est "accrocheur" et peu exact, le livre est assez confus, mais il y a une bonne bibliographie et des éléments intéressants pour comprendre le pangermanisme actuel.

13. Le sociologue F. Toennies (1855-1936) publie en 1887 son traité *Gesellschaft und Gemeinschaft* (2è éd. : 1912) : il y a une sorte d'interaction dialectique entre la "communauté", qui est héritée, stable, rassurante — et la "société", qui est accidentelle, conventionnelle (par contrats successifs) et aléatoires, mais agissante (il serait souhaitable que la mode weberienne chez nos sociologues ne les empêche pas de reconnaître le grand rôle joué par Toennies).

14. Le nom exact est **Sacrum Imperium Romanum** (Heiliges Römisches Reich) et le titre du Prince est (par exemple pour Joseph II) : "Von Gottes Gnaden erwählter Römischer Kaiser zu allen Zeiten Mehrer (auctor) des Reiches, König in Germanien, zu Jerusalem"... et les mots **deutscher Nation** (dont le sens, sans doute restrictif, est incertain) ont été un très intermittent ajout de publicistes à la solde de l'une ou l'autre puissance intéressée, ainsi Pufendorf ou Conring) ; lire F. Zeumer, *Das Heilige Römische Reich Deutscher Nation* (Leipzig, 1911) : l'utilisation d'une dénomination inexacte faite par des historiens ou des hommes politiques en ou hors d'Allemagne a faussé à dessein toute l'histoire allemande qui commence en fait seulement en **1871**, et cela sans qu'on ait le droit de parler d'une **unité** allemande (un autre abus de langage), voir plus haut.

15. Notamment dans *Demokratie und Kaisertum* (1900 — 2è édition, profondément remaniée, en 1904) ; F. Naumann (1860-1919), pangermaniste, inventeur de la formule : "neudeutsches Wirtschaftsevangelium", est le père spirituel des **Deutschnationale**, "libéraux" et, par Stresemann et Heuss, de la FDP actuelle, celle de Gentscher et de Kinkel (à noter le "laïcisme" de ce parti) ; sur Naumann, peu connu en France, il n'existe, semble-t-il, que des hagiographies ; on peut lire K. Oppel, *Friedrich Naumann* (München, 1961) et *Weltverantwortung zwischen sozialer Frage und Nationalstaat* (Baden Baden, 1987) ; la fondation F. Naumann du parti FDP a édité récemment le texte des écrits de F. Naumann (Köln, 1966-1969) ; à signaler l'exposition à Königswinter en 1985 ; en ce qui concerne Weber, que nous retrouvons plus loin, lire : M. Panzer, *Der Einfluß Webers auf Naumann* (Würzburg, 1986).

16. C'est aussi que les "libéraux républicains" développent l'idée d'une

Allemagne **Kern-und Magnetstaat**, qui serait le noyau — pour commencer— d'une Europe allemande ; lire R. Pascal, *The Francfort Parliament 1848 and the Drang nach Osten* in *Journal of Mod. Hist.*, 1946, 18, p. 108 sqq. ; G. Wollstein, *Das Großdeutschland der Paulskirche* (Düsseldorf, 1977) ; sur le rôle de la constitution de 1849 : J.D. Kuchne *Die Reichsverfassung der Paulskirche — Vorbild und Verwicklichung im späteren deutschen Rechtsleben* (Frankfurt/Main, 1986) ; ce qui est remarquable mais non surprenant, en ce temps d'historicisme politico-romantique, c'est la résurgence et l'épanouissement de mythes plus ou moins "fabriqués", tel celui de l'Empereur Staufer Friedrich Ier (1152-1190), dit Rotbart ou Barbarossa ; "mort" en Turquie, il serait endormi dans une grotte du massif du Kyffhäuser et il attendrait avec son armée (*das schlafende Heer*) l'heure de la puissance nouvelle de l'Allemagne ; ce mythe s'est en quelque sorte incarné dans le **Kyffhäuserdenkmal** (1891-1896), qui connaît actuellement un regain de ferveur ; le nom de "Barbarossa" a été donné par exemple au cuirassé Kronprinz Friedrich Wilhelm, vendu aux Ottomans au début du XXe siècle ; Barbarossa fut le nom de code de l'attaque allemande contre l'U.R.S.S. en 1941 ; le "Kyffhäuserbund", fondé en 1900 puis recréé en 1952 (sic) réunit les diverses associations d'anciens combattants ; lire F. Oppl, *Friedrich Barbarossa* (Darmstadt, 1990) et (ouvr. coll.) *Die Deutschen und ihr Mittelalter* (Darmstadt, 1992) ; à noter qu'en 1871 certains milieux (prussiens) ironisèrent sur ce mythe et refusèrent tout lien de filiation entre ce Reich-là et le nouvel Etat ; lire El. Fehrenbach *O.C.* p. 32 sqq. (en 1871, un poète désireux de rattacher les Hohenzollern aux Staufer célébra Wilhelm Ier sous le nom de "Barbablanca"...).

17. Quand l'Allemagne voulut profiter de la guerre faite par les U.S.A. à l'Espagne pour s'emparer soit des Philippines soit des Carolines, elle envoya en 1898 une puissante escadre dans le Pacifique ; ce qui provoqua une vive tension entre le Reich et les U.S.A. ; lire H. Leusser, *Ein Jahrzehnt deutsch-amerikanischer Beziehungen 1897-1935* (München, 1928) ; mais l'histoire des relations entre les deux Etats qui s'imposèrent en même temps sur la scène mondiale ne paraît guère intéresser les historiens allemands, pas plus que ne les intéresse l'histoire de la "colonisation" des Amériques ; il serait en particulier intéressant de savoir dans quelle mesure le "républicanisme" des Germano-Américains n'a pas contribué à relancer l'idée d'un **Reich républicain**, sans monarque ; par ailleurs les Germano-Américains (ainsi que divers Juifs germanophones venus de pays slaves) ont joué un grand rôle après 1914 dans l'"isolationnisme" aux U.S.A. ; d'ailleurs, le "Auslandsdeuschtum"

semble constituer une sorte de Reich virtuel ; sur le rôle de l'armateur Ballin et la HAPAG dans les relations transatlantiques du Reich lire L. Cecil, *A. Ballin— Business and Politics in Imperial Germany 1888-1918* (Princeton, 1967) ; J.B. Neveux, *Sur les routes océanes : Ballin et l'impérialisme maritime allemand* in *Revue d'Allemagne*, 1981, 13, p. 512 sqq.

18. Des indications sont disséminées dans divers ouvrages ; on peut utiliser : H. Schwab, *Die bürgerlichen Parteien Deutschlands 1830-1945* (Leipzig, 1970) tome 2 ; une monographie manque : à noter cette définition de M. Weber : "Wir ökonomischen Nationalen" (leçon inaugurale de 1895, v.i..) ; L. Moos, *Bildungsbürgertum, Nationalproblem und demokratisches Zeitalter*, (München, 1968), en particulier, p. 112 sqq, "Reichsidee une Mitteleuropa".

19. C. Frantz (1817-1891) imagina une fédération d'abord européenne puis mondiale sous la direction de l'Allemagne, et sans germanisation, la Prusse fédérant l'Europe de l'Est et la Scandinavie, l'Autriche fédérant les Balkans et les pays méditerranéens, la "Troisième Allemagne" (les Etats de l'Ouest) fédérant l'Europe Occidentale ; à la tête il y aurait un Habsburg (*Der Föderalismus als das leitende Prinzip* (titre abrégé) en 1879, *Die Weltpolitik* en 1882-83 ; lire *NdtB*, 5 (1961), 353 sqq. ; S. Jopp. *C. Frantz und der Imperialismus* (Marburg, 1964), P. Lauxtermann, *C. Frantz — Romantik und Realismus im Werk eines politischen Außenseiters* (Utrecht, 1979).

20. L'idée d'un *Mitteleuropa* se précise au début du XIXe siècle, se concrétise avec l'économiste F. List (1789-1846), l'homme politique K. Bruck (1849-1860), se développe à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle (entre autres : F. Naumann, *Mitteleuropa*, 1917) — le concept devient très actuel vers 1970 (rôle de Otto von Habsburg et de divers "Européens" des pays du Danube) ; il manque une étude scientifique de l'ensemble de cet important "rêve" politique, à l'origine de plusieurs guerres ; voir n. 30.

21. Lire D. von Pezold, *Cäsaromanie und Byzantinismus bei Wilhelm II.* (Köln, 1971) ; en 1906 paraît le livre *Der Kaiser Wilhelm II. und die Byzantiner*, l'auteur, E. von Reventlow (1863-1943) est un membre actif du *Alldeutscher Verein* (qui se définit en octobre 1903 officiellement comme "nationale Opposition").

22. A plusieurs reprises l'Empereur s'est fait rappeler brutalement par les souverains (qui se considéraient, selon le mot du prince régent bavarois Luitpold, comme ses alliés et non pas ses vassaux) ou encore par le Reichstag (élu, lui, au suffrage universel) au respect des limites constitutionnelles de ses pouvoirs "civils" ; la presse du temps s'intéresse de près à ces conflits, qui expliqueraient au moins en partie les hésitations de l'Empereur, ses reculades du

dernier moment, ses déclarations qui se contredisent et se "téléscoptent", les exagérations des formulations ; il faudrait en tenir compte dans l'établissement de la responsabilité respective de l'Empereur et du "peuple" dans le déclenchement et dans l'évolution de la politique en général, de la guerre de 1914-1918 en particulier.

23. Je rappelle que, au XIVE siècle, c'est la ville de Berlin devenue luthérienne qui oblige le souverain, resté catholique, à se "convertir" ; en 1613, la ville restant luthérienne, le souverain devient calviniste ("reformiert") ; à noter que les Hohenzollern de Souabe restèrent catholiques... une bonne partie de l'histoire de la capitale et de l'Etat de Brandenburg-Preußen (y compris l'accueil des "huguenots") s'explique à partir de l'hostilité entre des populations luthériennes (puis, de plus en plus catholiques) et les souverains calvinistes ; de toute manière, il faut se garder en la matière surtout, d'utiliser des termes non précisés ou bien des "slogans" du genre "cuius regio eius religio" ; lire J.B. Neveux, *Vie spirituelle et vie sociale entre le Rhin et la Baltique au 17e siècle*, (Paris, 1967), p. 310 sqq. et passim ; il convient d'autre part de noter l'importance de la réforme confessionnelle de 1817 (*Unionskirche*), conciliant luthéranisme et calvinisme) qui permit à la Prusse d'accroître son influence sur les protestants allemands (mais aussi au Levant : évêché protestant (anglo-prussien) de Jérusalem en 1841.

24. De nombreux ouvrages (souvent trop laudatifs) ont mis en lumière les transformations que Berlin a connues après 1875 surtout ; je voudrais souligner ici que, si l'ours des armes de la ville perd son collier de sujétion en 1883, si Berlin devient une entité administrative distincte de la Mark Brandenburg, néanmoins le "préfet régional" (*Oberpräsident*) est commun aux deux ; le 18 mars 1901, en inaugurant une caserne-forteresse en plein Berlin, l'Empereur croit bon de menacer la ville : "Wenn die Stadt Berlin noch einmal wie im Jahre 1848 sich mit Frecheit und Unbotmäßigkeit gegen den König **erheben wird** (je souligne), dann seid ihr, **meine Grenadiere**, dazu berufen, mit der Spitze eurer Bajonette die Frechen und Unbotmäßigen zu Paaren zu treiben" (*Reden*, éd. DTV, p. 98) ; la ville, gouvernée par des "libéraux" (*Freisinnige*) fit concurrence au palais (*Schloß*) et à la "cathédrale" (*Dom*) des Hohenzollern en construisant un hôtel de ville (*Stadthaus*) avec une tour de 101m de hauteur (1902-1911) ; en 1911 se constituait une communauté urbaine (*Zweckverband Großberlin*) ; quand le Reichstag fut construit (1884-1894), ce fut dans un style pseudo-Renaissance, par refus de s'intégrer, comme le souhaitait Wilhelm II, dans l'ensemble *Dom* (achevé en 1905) et *Schloß*.

25. Lors de l'inauguration de la dernière statue de la "Puppenallee" en

1901, l'Empereur se mêla de définir l'art véritable ("die wahre Kunst") : relevons cette phrase pour le moins malheureuse (et mise en relief dans le texte d'origine) : "Eine Kunst, die sich über die von mir bezeichneten Gesetze und Schranken hinwegsetzt, ist keine Kunst mehr" (la suite de la phrase "sie ist Fabrikarbeit, ist Gewerbe...") (*Reden*, éd. DTV p. 102) ; c'est dépasser singulièrement les limites du "sponsoring" d'Etat... lire aussi P. Paret, *The Berlin Secession Modernism and Its Enemies in Imperial Germany* (Harvard, 1980) ; Wilhelm II ne semble pas avoir compris ni les temps nouveaux ni ce que l'industrie apportait à la "grande Allemagne" et dont des peintres tels que E. Bracht (1842-1921) ou H. Baluschek (1870-1935) surent s'inspirer ; l'étude — par définition difficile — du **Kabarett** pourrait apporter d'utiles précisions (lire par exemple les textes du Kabarett *Schall und Rauch* de M. Reinhardt, édités récemment (Berlin, 1991) par P. Sprengel ; pour ce qui est de la **Kunsterziehung** (avec, entre autres, F. Avenarius), l'Empereur ne partageait guère sa politique en grande partie "arts déco" (la revue *Der Kunstwart*, 1888) et du "arts and crafts movement" iro-anglais — mais il s'agissait peut-être de concurrence...

26. Le quatrain cause des poursuites était le suivant (*Simplizissimus*, 1898, n° 31, p. 121):

"Oh, diese gefährvolle Reise

Was soll sie den Völkern bloß?"

Der Staatsminister seufzt leise :

"Es ist eine Schraube los."

si le mot "Schraube" était censé s'appliquer à l'hélice du bateau, "es ist eine Schraube los" est une expression encore très courante qui signifie : "il débloque"; dès le numéro 31 ("Palästina-Nummer") un dessin de T.T. Heine montrait Friedrich Barbarossa et Godefroy de Bouillon affublés du casque colonial que l'Empereur prit pour son voyage (la prédilection de Wilhelm pour les uniformes allemands ou étrangers était connue) ; Wedekind avait ajouté quelques vers moqueurs ; l'éditeur Langen (v.i.) dut fuir en Suisse, Heine fut condamné à 6 mois, Wedekind à 7 mois de détention dans une enceinte fortifiée ("Festungshaft") une détention relativement supportable ; certains ont pensé que Langen, qui n'aimait pas beaucoup Wedekind (il était loin d'être le seul), avait tendu un piège à celui-ci ; lire G. Seehaus. *Frank Wedekind* (Reinbek, 1974) ; A. Kutsher, *F. Wedekind, sein Leben und seine Werke* (München, 1922, réimprimé 1983) ; son père, originaire du Hanovre, était un patriote **hanovrien**, n'aimant pas les Prussiens ; il appela son premier fils Armin, et son second (notre écrivain) Franklin ; parti outre-Atlantique, il était devenu

citoyen des U.S.A.

27. Certains discours de l'Empereur sont de véritables prêches, et la tonalité est, en général, celle de la prédication de mission ; "Kaiser Wilhelm II. konnte reden, das war seine Begabung ; und er wollte reden, das war sein Verhängnis" écrit E. Johann dans son édition (déjà citée) d'un choix de discours (*Reden des Kaisers*, München, 1966/77, p. 32) ; ce choix est très orienté, c'est encore davantage le cas du choix publié par Rogner & Bernhard, établi et commenté par A. Matthes et H. Arntzen (München, 1976) ; l'édition "complète", celle de J. Penzler, *Die Reden des Kaisers Wilhelm II.*, en 4 volumes (Leipzig, 1913) s'arrête 5 ans avant l'abdication (quelques discours prononcés après 1913 se trouvent dans les choix cités plus haut ; pour ce qui est du parti SPD et du socialisme, voir plus loin le passage consacré à Mehring.

28. Parmi les écrivains très représentatifs de l'état d'esprit régnant en Allemagne (aussi après 1918) il faut citer Rudolf Herzog (1869-1943) dont les romans "impérialistes" eurent des millions de lecteurs (ainsi : *Die vom Niederrhein*, 1893 ; *Die Wiskottens*, 1905 ; *Hanseaten*, 1909) ; une thèse d'Etat (Strasbourg) lui a été consacrée en 1992 (P. Jardin) ; elle est en cours d'impression.

29. L'affaire a été certainement gonflée par les adversaires extérieurs et aussi à l'intérieur du Reich ; lire entre autres : A. Drewes, *Die Daily-Telegraph-Affäre vom Herbst 1908 und ihre Wirkung* (München, 1933) ; M. Schlegelmich, *Die Stellung der Parteien des Deutschen Reichstages zur sog. Daily-Telegraph-Affäre und ihre innerpolitische Auswirkung* (Halle, 1936) ; Wilhelm II aimait commenter en public l'actualité, il la commentait aussi dans les dossiers, souvent de la même manière "primesautière" ; lire L. Franck, *Die Randbemerkungen Wilhelm II. in den Akten der auswärtigen Politik als historische und psychologische Quelle* (Berlin, 1933) ; Er. Thoma, *Der Einfluß der Randbemerkungen Bismarcks und Kaiser Wilhelm II. auf die deutsche auswärtige Politik* (Tübingen, 1930).

30. Wilhelm II aimait les formules "forsch" et "schneidig" ; sa réaction (ou plutôt **une** de ses réactions) après l'attentat de Sarajevo fut : "Mit den Serben muß man so bald als möglich zu Ende kommen" (cité par F. Knacke, *O.C.*, p. 270) ; il est vrai que dans cette affaire aussi l'Empereur procédait peut-être par calcul : en poussant l'Autriche vers une guerre dans laquelle elle devrait faire appel à lui, il pouvait espérer deux conséquences : cette guerre ouvrirait à l'Allemagne les Balkans, et elle lui permettrait d'être enfin le véritable souverain, chef de guerre ; de toute manière, depuis longtemps, les Balkans

font partie de ce que les Allemands pourraient appeler leur "back-yard" (à comparer avec la politique pour le moins irréfléchie de la RFA dans l'affaire yougoslave depuis 1991 : la politique de Gentscher puis de Kinkel est celle de Naumann ou de Stresemann) ; on peut aussi penser à une sorte de fuite en avant, saisissant le premier prétexte venu : entre 1890 et 1908, la dette publique du Reich était passée de 1,3 milliards de Mark à 4,2 milliards, et il fallait bien que les armements puissent "rapporter" ; sur la situation financière du Reich au début du XXe siècle nous manquons d'études d'ensemble : utiliser (avec prudence) : R. Poitevin, *Les Relations économiques entre la France et l'Allemagne 1898-1914*(Paris, 1969).

31. W. Rathenau écrit ainsi à la femme de Hindenburg, le 12 décembre 1917: "...so bin ich, wie Ihnen bekannt sein dürfte, als Jude Bürger zweiter Klasse. Ich könnte nicht politischer Beamte werden, nicht einmal in Friedenszeiten Leutnant.", in *Briefe* (Berlin, 1955), p. 243 sur Rathenau lire l'ouvrage récent *Ein Mann vieler Eigenschaften* (Berlin, 1990) ; de nombreux textes du temps vont dans le même sens et il convient de rappeler qu'en 1934 les anciens combattants allemands juifs ont protesté contre la nouvelle loi sur le service armé qui les en excluait.

32. Né sujet du roi du Danemark en 1862 dans le pays de Dithmarschen (une ancienne république paysanne au Nord de l'embouchure de l'Elbe), Bartels est devenu, avec davantage de violence que l'Alsacien F. Lienhard, l'apôtre d'un germanisme raciste, adversaire et des Welches (Français) et des Juifs ; actif dans les milieux luthérano-nationalistes ("deutschechristlich") il participa à la *Kunsterziehung*, en en exagérant les aspects pangermanistes — il écrivait, à propos des Juifs, qu'ils suçaient le sang des Allemands et leur volaient leur âme (par exemple dans *Der Deutsche Verfall*, 1913) ; il fut de ceux qui opposèrent la tradition du grand Bismarck à la chienlit "judéo-capitaliste" d'un Reich dans lequel on ne reconnaissait plus, selon eux, le peuple allemand ; plus tard, Bartels accueillit avec enthousiasme le pouvoir NS ; il manque une monographie scientifique sur Bartels ; lire *NdtB*, (1953), 567.

33. "Wir müssen begreifen, daß die Einigung Deutschlands ein Jugendstreich war, den die Nation auf ihre alten Tage beging und seiner Kostspieligkeit halber besser unterlassen hätte, wenn sie der Abschluß und nicht der Ausgangspunkt einer **deutschen Weltmachtspolitik** (je souligne) sein sollte" in *Der Nationalstaat und die Volkswirtschaftspolitik* (Freiburg, i.B., 1895), p. 32. Weber disait sa crainte de voir l'Allemagne de l'Est envahie par les Slaves ("Hemmung der slaschen Flut", p. 14) ; selon lui la guerre économique continue même en temps de paix, et il est le devoir de l'Etat

de combattre une évolution économique si celle-ci met en danger les intérêts de la Nation... ; sur ce texte, très actuel un siècle après, lire A. Bergstraesser *M. Webers Antrittsvorlesung in zeitgeschichtlicher Perspektive* in *Vjhefte für Zeitgeschichte*, 1957, 5, p. 209 sqq. (assez décevant) — l'étude de W. J. Mommsen, *Max Weber und die deutsche Politik 1890-1920* (München, 1959, 2è éd. 1974) est très intéressante ; il cite la phrase suivante de la *Wissenschaftslehre* (1922) : "Friede bedeutet Verschiebung der Kampfformen der der Kampfgegner oder der Kampfgegenstände oder endlich der Auslesenchancen und nicht anderes" (p. 43) — je partage entièrement son avis quand il écrit "Das Polenproblem blieb zeitlebens für Max Weber eine entscheidende Frage der deutschen Politik" (p. 59) ; le démocrate Weber devrait être mesuré aussi à cette aune.

34. Sur cet aspect, longtemps occulté, de l'activité du jeune H. Mann et de son frère, lire la thèse du regretté A. Banuls : *H. Mann — Le poète et le politique* (Paris, 1966) ; on peut considérer que non seulement la pièce *Der Tyrann* (écrite vers 1909 mais publiée seulement en 1918...) mais surtout le roman *Professor Unrat oder : das Ende eines Tyrannen* (1905) furent des attaques dirigées contre le régime ; pour ce qui est de *Der Untertan* (je prépare une étude de la version russe), il faut noter ceci : le texte paru en 1918 a été modifié par l'auteur ; la publication commença dès le 1er janvier 1914 dans la revue "nationalliberal" *Die Zeit im Bild* de München, fondée en 1902 ; quand la parution est interrompue le 13 août 1914, environ les 9/10 du texte ont été publiés, mais avec de nombreuses modifications (l'auteur étant d'accord) ; un tirage de 10 exemplaires, chez l'éditeur K. Wolff, fut distribué à des personnalités de l'aristocratie ; pour ce qui est de la traduction russe, elle fut faite sur la base d'un texte dactylographié qui parvint à Moscou ; la traduction parut dès le 1er juin 1914 dans la revue *Sovremennyyi mir* (Le Monde d'aujourd'hui) fondée en 1892 et qui imprimait des textes de Lenin et de ses partisans "bolchéviques" — à noter que la Russie ne payait pas de droits d'auteurs aux étrangers car elle n'avait pas signé la convention de Bern ; en ce qui concerne *Das Zwanzigste Jahrhundert* : le premier numéro de ce périodique ("Deutschnationale Monasthefte für soziale (sic) Leben, Politik, Wissenschaft, Kunst und Literatur") parut, orné de l'aigle impériale, en octobre 1890 ; le programme de la revue était de combattre la "schrackenlose Herrschaft des Kapitals", les partis "besonders das Judentum und die radicale (sic) Sozialdemokratie", mais aussi les ultramontains ("reines evangelisches Christentum" et les agrariens de Prusse — de lutter pour la Grande Allemagne "soweit die deutsche Zunge reicht" et de se battre "gegen das 19. Jahrhundert,

für die neue Zeit, für Wahrheit, Freiheit und Recht", le tout au nom d'une jeune génération combattive ("kampfesfroh") ; lire la remarquable thèse du regretté A. Banuls, *Heinrich Mann : le poète et le politique* (Paris, 1966).

35. La concurrence "démocratique" pour le pouvoir et, ensuite, la volonté des NS de le détenir seuls expliquent le fait que des gens tels que Adenauer, Heuss, Hugenberg, le "mécène" Toepfer, qui est mort en 1943, aient pu faire figure d'opposants voire de victimes, alors qu'ils défendaient des idées et des intérêts d'inspiration "völkisch", qui étaient aussi ceux des NS. ; c'est ce qui fut le cas avec une partie des "conjurés du 20 juillet" (1944), dont Goerdeler.

36. Un des frères de Harden, sous le nom de Witting, fut maire de Posen/Poznan, en Pologne prussienne, de 1891 à 1902 ; sur Harden, outre *NdtB* 5 (1961), 345 sqq., lire H.J. Goebel ; *M. Harden als Politiker und Publizist im 1. Weltkrieg* (Bern, 1977) (parmi ses "buts de guerre" il y avait l'annexion de la Belgique et du Nord de la France, terres "germaniques") ; H.F. Young, *M. Harden, censor Germaniae* (Münster, 1971) ; sa correspondance avec Bjoernson et avec Rathenau vient d'être publiée ; sur son périodique, dont le nom lui fut proposé par F. Mehring, lire B.U. Weller, *M. Harden und Die Zukunft* (Bern, 1970) ; très intéressant et révélateur est le livre de Höre Israël : *Emin Pacha, Harden, Rathenau und die moderne Judenfrage* (1939, 2è éd. : Hamburg, 1942) de W. Franck (qui se suicida en mai 1945), directeur du *Institut der NSDAP zur Erforschung der Judenfrage* ; *NdtB*, 7, (1966), 647 sqq.

37. Pour l'affaire Eulenburg je renvoie au travail de I.V. Hull sur l'entourage de l'empereur (cité plus haut) p. 45-146 ; dans un premier temps, de juin à août 1898, Harden utilisa le conte : *Pudel Majestät, Der Wahrheit Rache, Großvaters Uhr*.

38. C'est W. Frauendienst qui le qualifie ainsi (*Handbuch deutscher Geschichte* de Brandt & Just, nationaliste, IV/1, p. 49) ; L. Quidde, fondateur de la *Historische Jahresschrift* (1898) semble gêner les historiens ; dès 1892, Quidde s'opposa à Wilhelm II : il organisa un congrès d'historiens (München, avril 1893) afin de protester contre les excès "modernistes" de la politique scolaire de Wilhelm II en Prusse qui faisait du combat contre le socialisme et de la défense du Trône et de l'Autel l'essentiel de la réforme des programmes (réalisée en Prusse en 1892) — et de défendre par delà la culture classique des lycées un esprit "libéral" et quasi laïque ; sur L. Quidde lire O.P. Taube, *Ludwig Quidde* (Kallmünz, 1963) ; à noter que les "tirés à part" parurent chez un éditeur de Leipzig : les lois, notamment sur la presse, différaient considérablement d'un Etat du Reich à l'autre ; en ce qui concerne le mouvement pacifiste allemand, se reporter au *Handlexikon* ; *Die Friedensbewegung* (Hermes,

Düsseldorf, 1983) et D. Stewe, *Die bürgerliche deutsche Friedensbewegung als soziale Bewegung bis zu Ende des 1. Weltkrieges* (Freiburg, 1972) ; je n'insiste pas sur les ambiguïtés d'un "pacifisme", celui notamment des conférences de 1899 et de 1907 dont plus d'un aspect relève de la stratégie politique (russe en particulier) ; d'autres pacifismes sont l'œuvre de services dits "secrets" ; *Die Gessellschaft* (avec le sous-titre : "Realistische Wochenschrift für Literatur (sic) Kunst und öffentiliches Leben") qui publia ce texte, avait été fondée en 1885 (elle disparut en 1902) par l'écrivain "nationalliberal" M. G. Conrad (1846-1927) ; après avoir achevé l'Université en soutenant une thèse, il fut journaliste à Paris, vint en 1882 à München, fut député au Reichstag de 1893 à 1896 où il défendit l'école non-confessionnelle ; il se fit connaître notamment par un roman munichoïse, *Was die Isar rauscht* (1888), de tendances naturalistes (il admirait et soutenait Zola) ; lire *NdtB* 3 (1957), 335-336.

39. Quelques traits du portrait : "Heißhunger nach militärischen Triumpfen"... "kömödiantischer Zug"... "das berausende Gefühl der Macht"... "eine nervöse Hast" ; Quidde souligne les mérites de son père Germanicus ("die schlichte bürgerliche Art, der freundliche Gleichmut in allen Lagen...") et l'attente ("so vielversprechend waren die Anfänge..") avant d'opposer l'apparence qui plaisait aux foules à la réalité que quelques observateurs percevaient ("der Jubel eines leicht zu Beifall begeisterten Volkes"... "vorsichtige Beobachter").

40. Un certain nombre de travaux ont paru sur Mehring, mais une monographie véritable manque ; lire entre autres H. Koch, *F. Mehrings Beitrag zur marxistischen Literaturtheorie* (Berlin Ost, 1959) ; W. Kumpmann, *F. Mehring als Vertreter des historischen Materialismus* (Wiesbaden, 1966) ; *NdtB*, 16 (1990), 623 sqq ; les études sur le socialisme et le SPD sont nombreuses mais souvent peu satisfaisantes car partiales et incomplètes ; lire P. Gay, *Das Dilemma des demokratischen Sozialismus— Bersteins Auseinandersetzung mit Marx* (Düsseldorf, 1975) ; C. Andler, *Le Socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine* (Paris, 1912) et *Les Origines du socialisme d'Etat en Allemagne* (Paris, 1917) ; "Vaterlandslose Gesellen" — *Sozialdemokratie und Nation 1860-1990* (München, 1933) ; sur la situation des ouvriers (un point souvent oublié au profit des discussions de doctrine), lire G.A. Ritter & K. Tenfelde, *Arbeiter im Deutschen Kaiserreich 1871-1914* (titre peu satisfaisant) (Bonn, 1993) ; l'ouvrage de F. Mehring parut d'abord dans le périodique socialiste *Neue Zeit* (1891/92), puis en librairie (1893) ; une deuxième édition parut en 1906, avec un seul changement : la suppression

d'un appendice "über den historischen Materialismus" ; à noter que Mehring fut l'un des créateurs d'un "théâtre libre", *Freie Volksbühne*, et qu'il publia en 1898 l'important ouvrage *Geschichte der deutschen Sozialdemokratie* et édita également le "Nachlaß" de Lassalle, de Marx et de Engels ; je note au passage que la seule expression française correcte est : **socio-démocratie**, "social-démocratie" est un barbarisme.

41. "historische Legenden.. sind sie immer nur der ideologische Ueberbau einer ökonomisch-politischen Entwicklung" *ibid.*, p. 9.

42. "Wenn man die Literaturgeschichte eines Zeitalters erzählen will, ohne die ökonomische und politische Geschichte desselben Zeitalters zu kennen , so verfällt man günstigen Falls in eine ästhetisch-philologische Kannegießerei" (*ibid.*, p. 200).

43. Le spécialiste français de L. Thoma est J. Dewitz (Strasbourg) ; sur cet écrivain et polémiste, lire P. Haase, *L. Thoma, Bürgerschreck und Volksschriftsteller* (München, 1975) ; M. Fritzen *Das satirische Werk L. Thomas* (Frankfurt/Main, 1971) ; G.H. Kroesch, *L. Thoma als Journalist* (Bern, 1989) ; le bimensuel *März* fut fondé en 1907 par A. Langen et parut jusqu'en 1917 ; parmi ses rédacteurs en chef, il eut outre Thoma : Hesse, Heuss. A. Langen utilisa un important héritage pour se lancer dans l'édition (il appartenait aux milieux industriels de la Rhénanie) ; né à Köln en 1869 il mourut à München en 1909, après un exil en Suisse (pour revenir, il dut payer une amende de 40 000 M (or) ; lire *NdtB*, 13 (1982), 407-408.

44. "...Aber die Ueberzeugung habe ich : wenn ich königlich preußischer Hausmeister wäre und meinem Herrn mit ganze Herzen ergeben, dann würde ich die Sammlung von Johannes Penzler aufkaufen und aus dem Buchhandel entfernen..." (p. 60) ; à noter dans le même numéro, outre quelques œuvres de Hesse, des articles célébrant la colonisation allemande en Pologne, la traduction d'un article d'A. France (*Die Erlösung von der Kirche*, p. 176 sqq) et une autre d'un article de J. Jaurès sur l'absolutisme (p. 293 sqq).

45. L'expression est de B. Guben dans *Schwarz, Rot und Gold — Biographie einer Fahne* (Berlin, 1991), p. 235.

46. A Bremerhaven, le 27 juillet 1900, lors de l'embarquement des troupes pour la Chine, Wilhelm II — qui se prenait très sérieusement pour l'archange saint Michel protégeant l'Occident contre le péril jaune, encouragea les soldats à être impitoyables, en disant entre autres ceci : "... Wie vor tausend Jahren die Hunnen unter ihrem König Etzel (Attila) sich einen Namen gemacht... so möge der Name Deutscher in China auf tausend Jahre durch euch in einer Weise bestätigt (?) werden, daß niemals wieder ein Chinese es wagt, einen Deutschen

auch nur scheelanzusehen". On peut se demander ce qu'Attila a de commun avec des soldats allemands : il s'agit d'une réminiscence "mal digérée" du *Nibelungenlied*; dans lequel Etzel/Attila épouse Krimhilde, veuve de Siegfried, l'épopée s'achevant sur un magnifique massacre des... invités germaniques et de leurs hôtes) ; la phrase eut beau être supprimée dans la version officielle, elle fut néanmoins connue, et les Anglo-Saxons donnèrent dès avant 1914 le surnom de **Huns** aux Allemands, lire *Reden* (éd. Bogner & Bernhard), p. 87 et *Reden* (éd. DTV) p. 139 sqq.

47. "Der Macht des Monarchen und der Aristokratien tritt dit Macht der Kopfzahl gegenüber" in *Demokratie und Kaisertum* (texte de 1900, *Werke*, 2, 81 ; v.s.) ; le texte de 1904 contient cette phrase : "Unser Volk wächst und dieses Wachstum vermehrt die Träger der Demokratie" (p. 46).

48. Le "marxiste" rhénan Ernst Bloch (1885-1977) s'inscrit parfaitement, tout comme le Rhénan Marx, dans ce messianisme allemand ; lire *Geist der Utopie* (1918) et aussi *Das Prinzip Hoffnung* (1954/59, assez confus) ; l'ouvrage de J. Hermand, *Der neue Traum vom alten Reich* (Frankfurt/Main, 1988) se lit bien, abonde en détails intéressants et en perspectives "neuves", mais reste superficiel.

49. "Das europäische Reich wird kommen". *Die Presse* (Wien) du 20 novembre 1992, p. 16 ; ne pas oublier que Otto, prétendant à la couronne des Habsburg (dans les "deux mondes" ?) est devenu Allemand comme le fit Hitler, en devenant d'abord citoyen d'un Etat de la RFA (la Bavière, où il fut élu à l'Assemblée des Communautés Européennes).

50. A noter cette remarque "stylistique" : "... gerade die Bonner hätten allen Grund, bei Stilfragen behutsam aufzutreten" ; faut-il voir dans cet article (et encore davantage dans celui du 20 juin 1993, touchant le même sujet), une manifestation (comme aux temps de Thoma) de cet étrange "séparatisme" bavarois qui affirme qu'il n'y a de regnum allemand que s'il est bavarois ?

51. La venue de Hitler au pouvoir en janvier 1933, même dans des circonstances bizarres, a été conforme à la Constitution de 1919, que Hitler s'est bien gardé de supprimer, en l'utilisant au maximum ; ce fut une "Machtübernahme" et non une "Machtergreifung" ; Wilhelm II, qui put vivre, dans son exil hollandais, la main-mise des Allemands sur les Pays-Bas (un projet dont on parlait beaucoup en Allemagne vers 1900), paraît d'ailleurs avoir vu en Hitler celui qui réalisait ses propres projets : "... weil er sich von ihm eine Vollendung seiner Weltmachtträume erhoffte", écrit la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* du 28 août 1991 en rendant compte d'une exposition consacrée à Wilhelm II : "Der letzte Kaiser" (Deutsches Historisches Museum

de München) — à noter que la FAZ est un organe typiquement "nationalliberal", comme le montre bien son intérêt peu discret pour le "Deutschtum" des minorités (dont la "minorité allemande" en Alsace... ; sur le problème de la continuité (une vision des choses refusée par plus d'un "spécialiste" français) lire la thèse (d'Etat) de G. Humbert sur la jeunesse allemande entre 1918 et 1939 (à paraître) ; une question : quel âge avait Hitler en 1907 ?

52. Dans ce double choix l'impulsion est venue du socio-démocrate F. Ebert, premier président du Reich ; lire B. Guben, *o.c.*, p. 236 ; il y eut d'abord les couleurs du Norddeutscher Bund de 1867 : noir, blanc et rouge, symbolisant la Prusse (noir et blanc) et le Brandebourg (rouge et blanc) ; ceci devint le drapeau du Reich (1892) ; en ce qui concerne les hymnes, il y eut à partir de 1871 le "Heil dir, im Siegeskranz, Herrscher des Vaterlandes", composé selon une mélodie de Beethoven, inspirée par le folklore écossais ; un chant très répandu fut "Die Wacht am Rhein", qui remontait à la crise "rhénane" de 1840 pour les paroles (l'air date de 1851) ; lire aussi *Symbole und Zeremoniell in deutschen Streitkräften* (Freiburg, 1991) ; à ajouter les nombreux monuments, lire *Denkmäler im 19. Jht* (München, 1972).

53. Selon une des interprétations, le drapeau de 1848 avait été celui des associations d'étudiants (une majorité des députés étaient des "Akademiker") et les *Burschenschaften* du début du siècle avaient choisi les couleurs en combinant les couleurs du Saint Empire (Rouge et Or) et les couleurs de la maison des Staufen (Noir et Or).

**L'IDEE IMPÉRIALE DANS L'ŒUVRE
DE MIHAI EMINESCU (1850-1889),
LE POÈTE NATIONAL ROUMAIN ¹**

Mihai Eminescu est considéré par les Roumains comme leur poète national. Les historiens et les critiques littéraires le définissent comme le poète de l'amour et de la méditation pessimiste sur la vie, sous l'influence de Kant et de Schopenhauer, le chantre du passé légendaire et mythique des Roumains. Vous pouvez donc vous interroger sur le choix de ce grand romantique comme sujet de ma communication. C'est qu'Eminescu a ressenti et a exprimé peut-être plus que ses contemporains la situation d'un pays situé au carrefour des empires et d'un peuple qui subit les diverses formes de l'impérialisme culturel. Il est, en outre, intéressant d'interroger certaines de ses œuvres, qui nous permettront de mieux appréhender ses idées vis-à-vis de l'idéologie impériale et de ce qu'elle implique dans le domaine politique et social. Enfin, cette démarche fait œuvre d'actualité, car une partie des écrits d'Eminescu a été occultée, certaines de ses œuvres que j'évoquerai n'ont plus été rééditées depuis plus de soixante ans tant elles gênaient le pouvoir politique de tous les régimes, de Carol II jusqu'à Ceaușescu.

L'œuvre littéraire d'Eminescu, né en 1850, mort en 1889, se déroule sur une vingtaine d'années, de 1869 à 1889.

Les années d'apprentissage et de création se situent à une époque d'épanouissement de l'impérialisme, qui prend des formes très diverses en Europe durant le dernier tiers du siècle.

L'idée impériale qui circule en Roumanie dans le dernier tiers du XIXe siècle est, en grande partie, celle héritée de l'Antiquité romaine. La conception d'un Empire, à l'origine protecteur du peuple, puis monarchie centralisée et de droit

divin, le culte de l'empereur, son autorité et son pouvoir sur de vastes Etats ont inspiré nombre d'écrivains et de politiciens roumains. J'insisterai cependant dans mon étude sur un sens plus moderne, qui s'est développé à partir d'Angleterre définissant "la défense de l'Empire", puis, plus largement, "la politique d'expansion" : expansion économique, expansion stratégique, expansion culturelle.

La Roumanie, située au carrefour de plusieurs empires du XIXe siècle, va être à la fois fascinée et révoltée par ses grands et puissants voisins. Cette fascination et cette crainte se retrouvent dans les œuvres poétiques et politiques d'Eminescu.

Je m'attacherai ainsi dans un premier temps à la réaction du poète face à ces empires, ensuite j'aborderai son attitude devant l'impérialisme culturel et je tenterai enfin de déterminer quel est son idéal politique : une république ou une monarchie à l'allure impériale, car on peut se demander si la Roumanie n'a pas eu aussi des ambitions expansionnistes afin de former un royaume, une grande Roumanie à dominante latine, faisant pendant aux empires musulman, slave et catholique.

En effet, les empires dont il s'agit sont l'Empire ottoman, la Russie et l'Autriche-Hongrie.

L'Empire ottoman a maintenu sous sa domination les pays des Balkans durant cinq siècles. La Roumanie s'en libère en 1877-1878, mais son influence dans les mœurs demeure vivace. L'évocation des sultans turcs offre à Eminescu l'occasion de peindre des tableaux pittoresques et exotiques, comme ceux qui étaient à la mode parmi les romantiques français : Hugo, Lamartine, Vigny. Le souvenir de l'Empire turc donne encore au poète des sujets d'exaltation du patriotisme. Mais ce souvenir est aussi un motif de révolte contre la domination ottomane, contre les traces laissées par elle dans la vie des Roumains, à travers notamment les Phanariotes.

Dans le long poème "La Troisième Lettre", *Scrisoarea a Treia* (1881), après une scène en décors orientaux évoquant la naissance de l'Empire ottoman, nous assistons à l'affrontement verbal entre Bajazet (ou Bayazid) Ier, venu

conquérir la Valachie, et le voïvode Mircea le Vieux, qui refuse de se soumettre et défie le sultan.

— C'est toi Mircea ?

— Oui, Sire !

— Viens ici et t'incline,

Sinon je changerai ta couronne en épines.

— Quels que soient vos pensées ainsi que votre but,

Tant qu'on garde la paix, soyez le bienvenu !

Quant à la soumission, veuillez nous excuser ;

Si votre grande armée voulait nous attaquer,

Ou bien si vous vouliez rentrer déjà chez vous,

Pour vous montrer ainsi généreux envers nous...

Sire, quoi qu'il en soit, destin doux ou amer,

Nous le suivrons bon gré, dans la paix ou la guerre.²

Suit la description de la bataille de Rovine (1394) qui se termine par la défaite des Turcs. Dans la dernière partie du poème, Eminescu oppose au passé héroïque un présent indigne et se livre à une critique d'une rare violence du monde politique de son temps. Sa cible de prédilection sont les libéraux — qu'il appelle d'ailleurs "les rouges" : rappelons qu'à partir de 1877 il travaille dans la rédaction du journal conservateur *Timpul* (Le Temps). Son article "Les Phanariotes et les classes dirigeantes"³ exige que les politiciens d'origine étrangère (Grecs, Juifs, Serbes, Bulgares) cessent d'être "les éléments *déterminants, souverains*"⁴ dans l'Etat roumain". Ces descendants des Phanariotes ou du moins continuateurs des mœurs implantées par eux, sont pour Eminescu des métèques méprisables et néfastes à la Roumanie.

Que leur importe /à ces métèques/ la Roumanie, notre peuple, nos coutumes ou notre passé ? — écrit le poète dans "La polémique avec /le journal libéral/ *Le Roumain*"⁵. Comme objet d'exploitation, comme vache à traire, comme source de traitements et de pensions ? Passe encore. *Vive la Roumanie* !⁶ Mais quand il s'agit de cet amour profond et indéfectible pour la nation qu'avaient nos ancêtres /.../, quand il s'agit de défendre le vrai peuple roumain contre l'exploitation à laquelle il est soumis, alors adieu la Roumanie !

De quel bagage culturel dispose d'ailleurs ce politicien-profiteur ? "Quatre classes primaires (c'est la manière de désigner aujourd'hui encore en Roumanie quelqu'un qui possède une instruction rudimentaire) — quatre classes primaires et un cours de violoncelle"⁷ — écrit Eminescu à propos d'un homme politique appelé Costinescu — et le répète chaque fois qu'il cite son nom. Dans un autre article "La culture des rouges" ("Cultura rosilor"), Eminescu renchérit :

Un petit peu de français appris chez *un coiffeur* ⁸ ou chez une gouvernante égarée à Bucarest, la lecture de mauvais romans et d'écrits littéraires sur l'Etat, voilà la culture des gens qui prétendent discuter avec nous de questions sérieuses concernant l'Etat. ⁹

Quelle est l'attitude d'Eminescu face aux deux autres grands pays voisins : l'Empire russe et l'Autriche-Hongrie? Voici quelques vers d'un poème écrit en 1878 mais publié après sa mort "Aux armes !" (*La arme* !):

Vous entendez ! les faibles et les opprimés
Nous appellent de loin :
C'est la voix de la douce Bessarabie,
Son dernier jour est arrivé.
C'est notre sœur cadette,
Qui gémit sous le fouet des Kalmouks,
Ses mains sont cruellement enchaînées,
Et ils la traînent par la corde passée autour de son cou.
Est-elle morte ? ou dort-elle seulement,
Et attend que les chiens la tuent ?
Aux armes,
Aux armes donc Roumains !

Auraient-ils tous péri les aigles
Et les faucons des Carpates ?
Vous, fils de la vieille Transylvanie,
Vous êtes profondément indignés
Et souffrez de l'humiliation
Que de Brasov à Abrud
Vous maintient en esclavage

Le Finno-Tartare aveugle et cruel.
Et nul ne brisera la chaîne ?
N'avez-vous pas de cœur,
N'avez-vous pas de mains ?
Aux armes, aux armes,
Aux armes, frères Roumains !

Et toi, Bucovine chérie,
Diamant de la couronne d'Etienne le Grand,
Tu es devenue esclave et odalisque
Entre des mains sales d'Israël.

Et le poème se termine ainsi :

/O, pays!/ prends ton glaive,
Appelle tes enfants
Et pars à la guerre avec eux,
Avec les fils d'aigle et les fils de lion,
Que se brisent impitoyablement
Kalmouks, Tartares, Ennemis et Maîtres,
Aux armes, aux armes,
Aux armes, frères Roumains !

Le contenu de ce poème est violemment nationaliste et xénophobe. Il peut s'expliquer par le dépècement que subit la Roumanie. La Bucovine était devenue autrichienne en 1777 ; la Transylvanie faisait toujours partie de l'Empire des Habsbourg.

L'Empire russe profita de l'affaiblissement progressif de l'Empire ottoman pour annexer en 1878 la totalité de la Bessarabie, plus précisément la moitié septentrionale qui lui manquait ; c'est le prix que la Roumanie dut payer à l'Empire des tsars pour son indépendance par rapport à la Turquie, bien qu'elle eût aidé les armées russes dans la guerre russo-turque.

Quant à l'Autriche-Hongrie, cet empire à dominante catholique constitue, à l'époque d'Eminescu, une véritable société des nations, admirée par certains pour son administration préfigurant cette union européenne dont rêve

tout le XIXe siècle et que chante Victor Hugo¹⁰. Cet empire est cependant détesté par certaines minorités. Par exemple, après le compromis de 1867, qui établit deux Etats égaux : l'Autriche et la Hongrie, les Roumains de Transylvanie vont connaître l'oppression hongroise. En Roumanie, l'influence germanique va s'accentuer après la guerre franco-prussienne de 1870-1871 et sous l'influence de Carol Ier, monarque d'origine allemande (1866-1914).

La Roumanie, petite monarchie dont le souverain est d'origine étrangère, est-elle destinée à disparaître, comme la Pologne à la fin du XVIIIe siècle ?

En fait, tous les empires voisins, y compris la Turquie, souhaitent moins une annexion qui deviendrait une source d'embarras — car les intérêts des Etats se heurtent les uns aux autres — que le développement de leur zone d'influence. Cet objectif leur paraît facile à atteindre puisque la Roumanie de 1870-1880 ne possède pas les forces morales et intellectuelles capables de résister à un impérialisme économique et culturel.

Or la culture peut être un bon auxiliaire de l'impérialisme. Un exemple intéressant en est la magyarisation de la Transylvanie dans le dernier tiers du siècle. La politique scolaire hongroise contraignait la population roumaine soit à se laisser magyariser soit à rester analphabète, du moment que l'on supprimait l'enseignement primaire en langue roumaine.

Dans les deux autres régions roumaines formant la Roumanie, l'enseignement demeurait très modeste : une vingtaine de lycées et des établissements privés dont les méthodes pédagogiques s'inspiraient des modèles français et allemands. Notons une quatrième influence culturelle étrangère: celle de la France. Il n'existait que deux jeunes universités, celle de Jassy (fondée en 1860) et celle de Bucarest (1864). La plupart des étudiants roumains vont donc continuer leur études à l'étranger, à Vienne, à Heidelberg, à Berlin ou à Paris.

Ces différentes cultures ont-elles marqué Eminescu ? Les a-t-il subies passivement ? Comment a-t-il réagi ?

Né dans le Nord de la Moldavie (à Ipotesti, près de Botoşani), il fréquente une école allemande, puis le Lycée

allemand de Cernăuți (Tchernowitz), ville qui, située à quelques kilomètres de chez lui, se trouvait cependant en Autriche, dans cette partie de la Moldavie annexée par les Habsbourg. A 14 ans, il s'enfuit pour suivre une troupe de comédiens. Retrouvé par sa famille, il exercera de petits métiers : souffleur au théâtre, copiste et d'autres. En 1869, bien qu'il n'ait pas continué ses études secondaires et qu'il ne possède pas de diplômes, son père l'envoie, comme "auditeur libre" à la Faculté de Philosophie de Vienne, puis à Iéna et à Berlin. Eminescu lit avec frénésie et se passionne pour de nombreux cours proposés par l'Université : droit romain, histoire (antiquité classique et civilisation hindoue), philosophie (il étudie Platon, Spinoza, Kant, Fichte, Schopenhauer), économie politique, esthétique, anatomie, langues étrangères. Ses travaux personnels sont encore plus variés et les littératures européennes y tiennent une large place. Notons cette tendance encyclopédique qui caractérise l'esprit d'Eminescu.

La formation universitaire et intellectuelle du poète le destinait donc à proposer comme modèle à ses contemporains un idéal étranger. S'il témoignera toute sa vie de son admiration pour la littérature "humanitaire" française, dont le représentant le plus éminent reste à ses yeux Victor Hugo, il se refusera néanmoins à accepter l'impérialisme culturel allemand, ainsi que le messianisme français d'ailleurs. Le premier se fonde sur l'originalité primitive, irréductible du germanisme. La race allemande est supérieure aux autres, elle doit prendre le rôle de guide spirituel des nations. On connaît la place que tient ce thème dans l'œuvre de Richard Wagner, qu'Eminescu a bien connue. Le messianisme français reste encore très vivace, malgré la défaite de la France dans la guerre franco-prussienne. Il se fonde sur le rationalisme et aboutit à la négation de différences spécifiques entre les peuples.

Ces deux conceptions de l'impérialisme culturel sont combattues par Eminescu. La première ne permet pas la création d'une littérature nationale ; la seconde peut créer une littérature artificielle d'imitation, de plagiat. Pour Eminescu, la littérature doit être nationale, au sens à la fois le plus large et le

plus précis du terme : instrument d'éducation populaire, elle cherchera son inspiration dans le peuple, ce qui lui donnera, en retour, l'avantage de refléter fidèlement un état social. "Toute littérature — écrit-il — constitue le foyer d'un esprit national, vers quoi concourent les rayons venus de tous les points de la vie spirituelle ; elle révèle le niveau de la vie publique..."

L'impérialisme culturel aboutirait à la domination étrangère tant dans le domaine littéraire que dans le domaine politique.

Dans les premières pages du roman "Génie stérile" (*Geniu pustiu*), voici comment le personnage principal jugeait son pays :

Vous voyez chez nous des historiens qui ignorent l'histoire, des lettrés et des journalistes qui ne savent pas écrire, des comédiens qui ne savent pas jouer, des ministres qui ne savent pas gouverner, des financiers qui ne savent pas calculer ; c'est ce qui explique ces montagnes de papier griffonné sans aucune utilité, tous ces cris bestiaux qui remplissent l'atmosphère du théâtre, tous ces changements de ministères, toutes ces faillites. Vous trouverez plus facilement des gens qui mettent aux voix l'existence de Dieu que d'âmes passionnées pour la langue et la tradition des ancêtres, que de cœurs aimant l'expressivité du langage de notre peuple, que d'esprits occupés par les questions vitales pour ce peuple, auquel nous appliquons toutes les fantasmagories de notre fausse civilisation. /.../ Quant à notre intelligence /"nos intellectuels"/ — une génération d'employés... au savoir mal assimilé... des gens qui calculent dans combien d'années ils parviendront au pouvoir... intelligence fausse qui connaît mieux l'histoire de France que celle de Roumanie ; ce sont les fils de gens venus de tous les coins de la terre, car les enfants des vrais Roumains ne savent pas encore lire et écrire... des gens, enfin, qui ont le physique et le caractère de leurs pères Grecs, Bulgares et le nom seulement de leur mère, la malheureuse Roumanie. Et encore s'ils avaient acquis d'une manière ou d'une autre le droit de s'appeler Roumains ; mais non. Ils haïssent leur pays plus fort et plus terriblement que les étrangers. Ils la considèrent comme un lieu d'exil, comme une condition fâcheuse de leur existence... ils sont... comme ils le disent eux-mêmes... Roumains de naissance, Français de cœur — et si la France offrait à nos faux savants

les avantages que leur fournit leur pauvre patrie — ils auraient émigré depuis longtemps... tous tant qu'ils sont !¹¹

La trop rapide transformation d'un Etat agricole et patriarcal en un Etat moderne mettait en lumière la fragilité de la structure sociale de la Roumanie, dépourvue de bourgeoisie, de classe moyenne solide. Le jeune royaume avait dû édicter des lois, des codes, créer des administrations modernes, il devait poser les bases psychologiques, morales et sociales sur lesquelles appuyer ces institutions.

La France avait été un exemple et un soutien dans la formation de la conscience nationale et dans la création de l'Etat roumain. Elle n'est plus qu'une mode, voire un prétexte. La société, dominée par l'attrait d'une vie facile et la lutte des ambitions personnelles, se désintéresse des problèmes nationaux. Les libéraux, bêtes noires d'Eminescu, Rosetti et Brătianu en tête, se prévalent de déclarations empruntées, pour la plupart, à l'idéologie française, s'efforçant de gagner par la voie démagogique, l'attachement des masses ignorantes. Mais les conservateurs ne font, eux non plus, rien qui vaille, se perdent dans les rivalités de personnes et ne trouvent aucun appui réel ni dans le peuple ni auprès du roi. Carol Ier, quant à lui, évolue entre les partis avec autant de défiance que de diplomatie et s'expose trop souvent à des situations compromettantes. En fait de résultats, c'est l'anarchie, le pays poussé à la ruine, la Bessarabie livrée aux Russes en 1878, une alliance défensive contre nature avec l'Autriche-Hongrie en 1883.

Dans le dernier tiers du XIXe siècle, la Roumanie est donc une victime exemplaire du mouvement d'expansion impérialiste en Europe. Eminescu, nous l'avons constaté, est parfaitement conscient de ce danger. La Roumanie est destinée à subir, au même titre que les pays d'Afrique et d'Asie, les intérêts économiques, stratégiques et culturels de ses voisins. C'est une proie facile car il n'existe ni un pouvoir fort, ni une classe sociale positive ni une administration honnête et efficace.

Comment modifier cette situation ? Par une révolution sociale ? Par l'idéal républicain ? Ou par un autre modèle ?

La réponse d'Eminescu est complexe. Il convient d'interroger son œuvre ; nous nous arrêterons notamment sur un poème : "Empereur et Prolétaire" et sur une étude politique: "L'Influence autrichienne sur les Roumains des Principautés".

"Empereur et Prolétaire" (*Impărat și Proletar*) a paru dans *Convorbiri Literare* (Entretiens Littéraires), la revue de la société littéraire "Junimea", le 1er décembre 1874, à Jassy. Il s'agit d'un poème lyrique de tonalité romantique dans lequel Eminescu privilégie les idées morales et politiques : la solitude du pouvoir, le sens et la portée des révolutions et des thèmes sociaux et humanitaires : l'injustice sociale et la pitié pour les malheureux.

Pour développer ces idées, Eminescu se sert de l'actualité : la tragédie de la Commune de Paris. Panaitescu - Perpessicius (1891-1971), auteur de la plus importante édition de l'œuvre d'Eminescu, situe la première version du poème avant août 1870, alors que le poète se trouvait à Vienne ; son titre "Le Prolétaire" (*Proletarul*) laisse penser que c'était uniquement une plainte humanitaire. Après le 21 mai 1871, Eminescu rédige une seconde version du poème intitulée *Umbre pe pînza vremii* ("Ombres sur la toile du temps") et comportant une strophe qui se termine sur le vers : "*Versallia învinge... iară Comuna cade*" ("Versailles triomphe... et la Commune tombe"), strophe disparue dans la version définitive.

La première partie de la version définitive du poème n'évoque pas la Commune de Paris, ni la présence d'un empereur. Il s'agit d'un réquisitoire contre les tares et les vices des puissants, contre les injustices, les inégalités sociales qui opposent les nantis aux opprimés :

Où sont justice et droit ? — Les forts ont entouré
Fortune et majesté d'un cercle étroit de lois ;
Grâce à leurs biens volés on voit comme ils conspirent
Pour condamner au dur labeur tant de victimes

Dont ils ont subjugué la vie et le travail.

Les uns dans les plaisirs dépensent leurs années
Coulant des jours heureux où chaque instant sourit ;
Pour eux les vins ambrés, l'hiver — jardins, verdure...
L'été a ses plaisirs : le front neigeux des Alpes ;
Pour eux la nuit est jour, le jour a les yeux clos.¹²

Eminescu s'est exprimé comme Victor Hugo :

A César ton argent, peuple ; à toi, la famine.
N'es-tu pas le chien vil qu'on bat et qui chemine
Derrière son seigneur ?
A lui la pourpre ; à toi la hotte et les guenilles.¹³

Les strophes suivantes sont une incitation directe,
explicite, à la révolte :

Pourquoi subir le joug des millions néfastes,
Vous que nourrit à peine un incessant travail ?

Et encore :

Brisez cet ordre injuste et si cruel pour vous
Qui divisa le monde en riches et en pauvres !

La deuxième partie d'"Empereur et Prolétaire" est
beaucoup plus précise dans le temps et dans l'espace :

Longeant la Seine en son carrosse de gala
Passe un César lassé, perdu dans ses pensées.
Le bruit profond des eaux, le flot des équipages
Roulant sur les pavés ne troublent pas son rêve ;
Le peuple s'en écarte en silence, craintif.

Son sourire entendu, calme et prévenu,
Son regard fier qui lit dans l'âme des humains,
Et la main dirigeant fermement les destins —
Le troupeau en haillons devant lui le salue
*Sa grandeur se rattache à tous ces plébéiens.*¹⁴

Plus loin, la révolte est dans Paris :

Paris est consumé par l'océan des flammes
Et les tours, noirs flambeaux, brûlant au vent crépitent —
Sous les langues de feu en longs flots se tordant
Des cris, des chocs armés pénètrent l'air ardent.
Le siècle, ce cadavre — a pour tombeau Paris.¹⁵

Le César du poème n'est autre que Napoléon III. Il faut cependant moins s'attacher à la précision historique de ce poème qu'à son aspect symbolique. La Commune de Paris n'a pas précédé la chute de Napoléon III. Si le portrait de l'Empereur est véridique — la physionomie triste et désabusée, l'allure méditative — il est vain de croire qu'Eminescu ait voulu s'en prendre spécialement au pouvoir autoritaire de l'Empereur des Français. Celui-ci a travaillé en faveur de l'Union des Principautés roumaines ; c'est un souverain qui aime le peuple, qui a voulu sincèrement faire profiter les classes laborieuses de l'enrichissement de la France. Par politique, il souhaite que le niveau de vie s'élève, afin que le peuple soutienne le régime. En fait, le César d'Eminescu rappelle moins un dictateur jouisseur et sans scrupules qu'une sorte de philosophe :

Aux bords qu'a ébranlés la mer tumultueuse
César assis médite auprès des troncs penchés
Des saules éplorés.

Quel est le sens de cette méditation ?

De nombreux commentateurs ont insisté sur la vision pessimiste du poète :

De l'éternelle mort le monde n'est qu'un rêve.

(le vers sur lequel se termine le poème).

C'est reprendre la conception pessimiste de Schopenhauer : le monde est inexplicable et absurde.

La critique marxiste a insisté sur d'autres aspects du poème pour lui faire prendre un sens révolutionnaire et prophétique : le salut serait dans la révolution. Cette

interprétation n'est guère convaincante : Eminescu jette le discrédit sur toute idée d'évolution humaine orientée dans un sens précis. Ni l'empereur ni le prolétaire ne réussissent à atteindre leurs objectifs.

Eminescu proposerait-il l'idéal anarchiste face à l'idéal impérial ?

La violence révolutionnaire et le despotisme sont aussi vains l'une que l'autre. Une révolution sociale est dangereuse pour la Roumanie, dont l'existence est sans cesse remise en question. Elle risque une domination étrangère, car ni la Russie ni l'Autriche-Hongrie ni la Turquie ne toléreraient une république socialiste.

Mais revenons au César du poème. C'est un souverain philosophe dont l'action a été annihilée par les politiciens de carrière et les exploités désignés dans la première partie du poème. Eminescu est un conservateur qui veut pratiquer une politique sociale au profit du seul peuple roumain authentique ; il veut combattre l'esprit du luxe et débarrasser la Roumanie des contaminations étrangères.

Brisez le marbre nu de la Vénus antique,
Brûlez ces toiles où des corps neigeux sont peints !

Eminescu souhaite un socialisme d'Etat qui peut s'apparenter à celui de Bismarck dans le nouvel Empire Allemand. La personne de Bismarck était très en honneur à "Junimea". La pratique de cette politique sociale était aussi le rêve de Napoléon III.

Un changement social s'impose en Roumanie, mais il est vain de vouloir le réaliser par la violence. L'Etat doit prévenir le mal. Le César du poème est pénétré de sa mission, tout comme l'était Napoléon III. Mais entre le peuple et lui il y a des parasites et des êtres malfaisants qui ont contrarié, neutralisé ses actions ; c'est leur égoïsme et leurs vices qui ont suscité la violence. La solution serait donc un rapprochement entre le souverain et le peuple par dessus les formes constitutionnelles. Est-ce la solution prônée dans "*Influența austriacă asupra Românilor din Principate*", qui présente d'une

façon complète et à peu près définitive sa doctrine ?

C'est à Jassy, le 16 mars 1876, à l'occasion d'une conférence tenue sous les auspices de "Junimea" que Mihai Eminescu traite de "L'influence autrichienne sur les Roumains des Principautés". La conférence fut publiée quelques mois plus tard dans *Convorbiri Literare*, numéro 5 du 1er août 1876; l'article compte une trentaine de pages.¹⁶

Ce qui fait l'unité de l'Empire Austro-Hongrois, selon Eminescu, ce n'est ni la personne de l'Empereur, ni la puissance de l'armée ; c'est encore moins un sentiment passionnel et idéologique.

L'Autriche existe par le désordre de ses peuples, écrit-il. Pour les maintenir éternellement soudés et éternellement en discorde, elle a besoin d'un *élément international*, sans patrie propre, qui se trouve chez lui au Tyrol, aussi bien qu'en Bohême, en Galicie et en Transylvanie. Cet homme cosmopolite par excellence /.../ est le prêtre catholique. Sans famille, car il n'est pas marié ; sans langue, car la sienne est une langue morte (le latin) ; sans patrie, puisque sa patrie se trouve là où l'envoie l'Eglise ; sans roi, puisque son roi est le Pape ; cet élément — continue Eminescu — s'est employé à unifier l'Autriche par la religion.¹⁷

Eminescu signale plus loin un autre élément d'unification :

(...)un être hybride et maladroit : *le fonctionnaire autrichien* (le "Beamter"). Celui-ci a une langue, mais elle consiste en quelques formules creuses allemandes, appelées "*Schimmel*", c'est-à-dire vieilleries. Si on lui enlève ces quelques formules usées et mal stylisées, il ne connaît plus aucune langue et voici pourquoi : dans la maison paternelle, il a parlé le russe, il a étudié dans un collège hongrois, a fréquenté l'université allemande, et quand il a fini ses études, il ne connaît aucune langue convenablement.¹⁸

Résumons rapidement quels sont, d'après Eminescu, les dangers qui menacent la Roumanie. Le premier est l'impérialisme économique : idée d'actualité, car la liberté des échanges internationaux semble s'imposer comme un dogme indiscutable inspiré par l'Angleterre. La politique de modernisation a amené Carol Ier à faire appel aux techniciens

allemands pour organiser l'armée ou les chemins de fer et à soumettre la Roumanie à la domination économique de l'Autriche.

Le second danger tient à la faiblesse de la Roumanie elle-même car il n'existe pas, à l'exception de rares périodes dans son histoire, une cohésion sociale harmonieuse ni une politique extérieure cohérente. La société roumaine est dominée par les intérêts des clans, des factions et des ethnies étrangères. Les paysans sont entre les mains des grands propriétaires, la seule classe moyenne est composée de Juifs, qui régissent le commerce et les affaires.

Comment remédier à cette situation ?

"Le luxe des révolutions ne nous est pas permis à nous, puisque notre Etat est toujours un problème", affirme le poète et il propose une solution en trois points :

La stabilité, c'est-à-dire un gouvernement monarchique, héréditaire, plus ou moins absolu ;

Le travail, ce qui signifie l'exclusion des bureaucrates de la vie publique de l'Etat et l'obligation pour eux de faire un travail productif ;

L'économie, ce qui signifie apprécier les avantages de telle ou telle dépense et les sacrifices qu'elle exige ; ceci autant dans l'économie publique de l'Etat que dans l'économie privée.

En cas d'échec de cette politique, la Roumanie disparaîtrait, conclut Eminescu.

Il nous faudrait choisir entre la domination autrichienne et la domination russe. Sous la première, les Juifs entreraient dans les villages encore plus nombreux qu'aujourd'hui. Les paysans deviendraient leurs serfs, les propriétés terriennes seraient achetées par des sociétés capitalistes ; elles seraient colonisées par les Allemands et la nation serait réduite à l'état de prolétariat. Dans le second cas, un oukaz supprimerait le roumain dans l'église et dans l'Etat, le paysan vivrait vieux, mais à condition de se russifier ; et nous, quoi que nous écrivions, mal nous en prendrait : les plus courageux grossiraient les rangs du "pokhod na Sibir" (l'expédition vers la Sibérie), sans jugement, par ordre administratif — "administratiwnym poriadkom".¹⁹

La volonté de remédier aux défauts et aux vices du jeune Etat Roumain amène ainsi Eminescu à proposer l'idée d'une espèce de monarchie impériale, appuyée directement sur le peuple.

Se serait-il inspiré de l'exemple de Napoléon III qui prétendait tenir sa légitimité du peuple ?

Je ne le pense pas, puisque le but ultime d'Eminescu est la défense et la sauvegarde de l'identité nationale roumaine et que pour atteindre ce but il apparaît non seulement comme anticonstitutionnel et partisan d'un pouvoir absolu — ce qui n'était pas le cas de Napoléon III — mais aussi comme xénophobe et antisémite.

Eminescu annonce-t-il ces nouveaux empereurs du XXe siècle qui prendront le noms de Duce, Führer ou Conducator ?

Non, sa vision impériale reste celle d'un poète, son idéal rappelle le vieux monarque des contes de fées roumains, débonnaire et paternaliste, l'empereur-paysan qui, comme on le voit dans *Călin Nebunul* (conte populaire mis en vers par Eminescu),

Sort le soir sur le seuil de sa maison bavarder avec le pays.

Loin des empereurs assoiffés de grandeur, de puissance et de conquêtes, ce monarque a comme principale préoccupation de sauvegarder l'existence physique et l'identité spirituelle de son peuple ; c'est la raison pour laquelle celui-ci lui reste totalement acquis. Les intérêts du monarque (obligatoirement héréditaire aux yeux d'Eminescu) et les intérêts de son peuple coïncident nécessairement : le poète roumain adopte le vieil et classique argument illustré par Bodin, Hobbes, Bossuet, plus tard par Maurras.

Cet idéal est exposé dans l'épisode de la *Troisième Lettre* où le voïvode Mircea le Vieux affronte le sultan Bayazid:

Moi ? je défends ma misère, mes besoins, mon peuple...
Et c'est pourquoi tout ce qui bouge sur cette terre, rivière ou
branche,

M'est ami à moi seul et te hait. /.../

Nous n'avons pas de soldats, mais l'amour de la terre est un mur

Qui ne craint pas ton renom, Bayazid !

Ne croyons pas que Mircea est un monarque du passé, inaccessible, de droit divin ; c'est un souverain bonhomme et paternaliste, qui hait l'abstraction, le droit abstrait et impersonnel :

Les peuples ne sont pas des produits de l'intelligence, mais de la nature — cela doit être établi. Au début de leur développement, ils ont besoin d'un point stable, autour duquel se cristallisât leur travail commun, leur Etat, comme l'essaim a besoin d'une reine des abeilles. Si les abeilles avaient des journaux, ceux-ci seraient très *légitimistes*.²⁰

Devant ce mélange de Barrès et de Maurras avant la lettre, nous comprenons mieux l'embarras des critiques et des historiens, car Eminescu condamne le despotisme, mais aussi le capitalisme usurier et lutte pour une meilleure justice sociale :

Pourquoi subir le joug des millions néfastes,
Vous que nourrit à peine un incessant travail ?
N'est-il pour vous ici que mort et maladie ?
Alors que dans la joie et les splendeurs du faste
Goûtant ici le ciel, ils n'ont plus à mourir...

(Imparat si Proletar)

Les victimes, dans l'esprit du poète, sont ceux qui fournissent le travail réel en Roumanie : la classe paysanne. "Le paysan — répète-t-il — porte sur ses épaules quelques milliers de propriétaires /.../, des milliers d'employés /.../, des centaines de milliers de Juifs /.../, des dizaines de milliers de sujets étrangers./.../."²¹

Ce qui fait l'unité de la pensée d'Eminescu c'est sa volonté de lutter sans concessions contre le libéralisme. Celui-ci conduit à la démagogie, laquelle, aussi sûrement que le despotisme, entrave l'évolution naturelle harmonieuse des classes positives : paysans et artisans, et encourage le parasitisme et l'arrivisme partisan, au mépris du bien public.

Cet anti-libéralisme n'est pas simplement un accès de

réaction politique, un phénomène de droite classique. Il se concilie chez le poète roumain avec un certain anti-capitalisme et avec le souci du nationalisme économique — inspiré probablement par l'Allemand List — pour combattre les exploités, les fonctionnaires inutiles, ceux qui favorisent l'exportation des produits indispensables et poussent, à l'inverse, aux importations qui satisfont le "goût bourgeois", sapent la petite industrie et paralysent la production nationale.

Telle ou telle partie de l'œuvre d'Eminescu a été éclairée ou occultée suivant les gouvernements qui se sont succédés en Roumanie depuis plus d'un siècle. Eminescu est un personnage encombrant par le fait qu'il pose de bonnes questions, mais n'offre pas toujours de bonnes réponses.

Devant l'idéal impérialiste du dernier tiers du XIXe siècle, Eminescu est à la fois fasciné et révolté. Fasciné par un idéal qui a façonné un pouvoir fort dans de vastes Etats rassemblant tous leurs nationaux ou dans le cas de l'Autriche-Hongrie imposant l'ordre et une relative harmonie entre toutes les ethnies. Révolté par ces mêmes Etats qui non seulement ont arraché à la Roumanie une partie de ses territoires et de ses enfants, mais encore l'ont colonisée économiquement, intellectuellement et ethniquement.

Les gouvernements qui se sont succédés en Roumanie depuis plus d'un siècle n'ont pas apporté les bonnes réponses aux questions d'Eminescu. Les uns ont pratiqué un nationalisme intransigeant, les autres une volonté de puissance dans l'espoir d'un pouvoir fort, d'autres encore se sont lancés, sans en avoir l'envergure, dans l'impérialisme. Le souhait du poète reste à accomplir :

Ce que je te souhaite, douce Roumanie,
Jeune mariée, mère adorée !
Que tes fils vivent comme des frères
Comme les étoiles de la nuit, comme les aubes du jours,
Une vie éternelle, la gloire, le bonheur,

L'IDÉE IMPÉRIALE DANS L'ŒUVRE DE MIHAI EMINESCU

Armes puissantes, une âme roumaine,
Un rêve d'héroïsme, bonheur et fierté,
Voilà mes souhaits, douce Roumanie !

Ecaterina Cleynen-Serghiev

1. *BIBLIOGRAPHIE*. George CALINESCU, *Viața lui Mihai Eminescu* (La Vie de M.E.), 1932 ; l'édition de 1964 revue par l'auteur est reproduite dans *Opere*, Bucarest, Ed. pentru Literatură, vol.11, 1969. George CALINESCU, *Opera lui Mihai Eminescu, 1934-1936* : la version corrigée par l'auteur en 1947 est reproduite dans *Opere*, vol.12 et 13, 1969 et 1970. Le choix d'articles politiques *Scriseri politice*, Craïova, Ed. "Scrisul Românesc", /1931/ a été la première édition correcte et la dernière non censurée.

La Roumanie à la croisée des Empires dans la seconde moitié du XIXe siècle pose à la fois des problèmes de relations internationales et de politique intérieure. Il n'existe pas, à notre connaissance, d'ouvrages récents dans ce domaine. Il conviendra donc de se reporter aux études de Nicolae IORGA et de R.W. SETON-WATSON, ainsi que de Pierre RENOUVIN. Catherine DURANDIN a consacré sa thèse de doctorat à *La Politique française et les Roumains, 1878-1913*, texte dactylographié, 1980.

2. Trad. Paul Miclău, M. EMINESCU, *Poésies*, Bucarest, Ed. Minerva, 1989, p. 65.

3. "Fanariotii și clasele dirigente", repris dans Mihai EMINESCU, *Articole politice* (Articles politiques), Bucarest, Ed. Minerva, 1910, p. 170.

4. C'est l'auteur qui souligne.

5. "Polemica cu Românul", *ibid.*, p. 164.

6. En français dans le texte.

7. "Dezvoltarea istorică" (Le Développement historique), *ibid.*, p. 119.

8. En français dans le texte.

9. *Ibid.*, p. 130.

10. Selon Hugo, la France avait comme vocation d'unir les peuples d'Europe dans une fédération et de se dissoudre dans celle-ci en tant qu'Etat, mais en conservant et en diffusant sa civilisation et sa langue. "Je désire le Rhin pour la France parce qu'il faut faire, matériellement comme intellectuellement, le groupe français le plus fort possible, afin qu'il résiste,

dans le parlement des Etats-Unis d'Europe, au groupe allemand, et qu'il impose la langue française à la fédération européenne. Les Etats-Unis d'Europe parlant allemand, ce serait un retard de trois cents ans. Un retard, c'est-à-dire un recul." (Lettre du 2 août 1870 à d'Alton-Shée, *Correspondance 1836-1882*. Paris, Calmann Lévy, 1898, pp. 343 - 344.

11. Mihai EMINESCU, *Opere*, vol. 7, édition Perpessicius, Bucarest, Ed. de l'Académie de la R.S. Roumanie, 1977, pp. 179-180.

12. Traduction Margareta Miller-Verghy.

13. "Joyeuse vie" (1853), *Les Châtiments*, in *Œuvres poétiques*, II, Pléiade, p. 83.

14. Version d'après les traductions de Margareta Miller-Verghy et Paul Miclău.

15. Trad. Margareta Miller-Verghy.

16. Reproduit dans M. EMINESCU, *Scrieri politice* (Ecrits politiques), Craïova, Ed. "Scrisul Românesc", 1931, édition commentée par D. Murărașu, pp. 43-74.

17. Pp. 48-49.

18. *Ibid.*, p. 49.

19. *Ibid.*, p. 73.

20. "Influența austriacă...", *Scrieri politice, op.cit.*, p. 51.

21. *Ibid.*, p. 72.

LA DÉNONCIATION DE L'IMPÉRIALISME EUROPÉEN
DANS *LE TEMPS VIENDRA*
DE ROMAIN ROLLAND

Parmi la vaste production rollandienne, *Le Temps viendra* n'a pas retenu toute l'attention que mérite une pièce considérée par l'auteur comme l'une des plus dramatiques de son œuvre¹. Ce colloque sur *l'idée impériale en Europe* à la charnière des dix-neuvième et vingtième siècles est une heureuse invitation à relire un texte fondamental par la protestation qu'il élève contre les puissances européennes qui rivalisent de machiavélisme pour se bâtir de vastes Empires coloniaux et se partager les richesses de la planète.

Le Temps viendra est intéressant à double titre : inspirée par la brûlante actualité de la guerre des Boers, la pièce est un témoignage déchirant sur une époque qui cache sa cruauté derrière le masque des idéaux; la fonction de l'art est alors celle du miroir qui renvoie à une société cherchant à se duper l'image véritable de sa perversité. La pièce est aussi un jalon important pour qui veut suivre le développement de la pensée politique de Romain Rolland. Dans ses premiers essais dramatiques, l'écrivain avait tendance à contempler le monde à travers le prisme déformant d'un passé poétisé, que ce soit la Renaissance italienne d'*Orsino* ou la croisade héroïque de *Saint Louis*. Le recul du temps pouvait apporter, par l'esthétisme de la transposition, un certain adoucissement au malaise d'un être blessé par la vie. Les violents affrontements de la toute récente Affaire Dreyfus n'ont pas échappé à cette règle de la création rollandienne : dans *Les Loups* l'événement

apparaît ennobli par la dimension cosmique que lui confère l'évocation sublimée de la Révolution française. Mais, peu à peu, le dramaturge se tourne vers le réel qu'il souhaite prendre comme point de départ de sa création littéraire².

L'humanité change de face au milieu des tempêtes; le monde entier se transforme; il n'est permis à personne de détourner les yeux, pour chercher un refuge dans la beauté du passé,

écrit-il en 1898. Le présent lui apparaît dès lors comme une période d'un "tragique puissant et poignant". Loin de s'en détourner, il convient plutôt d'en percevoir la "beauté cachée"³ et, au-delà des convulsions, les promesses. Par cette évolution qui doit beaucoup à la joie d'être entré dans la lice grâce à la tumultueuse représentation des *Loups*⁴, Rolland se sent prêt à jouer pleinement sa partie dans l'œuvre de purification morale que représentent à ses yeux les *Cahiers de la Quinzaine*, d' "abattre les idoles pourries", de "nettoyer les écuries d'Augias"⁵. *Le Temps viendra*, qu'il confiera à Péguy pour la publication, constitue l'une des étapes fondamentales du glissement de l'écrivain vers l'engagement politique.

1. — L'appétit monstrueux des puissances européennes

La dénonciation de l'impérialisme européen, tel est le thème central d'une œuvre courageuse et lucide par laquelle Romain Rolland fustige l'orgueil d'un monde qui érige la force et la satisfaction effrénée de ses convoitises en valeurs suprêmes. En fait, ce drame sur la guerre des Boers est la cristallisation des années de colères et de révolte d'un être blessé par les abus et les injustices perpétrés par son pays et par les autres puissances occidentales.

Il faut remonter très loin pour trouver l'origine de la déconsidération dans laquelle Rolland tient la notion d'Empire, sans doute jusqu'aux heures sombres de la défaite de 1870 qui a infligé à toute une génération le traumatisme de l'humiliation et du doute, et, avec l'angoisse d'affrontements futurs, la conscience de la mort omniprésente⁶. Si le Second

Empire apparaît alors comme une aventure tragiquement conclue, son effondrement ne semble pas mettre un terme à l'esprit de déraison qui a soufflé. Certes, Napoléon III, admiré par une “foule de gens”, est désormais “honné”, mais cachée dans l'ombre la figure menaçante du tyran est toujours prête à resurgir, un “Napoléon IV”, un “Boulangier I^{er}”, “sans scrupules” et “sans moralité”, qui, porté par une “ambition liberticide”, cherchera à effacer une fois encore les avancées de la Révolution de 1789 en “administr[ant]” à ses sujets “les plus vigoureux coups de botte que jamais peuple ait reçus au cul depuis le Corse!...”⁸.

Pour l'idéaliste qu'est Romain Rolland le Mal ne cesse de s'incarner en des personnages retors et violents. L'œuvre de Bismarck, “qui a fondé un empire sur des millions de cadavres”⁹ et instauré le culte du “fer” et du “sang”¹⁰, du “sabre” et de la “puissance brutale”⁹ n'est-elle pas reprise par l'empereur Guillaume II, attaché à nourrir en son peuple “les passions de races, étroites et furieuses, les revendications arriérées de frontières matérielles”, à exacerber “le souffle de haine et de brutalité meurtrière” qui, “depuis trente ans”, “dévore” la vieille Europe? Trahissant l'idéal de Schiller et de Goethe — le rêve d'une humanité “libre, fraternelle, et unie”¹¹ —, Guillaume II, en qui Rolland avait cru voir au début de son règne l'image rassurante du despote éclairé¹², n'a en fait pas d'autre politique que de “ressusciter, raviver, déchaîner le sentiment [...] des nationalités”¹¹, de fomenter de nouvelles guerres, de préparer aux hommes de ce temps de “terribles malheurs”⁹.

La question coloniale s'inscrit précisément dans le cadre de ce jeu cruel et obstiné des puissances européennes. Si au jeune Rolland l'entreprise conquérante peut apparaître un instant dans la lumière idéalisante du progrès ou de l'action héroïque (ne recopie-t-il pas dans son *Journal* le vibrant éloge de la civilisation par lequel son oncle Edme Courot, officier de marine parti servir en Indochine, a conclu sa lettre du 28 juillet 1887¹³? Et dans l'ennui d'un Paris où il se sent pris au piège, ne rêve-t-il pas, en 1892, d'aller, lui aussi, “fai[re] la

guerre aux pirates, dans le N[ord] du Tonkin ”¹⁴), elle ne tarde guère à se révéler pour ce qu'elle est : une atroce injustice.

C'est à partir de 1895 que, mêlé au dégoût qu'engendrent “les scandales tous les jours renouvelés”¹⁵, le thème de la colonisation fait irruption dans la correspondance de Rolland. Jusque-là, attaché à développer sa personnalité profonde et à se créer une forme personnelle d'expression artistique, pris dans les tourments de sa passion pour Sofia Guerrieri, puis par la joie de l'amour partagé avec Clotilde Bréal, l'écrivain a volontairement privilégié la démarche intérieure sur l'analyse des questions politiques : “je suis trop loin du monde”, écrit-il en 1892 à Malwida von Meysenbug qui lui conseille d'embrasser la carrière de journaliste ou de critique littéraire, “je ne le vois pas. [...] je vis dans mes idées; et je souffre d'en être distrait à tout instant”¹⁶. Mais la blessure causée par les dissensions conjugales l'arrache à son rêve égoïste du bonheur. Avec la maturité qui vient se produit un changement décisif : Rolland perçoit de plus en plus distinctement l'humanité souffrante avec laquelle il va se sentir en communion.

*

* *

En août 1895, Romain Rolland se dit à la fois attristé et indigné par l'expédition française qui, sous des prétextes fallacieux, ne tend à rien d'autre qu'à imposer le protectorat à Madagascar :

L'appétit monstrueux qu'étaient depuis dix ans toutes les nations européennes, à vouloir s'emparer du monde entier sans savoir qu'en faire; le gaspillage éhonté de ces vies humaines prodiguées en Asie et en Afrique pour satisfaire l'intérêt et la cupidité de quelques commerçants, tous ces malheureux jeunes gens qu'on envoie sottement mourir, au nom d'une soi-disant patrie et d'une civilisation plus antihumaine que la barbarie même, — tout cela s'ajoute dans mon cœur [...] au verre d'eau prêt de déborder; et la révolte grandit en moi de jour en jour contre cette

société monstrueuse et meurtrière, qui ne se soutient plus que par la ruse et par la violence.¹⁷

En décembre de la même année, reprenant en écho les accusations portées par son amie romaine contre Francesco Crispi, qui veut jouer à Scipion l'Africain et dont l'“ambition” et la vanité démesurées”, sacrifiant et la “jeunesse” et les “trésors acquis par la sueur du peuple”, “précipit[ent] le [...] pays dans l'abîme”¹⁸, il stigmatise la folle campagne italienne en Abyssinie qui ne fait qu'ajouter aux dérèglements des gouvernements des pays dits civilisés :

Un vertige semble entraîner tous les peuples de l'Europe; c'est à qui s'emparera du plus gros lopin de terre, sables ou marécages; on dirait un ridicule jeu d'enfants; mais à le regarder de près, le jeu est monstrueux; car ce sont des peuples qu'on se partage; et cela, au moment où les idées de fraternité humaine, d'égalité sociale, se répandent d'un bout à l'autre de la vieille société.¹⁹

De la résistance héroïque des soldats italiens, de leur défaite inévitable, Malwida tient Rolland régulièrement informé²⁰. Lui, reedit sa pitié envers les “pauvres familles [...] en deuil”, sa révolte aussi de voir “ce misérable pays qui se saigne à blanc pour une cause si inutile et même injuste”²¹. Et s'il perçoit quelque lueur d'espoir en des événements aussi sombres, c'est parce que, l'exemple donnant à réfléchir, du mal pourrait sortir la guérison, de la déraison la raison,

C'est un affreux désastre, presque unique dans l'histoire de ces guerres coloniales, et j'espère qu'il y mettra fin (...),²²

mais surtout parce que la victoire des Ethiopiens lui semble le présage du châtement prochain de tant de crimes commis envers l'humanité :

Je tire une certaine consolation pour l'avenir, de cette puissance abyssine, qui nous paraît pour l'instant si meurtrière [...]. Viennent les [races] noires et les jaunes! L'Abyssinie et le Japon nous rappellent, en moins d'un an, que le monde tient en réserve des puissances non usées encore par des siècles de civilisation.²²

Et l'écrivain d'ajouter, afin de corriger ce que ses propos pourraient avoir de choquant pour sa correspondante :

Ma réflexion vous semblera peut-être déplacée à cette heure; mais songez que je la fais contre l'Europe entière (la France comprise), et non pas contre l'Italie.²²

C'est bien de l'Europe tout entière qu'il s'agit. Après la France et l'Italie, c'est au tour de l'Angleterre de “prétexte[r] la nécessité de secourir l'Erythrée et l'Égypte, pour s'agrandir aux dépens des autres”²³. Tous les peuples se valent et l'engrenage infernal auquel Rolland assiste risque d'être une dangereuse incitation à se détourner, comme par le passé, du réel²⁴.

Décembre 1896 : nouvel ébranlement. En même temps que les dessous de l'Affaire Dreyfus, Romain Rolland apprend par Gabriel Monod le martyre du peuple arménien. Les propos qu'il tient à Malwida von Meysenbug sont une claire invitation à la révolte : “Il y a trop de bassesse et de férocité. Quiconque a une arme en main doit prendre parti contre elles”²⁵. Oubliant le reproche qu'il s'est bien des fois adressé à lui-même au sujet de son incapacité à se lancer dans l'action²⁶, il s'en prend alors à la “niaiserie des hommes de lettres”, dont la vanité ne s'attache qu'aux succès littéraires et mondains quand, vivant en un temps de “sanglantes tragédies”, ils pourraient “agir d'une façon bienfaisante et glorieuse”²⁷. Victor Bérard ayant confirmé, dans son article “La Politique du Sultan”²⁸, la véracité du témoignage de Monod et dévoilé le cynisme et les calculs éhontés des puissances occidentales, Rolland redit son indignation et son sentiment d'impuissance :

Est-il possible qu'un peuple entier — 300 000 hommes! — ait été massacré en deux ans, sans que ni la France, ni le soi-disant chevaleresque empereur d'Allemagne aient rien fait pour l'empêcher? C'est un crime qui pèse sur l'Europe, au moins autant que sur l'abominable Sultan, l'Assassin.²⁹

Aussi, pris d'un indicible dégoût, en vient-il à souhaiter pour la crise du Moyen Orient une conclusion digne d'Alceste — la pire qui soit —, afin que l'âme des Occidentaux apparaisse dans son effrayante noirceur :

Le comble, ce serait si la France, la Russie, et p[eut]-ê[tre] l'Allemagne, comme elles y sont disposées, s'unissaient à la Turquie contre les Grecs, dans cette affaire de Crète. J'aimerais à voir cela — pour la honte.³⁰

Le sarcasme est le signe d'un profond découragement. Rolland, cependant, cherche à se reprendre et, en cette déroute de la morale et de la justice, tente de distinguer dans la mêlée un État un peu moins coupable ou cruel que les autres, une nation qui pourrait trouver grâce à ses yeux et adoucir ce pessimisme sans nuance. Il salue donc l'Angleterre qui a essayé d'“accorder l'intérêt avec le sentiment” en prenant parti pour l'Arménie contre son bourreau : aussi ne sortira-t-elle pas de la tragédie “avilie et ensanglantée comme l'Allemagne, la France et la Russie”³¹. Même jugement favorable sur l'Empire britannique dans l'affaire de Crète qui oppose dangereusement la Grèce à la Turquie. Certes, affirme-t-il, les Grecs risquent d'embraser toute la région en voulant mettre d'accord leur “intérêt” avec la “justice universelle”, mais les Anglais ont raison de les soutenir : “au contraire, ce sera la honte de l'Allemagne d'avoir mis son intérêt du côté de la barbarie turque, au lendemain des plus abominables atrocités commises depuis trois siècles”³².

Mais dans ce jeu subtil des diplomaties où les alliances se font et se défont au gré des ambitions et des nécessités de l'heure, dans cette partie serrée, sans cesse mouvante, dont les peuples sont l'enjeu et les victimes, Rolland en arrive inévitablement à se contredire. L'Angleterre qu'il félicite aujourd'hui, il la condamne hier pour son insatiable appétit de conquêtes coloniales, et il la condamnera à nouveau demain quand éclatera la guerre des Boers. Entreprise hasardeuse, impossible même, celle qui consiste à désigner les bons et les méchants parmi les fauves qui s'entre-déchirent. Ce faisant, Rolland s'enlise et l'impartialité à

laquelle il veut élever son jugement cède à une subjectivité dont il est facile de montrer la fragilité. Pendant la guerre de Cuba qui se déclenche en 1898, ne défend-il pas paradoxalement l'Espagne, le pays colonisateur, qui a mené contre les indigènes une implacable répression? Comment admettre que l'écrivain soutienne la thèse de l'action chevaleresque, quichottesque, "illuminée de faits et de sentiments héroïques"³³ — grandeur qu'il avait pratiquement refusé de reconnaître à l'Italie dans ses échanges épistolaires avec Malwida —, si ce n'est qu'il voit poindre à l'horizon de nouveaux dangers et de nouvelles barbaries, bardées de fer et du mensonge de l'idéalisme. Un impérialisme peut en cacher un autre, et le paradoxe de la lettre du 22 avril 1898 traduit l'indicible désarroi de l'écrivain qui ne voit finalement aucun espoir briller à l'horizon :

Malgré tout ce que je pense de la férocité des Espagnols, j'ai de l'affection pour eux. C'est le dernier peuple qui ait les vertus et les vices de la chevalerie, le dernier qui ait une vraie foi religieuse en Europe [...]. J'ai peu de sympathie au contraire pour les Américains; je me défie de cette forte race, et je la crains pour l'avenir de l'Europe. Leur prétexte était bon : la défense de Cuba martyrisée par les Espagnols (crime presque comparable aux massacres d'Arménie). Mais pourquoi est-ce que je ne puis arriver à croire à la sincérité humanitaire des Américains? ³⁴

Le monde est une jungle sans merci. Le fort est sans pitié envers le faible. A partir de 1899, la guerre du Transvaal en offre une nouvelle et accablante illustration.

2. — “ Il n'y a pour ainsi dire rien d'équivalent dans l'histoire ”

Comme nous avons pu le remarquer, lorsqu'il porte une accusation contre la politique impérialiste d'un pays, Romain Rolland tient à souligner que ce n'est pas tant ce pays qu'il juge que la puissante Europe qui décide du sort des peuples, et dispose de leurs terres et de leurs richesses. Cette volonté de ne pas s'en tenir à des attaques ponctuelles, mais d'élargir

et d'élever sans cesse la réflexion afin de condamner dans sa globalité un ample phénomène historique, préside à l'élaboration de la pièce sur la guerre du Transvaal. "Ce n'est pas une œuvre de haine contre les Anglais", écrit le dramaturge, mais "une action contre la guerre"³⁵. *Le Temps viendra* s'attaque au "napoléonisme" qui souffle dans toutes les directions, à "la fièvre de l'impérialisme, des conquêtes coloniales, de la piraterie financière et militaire, du nationalisme"³⁶, qui consume les Occidentaux.

L'écrivain vise avant tout à donner à sa pièce une portée symbolique. Il ne cherche donc pas, au départ, à prendre pour héros les acteurs de la guerre sud-africaine et tient à inventer les péripéties de l'action dramatique. Le dénouement de la pièce, par exemple, est en contradiction avec les événements historiques que Rolland connaît bien³⁷. Alors qu'en octobre 1900 le Président Krüger parvient à échapper à l'étau anglais qui va se resserrant et arrive en Europe pour tenter de trouver de l'aide, le dramaturge rend plus éclatante et définitive la victoire des Anglais en leur permettant de capturer, avec "tous l[es] chefs" (*TV*, 278)³⁸, le Président boer qui assiste inflexible à la mort de ses hommes.

Il se produit cependant entre la réalité et la fiction un certain nombre d'interférences qui rendent le texte littéraire plus vraisemblable sans rien lui enlever de sa puissance évocatrice. D'une part, Rolland ne s'interdit pas de puiser dans la documentation que lui fournissent les journaux de l'époque : "c'est bien de la guerre des Boers qu'il s'agit", précise-t-il à Malwida von Meysenbug en septembre 1901, "et je ne puis faire autrement" car "il n'y a pour ainsi dire rien d'équivalent dans l'histoire"³⁹. D'autre part, il est fasciné de constater que les faits réels s'orientent vers le scénario imaginé. N'ayant jamais vu les Boers et connaissant assez mal les Anglais, il a surtout voulu mettre en scène le "grand tragique des actions humaines", c'est-à-dire toute une "fatalité d'instincts, d'habitudes, de croyances héréditaires" qui entraîne "des hommes capables de voir le mal, d'en avoir horreur" et de "désirer y mettre fin", à "s'enfoncer à chaque pas davantage dans le crime"⁴⁰. Or, c'est bien cette puissance

irrésistible du destin qui se révèle à l'œuvre dans la marche de l'Histoire, puisque les Anglais qui se sont lancés dans l'aventure comme s'il ne s'agissait que d'une promenade militaire subissent d'entrée de terribles revers. Et les déclarations de Lord Kitchener, que Rolland lit dans la presse le 15 octobre 1901, l'aveu de l'erreur d'appréciation insensée qui oblige désormais l'Empire britannique à redoubler de sacrifices pour vaincre ou à se retirer déshonoré, confirment étrangement les intuitions du dramaturge :

J'avais imaginé le personnage d'un général anglais, détestant la guerre qu'il faisait, et l'accomplissant pourtant d'une façon implacable. On m'avait dit que c'était là une invention un peu romanesque. Or, je lis aujourd'hui ces paroles, prononcées réellement par l'impitoyable Kitchener :

“La guerre du Transvaal a été entreprise contre tout bon sens et malgré les avis des gens compétents. Des ministres intéressés [...] ont sciemment envoyé à la mort des milliers d'individus en ordonnant des victoires à dates fixes. Tout cela pour la clique des spéculateurs de Bourse”⁴¹.

La réalité et l'imaginaire se rejoignent, autorisant le dramaturge, dans sa dénonciation générale de la guerre, à enraciner davantage encore son œuvre dans la brûlante actualité. C'est ce jeu constant d'échanges entre l'Histoire et la création littéraire, d'où *Le Temps viendra* tire sa beauté tragique, qu'il nous faut essayer de suivre ici.

*

* *

La note des didascalies qui situe l'action du *Temps viendra* “en 1902, à Christbury” (TV, 200), est trompeuse. Tout porte en effet à penser que, pour les deux premiers actes, le dramaturge s'est inspiré des événements qui se sont déroulés entre mars et juin 1901, c'est-à-dire pendant la période où les Anglais, jusque-là malmenés, entreprennent sous le commandement de Lord Roberts et de Lord Kitchener

une vaste offensive à travers le *veld*, offensive qui leur permet de conquérir, les unes après les autres, les villes, de Kimberley à Bloemfontein, capitale de l'Etat d'Orange, de Kroonstad à Prétoria, capitale du Transvaal, investie le 5 juin 1901⁴². Inférieurs en nombre, les Boers décident alors, pour gagner en mobilité, d'interdire aux femmes, qui jusqu'ici les accompagnaient, de les suivre sur la ligne de feu. C'est ainsi que Clifford et ses hommes pénètrent dans une "capitale" où il n'y a "personne dans les rues, que des chiens hargneux, des poules maigres, quelques drôles" et, derrière les vitres des maisons, les "faces blêmes" des "femmes" (TV, 204). Jusqu'à la scène finale où les combattants boers sont capturés, ce peuple ne sera représenté que par des femmes, des enfants, par la silhouette fugitive des prisonniers, et par le personnage du paysan "à l'air idiot" (TV, 214). Les combattants "n'ont pas fui" (TV, 202), prévient la vieille Noëmi : ils obéissent à la logique de la guérilla et se servent de leurs armes, la ruse et la mobilité. Clifford a pressenti le piège :

Pas un soupçon de défense. Un insaisissable ennemi qui s'éloigne toujours... (TV, 204),

et Débora lève toute ambiguïté sur la situation :

— [...] pourquoi êtes-vous restées? que n'avez-vous suivi les hommes?

— Nous les eussions gênés. Nous aurions dû manger leur pain. (TV, 208)⁴³.

C'est un fait connu que la marche à pas forcés imposée aux soldats anglais à travers les sept cents kilomètres du *veld* les conduisit à l'épuisement. Dans ses notes préparatoires, le dramaturge recueille l'information selon laquelle les soldats britanniques, lors de la bataille de Prétoria, ne parviennent pas à tirer parti de leur victoire car, incapables de poursuivre l'ennemi qui se replie, ils s'écroulent de fatigue dans la boue. C'est cet état d'exténuation, aggravé par l'épidémie d'entérite qui a sévi⁴⁴, qu'évoque le dramaturge dans la scène d'exposition : les femmes assistent à l'entrée dans la ville de

“mendiants, hâves et déguenillés”, de “cadavres qui se traînent”, d'un triste “hôpital” (TV, 202).

L'incapacité des conquérants à venir à bout de la résistance opiniâtre des Sud-Africains admirablement informés de la situation, poussa l'Etat-Major britannique à durcir le conflit et à envisager la question en termes de représailles. Là encore, le drame rollandien reflète avec précision l'engrenage dans lequel furent pris les Anglais, obligés de répondre par la cruauté et le non-respect des principes élémentaires d'humanité à une guérilla désignée sous le nom de *tactique des moustiques*.

Le personnage de Clifford incarne l'évolution fatale de cette guerre. De même que Lord Roberts avait tenté d'amadouer les Boers en promettant la clémence à ceux qui déposeraient les armes, en payant les réquisitions, en interdisant à ses hommes de molester qui que ce soit, de même Clifford “essaie d'apporter” la “modération” “aux nécessités de la guerre” (TV, 211). Mais l'échec de telles mesures le conduit inévitablement, comme ce fut le cas dans la réalité, à ériger une doctrine de la responsabilité collective dont il dicte, dans un mouvement de passion, les trois articles⁴⁵. Par ce passage brutal d'un extrême à l'autre, le protagoniste du drame illustre l'enlèvement dans la violence d'une armée d'occupation et, selon la pensée rollandienne, la faiblesse de l'homme qui, malgré sa lucidité et sa bonne volonté, ne peut se garder d'accomplir le crime contre l'humanité, entraîné qu'il est par le destin qui a pris la forme de ses collaborateurs intransigeants — un Graham, par exemple — et des spéculateurs véreux — un Lewis-Brown—, qui disposent sans scrupules de la vie d'autrui afin de satisfaire leur cupidité.

La mesure la plus tristement célèbre de la répression britannique est sans aucun doute l'instauration de camps où femmes et enfants furent parqués dans des conditions catastrophiques. L'acte II du *Temps viendra* accorde une place importante à ce génocide qui fut dénoncé par la courageuse Miss Emily Hobhouse dont Rolland connaissait les rapports accusateurs. La “nourriture [...] insuffisante”, l'“hygiène

déplorable”, les “abris rudimentaires” que constituent les tentes traversées par la “pluie glacée” qui “ruisselle et s'amasse” (*TV*, 235), autant de détails évoqués par le texte rollandien qui ne sont que trop conformes à la réalité historique de ces “camp[s] de la famine” (*TV*, 234) où les épidémies provoquèrent une effroyable mortalité infantile⁴⁶. Ainsi se réalise le souhait de l'infâme Carnby qui préconise une “extermination en masse” (*TV*, 237) des Boers et dont la monstruosité n'est pas sans rappeler les froids calculs d'un Chamberlain.

*
* *

Pour Romain Rolland, cependant, le comble de l'abomination n'est pas encore atteint. A l'atrocité de la guerre, au martyre du peuple boer, s'ajoute le crime contre l'Esprit. Une fois de plus, nulle invention dans le portrait psychologique que le dramaturge brosse des colonisateurs ni dans les propos qu'il leur prête. Ce qui, à la première lecture, se présente comme le trait grossi de la caricature, n'est que la reproduction fidèle des arguments avancés par les autorités britanniques pour masquer d'un visage humain la barbarie. L'écrivain prend d'ailleurs la précaution de noter en bas de page ses emprunts. Il rappelle ainsi que la réalité égale, voire passe en horreur, la fiction. Mais il est bien des références qui ne sont pas précisées comme si Rolland avait eu peur de sembler ne proposer, en guise de dialogue scénique, qu'un montage de citations.

Pour la plupart des cerveaux dérégés de la pièce, il est évident que les camps de concentration répondent au seul souci d'humanité! Il s'agit d' “atténuer [l]es malheurs” des innocents en les éloignant du “terrain de la guerre” et en leur fournissant les “provisions” (*TV*, 222) dont les combattants boers, par les coups de main menés contre les convois alimentaires, cherchent à les priver... C'est par de tels mensonges que Lewis-Brown justifie les ignobles décisions

de l'État-Major britannique, mais il ne fait que répéter ce que disait "Lord Kitchener à Botha", le "16 avril 1901" (*TV*, 222). De quoi se plaignent ces victimes de la guerre à qui l'on vient chevaleresquement en aide? "Ne seront-ils pas beaucoup mieux dans [le]s camps que dans leurs maisons" (*TV*, 221), comme le pense Lord Kitchener⁴⁷? L'Angleterre, déclare Chamberlain, peut s'enorgueillir d'être "le premier peuple qui ait nourri les femmes et les enfants de ses ennemis" (*TV*, 236)⁴⁸; dans la pièce ses propos sont répétés par Clodds. Balfour ne croit pas que "dans l'histoire du monde une guerre ait été conduite avec autant d'humanité"⁴⁹; Simpson se fait l'écho d'une telle hypocrisie, de même qu'avec Chamberlain il feint l'émotion devant tant de mansuétude: "Nous sommes trop modérés. Tout le monde nous trouve trop modérés. Notre bonté nous rend ridicules" (*TV*, 236-7). Dès lors, pour des motifs d'efficacité difficilement avouables et, par conséquent, déguisés en raisons humanitaires, il convient de montrer en la circonstance une terrible fermeté: "la façon la plus humaine de faire la guerre, est de la faire impitoyable: on en finit plus vite" (*TV*, 216)... C'est aussi l'avis de Graham qui ne dit en fait rien d'original⁵⁰.

A plusieurs reprises, Clifford se fait l'interprète de Rolland, écœuré par tant de mauvaise foi. Les grands idéaux que tous arborent ne sont que de mauvais prétextes pour que la "force gigantesque", en toute bonne conscience, puisse "déposséder de leurs champs quelques fermiers" (*TV*, 205):

Je ne me suis jamais leurré sur le mensonge de cette civilisation, qui s'arroge le droit de dépouiller de leurs patries les races dites inférieures. Mais jamais ce mensonge ne s'est étalé plus grossièrement que dans cette campagne où l'adversaire est une vieille race européenne, égale ou supérieure à son vainqueur. (*TV*, 209)

Comme Rolland, Clifford dénonce le goût scandaleux du paradoxe et du sophisme humanitaire, goût qui dénote l'orgueil d'appartenir à une race élue. Il méprise ses compatriotes exaltés par le rêve illusoire de l'Empire à bâtir, enivrés par la "mission spéciale" qu'ils reconnaissent à l'Angleterre, "l'Israël moderne" (*TV*, 230)⁵¹.

Dans ce catalogue d'idées aussi grotesques qu'ignobles, les arguments de la philosophie naturelle se mêlent à ceux d'un christianisme sanguinaire. "Si les forts ne mangeaient pas les faibles, il n'y aurait pas de civilisation" (*TV*, 205), prétend le médecin Miles, qui ne manque pourtant pas de bonté, mais qui confirme et signe : "La loi de nature est l'extermination. [...] c'est ainsi : à quoi bon discuter?" (*TV*, 209-10) Carnby — l'odieux littérateur imaginé à la ressemblance d'un Kipling que Rolland accuse de jouer avec les "mirages meurtriers", avec les "mots magiques d'Empire", d'"empoisonne[r] l'Angleterre" et d'être en grande partie responsable de ce que les peuples "s'égorgent"⁵² — ne dit rien d'autre, mais, poète, il habille le Mal du voile de la Beauté. S'appuyant sur les thèses de Darwin, il n'entend pas les cris de souffrance des opprimés, mais un magnifique "concert héroïque" (*TV*, 224) :

La guerre est bonne, et la victoire meilleure. C'est la loi du progrès et la parure du monde. Tous les bruits de la nature, du bourdonnement de l'insecte au fracas du tonnerre, célèbrent des victoires ou des défaites dans le superbe combat de la vie. (*TV*, 224)⁵³

Pour tous ces êtres, l'univers est une jungle et le fort, en suivant la pente naturelle qui l'entraîne à écraser les plus faibles, ne fait que répondre à l'appel de Dieu. Tous abordent la croisade impérialiste avec la certitude qu'ils portent en eux "la conscience du Christ" (*TV*, 230)⁵⁴.

La certitude des Anglais d'avoir pour eux le droit, la morale et la bénédiction du ciel est si profonde que leur aveuglement, pour criminel qu'il soit, peut quelquefois confiner au ridicule. Le dramaturge manie l'humour noir pour qu'à l'esprit du spectateur, ou du lecteur, la prétendue sagesse impérialiste se révèle pour ce qu'elle est : une maladie de l'âme. C'est bien le monde de la farce qu'incarne la stupide et monstrueuse Mrs Simpson. Pour cette marionnette qui côtoie quotidiennement l'horreur, il ne fait aucun doute que les Anglais ont une infinité de choses à enseigner aux Boers : "C'est délicieux d'apprendre à de pauvres peuples arriérés la culture, la morale, la parole de Dieu", de leur expliquer la

Bible qu'ils lisent mais qu' "ils ne [...] comprennent pas" (*TV*, 229) puisqu'ils traitent sans bonté leurs semblables. Or, les hommes sont frères... Pour ceux qui ne l'auraient pas compris, les canons anglais répandent "partout à flots la lumière" (*TV*, 230)⁵⁵. Démonstration par l'absurde : à la suffisance des vainqueurs, à l'onctuosité des arguments de Mrs Simpson, emmurée dans une vision entièrement égoïste du monde, Rolland oppose le bruit des pelotons d'exécution qui transforme cette "conquête de la terre" (*TV*, 231) en œuvre du Néant.

*

* *

Il ne faudrait pas croire, toutefois, que les Boers échappent à la plume acérée de l'écrivain. S'il reconnaît leur héroïsme — à l'image des deux fils de Débora, âgés de douze et quatorze ans, qui se battent pour la liberté de leur peuple, Romain Rolland n'en dénonce pas moins leurs faiblesses qui les rendent finalement fort semblables aux Anglais. Contrairement à leurs ennemis qui n'hésitent pas à abdiquer leur raison pour obéir aveuglément à leurs chefs, les Sud-Africains ne reconnaissent pas d'autre maître que leur conscience. Comme l'affirme Débora, ils sont "les dernières voix qui crient pour la justice", "la dernière armée libre" (*TV*, 246). Mais cette précieuse liberté qu'ils ont parvenue à sauvegarder et qui fait leur grandeur, ne la détruisent-ils pas à leur tour en cédant à un fanatisme aveugle? Totalement raidis dans leur résistance à l'épreuve, ils ne sont plus qu'une implacable haine contre laquelle tous les efforts de Clifford, désireux d'insuffler au conflit un esprit de modération, viennent se briser.

Deux scènes enserrent d'une manière symbolique l'œuvre rollandienne dans d'étouffantes ténèbres : la scène d'exposition où les femmes assaillent de leurs malédictions les Anglais investissant la ville; celle qui lui fait écho, au dénouement, où le Président Krüger, drapé dans son orgueil et son intolérance, demeure sourd à l'hommage que lui rend

Clifford. Rejetant toute clémence et toute idée de compromis, le vieillard préfère assister à l'exécution de ses hommes plutôt que de paraître s'incliner devant l'évidence. Fatal endurcissement des cœurs qui transforme en formule dérisoire la devise héroïque du Président du Transvaal : le *Alles zal rech kom* — “ Tout finira bien ” (TV, 287)! La foi, loin de faire croître en l'homme l'amour et le pardon, le pousse au crime. Ainsi Débora, brisée par l'épreuve que lui infligent les Anglais, n'aura aucune pensée de pitié pour les peuples africains que les Boers ont précédemment vaincus : “ Il ne s'agit pas de ce que souffrent les autres. Il s'agit de ce que nous souffrons ” (TV, 243). Et la haine proférée par les femmes tout au long de la pièce, guide secrètement la main du petit David qui finit par tirer sur Clifford et le tue⁵⁶. Toute innocence est balayée par la vague déferlante de la haine : la vengeance qu'accomplit l'enfant, en qui Clifford reconnaissait l'image de son propre fils, suggère qu'il n'est pas d'autre issue pour une humanité prise au piège de la violence que celle de l'autodestruction.

3. — “ Je n'assassine plus ”...

En évitant de réduire sa pièce à un conflit manichéen, Romain Rolland l'élève à la hauteur de la tragédie. Jetant une lumière crue sur la démente des Anglais et sur le fanatisme des Boers, il s'attaque au mal que l'homme porte en lui. Cependant, dans son souci de rester impartial — attitude qui prolonge la position qu'il avait essayé de maintenir pendant la tourmente de l'Affaire Dreyfus —, le dramaturge ne risque-t-il pas de reproduire une vision entièrement désespérée du monde? “ Il n'y a pas de vainqueurs ”, déclare Clifford avant de mourir, “ il n'y a que des vaincus ” (TV, 286).

N'existe-t-il donc, si léger soit-il, aucun signe d'espoir dans la pièce? N'est-il aucun moyen de rompre le cercle infernal de la haine, de briser la terrible loi de l'*anankè* qui veut qu'à la vengeance réponde la vengeance? Pour certains critiques, “ l'œuvre n'est pas totalement désespérée ” car, grâce

à Clifford, “ la noblesse et l'humanité ne sont pas absentes du champ de bataille ”⁵⁷... Certes, au milieu des passions exacerbées, l'officier anglais possède une grandeur d'âme qui confine au stoïcisme. Il affronte, “ impassible ” et solitaire, aussi bien le mépris de ses hommes qui le jugent trop conciliant que la haine des ennemis qui l'injurient et le “ macul[ent] ” de “ boue ” (*TV*, 239). Mais pour Rolland ce stoïcisme a ses limites. L'acceptation de la place et du devoir que la vie nous a assignés conduit bel et bien à obéir passivement à la volonté de l'État. Lucide, Clifford le reconnaît : “ Nous ne faisons pas ce que nous voulons [...]. Plus haut nous sommes dans le commandement, plus nous devons servir ” (*TV*, 245). Or, comme le lui fait remarquer Débora, une telle soumission s'avère coupable puisqu'elle contribue au martyre de l'humanité : “ Je n'admets point ces tristes excuses. Chacun est responsable de ce qu'il fait ” (*TV*, 245).

Le sujet de la pièce devient ainsi le conflit entre deux exigences contradictoires : celle du devoir qui soumet l'individu aux lois de la nation, celle du cœur — Miles l'appelle péjorativement le “ sentimentalisme ” (*TV*, 209) de l'époque —, qui invite à considérer la voix de la conscience comme supérieure aux règles collectives. Ecartelé entre ces deux postulats, transformé en un “ champ de bataille entre deux volontés ennemies ” (*TV*, 271), Clifford ne parvient pas à s'affranchir de la tyrannie du nationalisme. Au terme de la crise qui le ronge, il demeurera en deçà du seuil de la liberté intérieure⁵⁸ :

Je n'ai qu'à vouloir [...]. Je pourrais... Non, je ne puis rien. [...] Je ne suis plus libre. [...] Revenir sur ses pas, ou simplement s'arrêter, ne serait pas seulement la perte de ce pays, mais de la suprématie anglaise, de l'Empire tout entier. — Obéir à ma conscience? Je ne le puis sans trahir. — Obéir à mon pays? Il le faut bien. (*TV*, 270-2)

Incapable de s'opposer aux “ instincts ” meurtriers de la nature humaine, aux “ croyances héréditaires ”⁵⁹ d'une société inhumaine, en un mot à la forme moderne du destin, Clifford est un vaincu qui se fait l'implacable instrument de la force

cosmique⁶⁰. Il a fait fusiller le paysan “à l'air idiot” (TV, 214) qu'il savait innocent. Devant l'insistance de ses collaborateurs, il a déchiré une première proclamation inspirée par la commisération pour en dicter une autre tout à fait impitoyable. Il aspirait à abandonner son poste de commandement, mais entraîné par la vanité, il assure à l'Angleterre une écrasante victoire sur les Boers. En fin de compte, succombant à la passivité, il demeure un être faible : “c'est bon de n'avoir plus à vouloir” et “que les choses veuillent pour nous” (TV, 273), s'excuse-t-il, sans parvenir à se duper entièrement. Dans son ultime confession il implore le pardon de tous, conscient de n'avoir pas été assez “grand [...] pour résister ” (TV, 285) au Mal. Ce n'est donc pas de lui que jaillit le rayon de lumière capable de dissiper le pessimisme foncier de la pièce.

“Comment échapper à cette fatalité écrasante, à cette loi de nature meurtrière”⁶¹ ? s'interroge le 8 juillet 1901 le dramaturge, absorbé dans l'élaboration du plan de son drame. Deux réponses s'offrent à lui. La première lui est proposée par Léon Tolstoï dont il achève de lire deux recueils d'articles politiques et religieux : *Les Rayons de l'aube* et *Paroles d'un homme libre*⁶² : “ en ne résistant pas, en se laissant au besoin maltraiter, passivement ”⁶¹. C'est la morale des Doukhobors dont Rolland vient de découvrir l'existence, morale du sacrifice de soi sur laquelle l'écrivain ne s'arrête pas vraiment si l'on en juge par la brève et unique formule des notes préparatoires. Par contre, il développe la seconde réponse, plus dynamique, plus conforme sans doute à sa propre vision des choses : “ D'autres diront : en [...] faisant la guerre, même sans espoir ” à la “ fatalité écrasante ”. Et la solution prend immédiatement les traits d'un personnage italien qui, contrairement à Clifford, “ne croit pas à la fatalité” mais “au pouvoir supérieur de libres et fortes individualités”, et qui, par l'énergie qui l'anime, espère “ créer [...] la vraie vie, pleine, heureuse et rayonnant [le] bonheur ”⁶¹.

Ce personnage de l'idéaliste italien venu faire la guerre à la guerre impérialiste, nous le retrouvons dans la version définitive du *Temps viendra*. Il est le porte-parole du grand

rêve rollandien de la fraternité universelle. Il aurait pu être de la patrie de Schiller et de Goethe, mais disciple de Mazzini il défend la même cause : “ Je suis citoyen du monde ”, jette-t-il à la face de Clifford, “ ma patrie est partout où la liberté est violée ” (TV, 241). Fait prisonnier, blessé tandis qu'il tentait de s'échapper, l'Italien doit symboliquement mourir dans les bras du soldat Alan sur qui il a tiré, Alan qui agonise en prenant conscience du mensonge de la civilisation européenne. Ainsi, le rêve de la régénération du monde n'empêche pas l'Italien de participer à la folie meurtrière de son temps. En luttant pour la cause des Boers, l'idéaliste défend la justice outragée, mais il lui faut tuer les soldats britanniques qui sont, eux-mêmes, des victimes de l'Histoire. Ne pouvant donc pas s'identifier définitivement à l'attitude de ce personnage, Rolland se retourne aussitôt vers la philosophie tolstoïenne et complète la figure généreuse de l'Italien par celle d'un “ Français ”, également venu “ se battre pour les Boers ”⁶³ :

C'est l'Italien qui est blessé et meurt à la fin du 2^e acte [...], en voulant s'échapper. Et le Français, qui est repris ensuite, reparaît à la fin du 3^e acte, où sa libre et héroïque volonté s'oppose à toutes ces victimes de la fatalité.⁶³

Conformément au souhait formulé dans sa lettre du 23 août 1901 à Tolstoï⁶⁴, Rolland dessine un personnage sur le modèle des Doukhobors, ce “ peuple de héros ”, ces “ vrais martyrs chrétiens, qui se laissent supplicier sans révolte, plutôt que d'accepter le service militaire ”⁶⁵. Il tient désormais la clef de son drame, et les modifications qu'il introduira par la suite, pour importantes qu'elles soient, ne remettront pas en question l'orientation pacifiste de l'œuvre.

Rolland envisage d'abord de faire d'un combattant français le symbole de sa réponse spiritualiste au problème de la guerre. Puis il songe à un “ vieux berger ”, un “ quaker ”, mais “ de pensées Doukhobor ”, “ ennemi de toute guerre et de toute violence ”, qui se laissera “ maltraiter [...] plutôt que de s'associer [aux] injustices ” de l'un ou l'autre camp, “ et dont la sérénité fini[ra] par en imposer à tous, et dominer la pièce ”⁶⁶. Le dénouement trop optimiste, visiblement trop proche de

l'atmosphère de certains récits tolstoïens, ne le satisfaisant pas vraiment, il reprend le motif du soldat qui refuse de porter les armes. Mais il décide d'en faire un Anglais. Variante heureuse, qui suggère que la réponse aux crimes des États ne viendra pas de l'extérieur — d'un étranger — mais d'un sursaut de conscience de ceux-là mêmes qui sont englués dans la guerre. C'est du peuple des oppresseurs que sortira Owen, l'être humble, assez courageux pour opposer son "non" à l'entreprise impérialiste. C'est du cœur des ténèbres que surgira le rayon de lumière.

*
* *

Clifford a bien entrevu le dilemme tragique de l'existence, quand il déclare à Owen : " Qu'y veux-tu faire? Tuer, ou être tué " (*TV*, 273). Alors que tous, Anglais, Boers, et jusqu'à l'idéaliste italien ne conçoivent pas d'autre choix possible que de suivre la loi de la Nature, de céder aux instincts meurtriers de l'homme, Owen est le seul personnage du *Temps viendra* qui accepte de faire pacifiquement le sacrifice de sa vie pour ne pas collaborer avec le destin. Sa position n'est que folie aux yeux des hommes : "On n'arrête pas une si lourde machine en se jetant sous les roues" (*TV*, 241), déclare Clifford qui s'accroche au sens commun. Mais l'acte d'Owen se veut déraison. Il est la réponse de l'Amour à la haine, "l'accomplissement de la volonté de Dieu"⁶⁷ (pour reprendre le mot de Tolstoï), Dieu qui parle à sa créature par la voix de la conscience. Loin d'être un échec, la mort d'Owen est l'étincelle qui ramène la lumière de l'Esprit au milieu des ténèbres. C'est donc à ce simple soldat, dont l'engagement confine à la sainteté, qu'il appartient de prononcer les paroles du prophète Isaïe sur lesquelles se ferme la pièce — et s'ouvre l'attente d'un autre temps :

Le temps viendra, quand tous les hommes sauront la vérité, quand ils fondront les piques pour des faux, les sabres pour des herbes, et quand le lion s'étendra près de l'agneau. — Le temps viendra. (TV, 287)

Grâce à ce personnage, douze ans avant la catastrophe de la Première Guerre Mondiale, Romain Rolland a pressenti ce que serait sa mission parmi les hommes : s'élever au-dessus de la haine⁶⁸, atteindre par l'esprit ce point où les contraires se fondent, où la vie devient Harmonie et, s'il le faut, aller jusqu'au don mystique de soi — ce que Mahatma Gandhi enseignera bientôt sous le nom d'*Ahimsa*.

Serge Duret
C.N.R.S.

1. Pour l'essentiel, la bibliographie de la pièce se réduit aux analyses de Jacques Robichez dans son *Romain Rolland* (Paris, Hatier, 1961, pp. 130-2), à celles de William Thomas Starr (*Romain Rolland, one against all. A biography*, La Hague-Paris, Mouton, 1971, pp. 114-7) et de Bernard Duchatelet (*Les Débuts de "Jean-Christophe" (1886-1906). Etude de Genèse*, Service de reproduction des thèses, Université de Lille III, 1975, pp. 352-3). On ajoutera à cet ensemble le sous-chapitre que nous lui avons consacré dans notre thèse (*Romain Rolland : l'Etre et l'Harmonie. Essai de biographie spirituelle (1886-1926)*, Brest, 1992, dactyl., pp. 335-44).

2. Le drame *Les Vaincus* (1897), bien qu'inachevé et considéré par l'écrivain comme un échec littéraire, marque l'inflexion de l'inspiration rollandienne.

3. Lettre à Malwida von Meysenbug, du 20 juin 1898 (*Choix de lettres à Malwida von Meysenbug, Cahiers Romain Rolland n° 1*, Paris, Albin Michel, 1948, p. 236).

4. "Je me sens des forces indomptables pour lutter", écrit-il le 22 mai 1898, quatre jours après la représentation des *Loups* au théâtre de l'Œuvre : "Voilà le combat commencé. J'ai rompu la première lance. J'en briserai bien d'autres, et de plus dangereuses encore. C'est le bonheur de lutter." (*Choix de lettres...*, p. 233).

5. *Correspondance entre Louis Gillet et Romain Rolland, Cahiers Romain Rolland n° 2*, Paris, Albin Michel, p. 96.

6. Cf. ce que le dramaturge fait dire à Aert : “ moi, si débile et si lâche, j'étais l'incarnation de la guerre, l'héritier des revanches sanglantes [...]. Je m'éveillais la nuit, trempé de sueur; je tâtais ma tête, mon corps avec mes mains, et je pensais que tout cela pourrait sûrement, que rien ne me sauverait de cette horreur, et que ma tâche au contraire me poussait au devant. ” (*Aert*, dans *Les Tragédies de la Foi*, Paris, Albin Michel, 1970, p. 167).

7. *Le Cloître de la rue d'Ulm, Cahiers Romain Rolland n° 4*, Paris, Albin Michel, 1952, p. 344.

8. *Ibid.*, p. 144. Rolland suit avec passion et angoisse les péripéties de l'aventure boulangiste (cf. pp. 143-4, 208-17, 273-5).

9. *Choix de lettres...*, p. 134.

10. *Ibid.*, p. 133.

11. *Ibid.*, p. 148.

12 Cf. la lettre à sa mère, des 8-9 mars 1890 (*Printemps romain, Cahiers Romain Rolland n° 6*, Paris, Albin Michel, p. 239). La réaction de rejet sera proportionnelle à la déception qui s'ensuivra.

13. “ Je conseillerais à ceux qui nient notre génie colonisateur de venir voir ce que nous avons fait de cette ville [= Saïgon], depuis la conquête. ” (*Le Cloître...*, p. 145).

14. Lettre inédite à Malwida von Meysenbug, du 16 janvier 1892.

Les citations des lettres inédites de Romain Rolland sont données à partir des dactylographies du Fonds Romain Rolland (copyright Bibliothèque Nationale et Chancellerie des Universités de Paris).

15. Lettre inédite à Malwida von Meysenbug, du 5 février 1895.

16. Lettre inédite à Malwida von Meysenbug, du 3 avril 1892.

17. Lettre inédite à Malwida von Meysenbug, [?] août 1895.

18. Lettre inédite de Malwida von Meysenbug à Romain Rolland, du 13 décembre 1895 (Fonds Romain Rolland).

19. *Choix de lettres...*, p. 153.

20. Cf., par exemple, les lettres (inédites) qu'elle lui adresse les 24 janvier et 28 février 1896.

21. Lettre inédite à Malwida von Meysenbug, du 5 mars 1896.

22. Lettre inédite à Malwida von Meysenbug, du 11 mars 1896.

23. *Choix de lettres...*, p. 173.

24. “ Le royaume du Christ n'est pas de ce monde; ni celui de Beethoven ”, écrit-il en mars 1896 (*Choix de lettres...*, p. 173), soulignant par là la primauté de la quête spirituelle sur la démarche politique et l'action extérieure. La formule rappelle la tentation du repli qui l'assaillait

en février 1895, quand il affirmait à son amie allemande : “ Vous voyez des germes de renaissance où je vois partout la mort s'étendre [...]. Il faut faire comme les stoïciens de l'Empire romain, comme le pauvre Marc Aurèle, seul et grelottant dans sa tente de soldat, sur les bords du Danube. ” (lettre inédite à Malwida von Meysenbug, du 5 février 1895).

25. *Choix de lettres...*, p. 188. Même discours dans la célèbre lettre à Auguste Bréal, du 17 mai 1898 : “ Je hais plus que vous la guerre comme on la fait aujourd'hui, la guerre marchande, la guerre d'intérêts, de spéculations financières, d'affaires commerciales et politiques, - tout cet état de choses monstrueusement matérialiste qui a produit nos expéditions coloniales, le partage de l'Afrique, le partage de la Chine, la sanction donnée aux massacres de Turquie, et qui d'un jour à l'autre produira cette guerre anglo-américaine pour se disputer les os rongés du monde. Je suis si loin de soutenir ces ignominies, que si j'avais à prendre parti au milieu d'elles, ce serait pour exciter à la révolte contre ces guerres, contre cette politique, contre les nations qui en sont les champions. ” (*Un beau visage à tous sens, Cahiers Romain Rolland n° 17, Paris, Albin Michel, p. 56*).

26. “ [Mazzini] a raison. Les paroles ne signifient rien; les écrits, moins encore. C'est agir qu'il faudrait. Mais je ne *sais* pas agir; j'aurais besoin que quelqu'un me montrât, comme on montre à un enfant à marcher ”, écrit-il à Malwida le 18 mars 1896 (*Choix de lettres...*, p. 174).

27. *Ibid.*, p. 188.

28. *Revue de Paris*, 15 décembre 1896, 1er et 15 janvier 1897.

29. Lettre inédite à Malwida von Meysenbug, du 5 février 1897.

30. Lettre inédite à Malwida von Meysenbug, du 13 février 1897.

31. *Choix de lettres...*, p. 203.

32. *Ibid.*, p. 206.

33. Lettre inédite à Malwida von Meysenbug, du 23 avril 1898.

34. Lors de l'effondrement militaire des Espagnols, Rolland ne change pas d'opinion : “ L'épouvantable désastre des Espagnols m'a stupéfié [...]. C'est la victoire de l'intelligence sur le courage, et de la science sur la foi. - Moi, je dis : hélas! ” (lettre inédite à Malwida von Meysenbug, de juillet 1898). Il reviendra sur la condamnation de l'impérialisme américain, nouveau péril pour l'équilibre du monde, dans sa lettre (inédite) à Malwida, du 12 septembre 1901, où loin de pleurer la mort du Président McKinley, il voit dans son assassinat le signe de la justice immanente : “ je n'aime aucun attentat; mais il faut bien penser que la victime est ici la personnification de l'abominable impérialisme qui ruine en ce moment la conscience américaine, et qui a conquis sans gloire et sans humanité Cuba et les Philippines. [...], ce n'est pas parce qu'on se nomme président de la

République qu'on représente moins le despotisme que tel ou tel empereur, mais qu'on y ajoute seulement l'hypocrisie, par-dessus le marché. ”

35. *Choix de lettres...*, p. 301. Il le redit à Malwida dans sa lettre (inédite) du 25 juillet 1902 quand, après avoir relu son drame, il s'apprête à en gommer certains détails pour le démarquer davantage du réel : “ Il me sera facile, j'espère, d'enlever à l'action son caractère historique trop accidentel, et de lui donner une portée plus générale. - Aussi bien, n'est-ce pas l'Angleterre qui est seule en cause. C'est l'Europe tout entière. ”

36. Lettre à Sofia Bertolini, du 27 janvier 1902 (*Chère Sofia*, tome I, *Cahiers Romain Rolland* n° 10, Paris, Albin Michel, 1959, p. 55).

37. Le dramaturge, informé par la lecture de la presse, trouve une autre source de renseignements et de réflexion dans les lettres de son ami Louis Gillet, en particulier à propos de la venue du président Krüger en Europe. Cf. *Correspondance entre Louis Gillet...*, pp. 106, 109.

38. *Le Temps viendra* [que nous désignerons par le sigle TV], dans *Les Tragédies de la Foi*, Paris, Albin Michel, 1970.

39. Lettre inédite à Malwida von Meysenbug, du 12 septembre 1901. Romain Rolland signale qu'il avait d'abord pensé traiter le sujet en peignant l'horrible guerre menée par Napoléon en Espagne. Mais aborder les crimes du présent à travers l'évocation du passé n'est-ce pas faillir à la mission que l'écrivain sent désormais lui incomber?

40. *Choix de lettres...*, p. 301. Il revient sur ce point dans sa lettre (inédite) à la même, du 12 septembre 1901 : “ ce qui m'intéresse surtout, c'est l'état d'esprit des hommes intelligents et humains qui sont contraints d'exécuter des plans qu'ils réprouvent [...]. Et c'est là vraiment que l'on sent une fatalité tragique; car ils se jugent, ils se condamnent, et cependant ils obéissent. ”

41. *Chère Sofia...*, pp. 33-4. Les déclarations de Lord Kitchener seront en partie reprises par le personnage de Clifford (TV, 248).

42. Les notes préparatoires de la pièce ne laissent aucun doute là-dessus : Christbury, c'est bien “ Pretoria à l'entrée des Anglais. Ville abandonnée par les hommes, où sont restés seulement les femmes, les enfants, les malades. ” (NP, f° 20 recto).

Par ailleurs, comme il ressort de ce dossier, Romain Rolland esquisse les grandes lignes de son drame du 27 juin au 9 juillet 1901, quand le retournement de la situation militaire en faveur des Anglais est bien connu. La rédaction s'étalera de septembre 1901 à février 1902.

Nous désignerons par le signe NP les notes préparatoires (un ensemble de 36 feuillets écrits *recto-verso*) dont la première page propose quatre titres rayés : *La Conquête de la Terre*, *Pour un peu de terre*, *Notre Civilisation*, *Le Temps viendra*, et un titre non rayé : *La Proie* (Fonds

Romain Rolland, copyright Bibliothèque Nationale et Chancellerie des Universités de Paris).

43. Le thème du harcèlement, si caractéristique de la guerre du Transvaal, revient à la fin de l'acte II, dans la scène des soldats : “ Si seulement on se battait! Mais il n'y a pas moyen. Dès qu'on arrive, ils décampent. On va devant, ils passent derrière. On va derrière, ils passent devant. On ne les voit jamais, même quand ils sont là; on se promène tranquillement, on reçoit un coup de fusil; impossible de dire d'où ça vient. Ils filent dans l'herbe comme des serpents. Ce n'est pas des hommes. C'est des fantômes. ” (TV, 256-7).

44. Après sa victoire de Bloemfontein, Lord Roberts sera forcé de s'arrêter pendant six semaines avant de pouvoir reprendre sa marche en avant, à cause de l'épidémie d'entérite qui révèle les lacunes du service de santé britannique. Dans le drame rollandien, Clifford n'est pas épargné (TV, 210, 253).

45. TV, 223. On en voit la brutale application dans la scène où les soldats déportent ceux qui “ tenaient l'ennemi au courant de tout ”, qui “ le ravitaillaient ”, qui “ sci[aient] ” les fils du télégraphe, et dont on a “ brûlé les fermes ” (TV, 234).

46. Dans ses notes préparatoires, Romain Rolland recueille les terribles statistiques de la mortalité infantile (NP, f° 7 recto).

47. “ Les pensionnaires de ces camps sont bien mieux traités, à tous points de vue, que dans leur propre maison... ” (Lettre de Lord Kitchener à Lady Cranborne, du 2 avril 1901, dans Robert Lacour-Gayet, *Histoire de l'Afrique du Sud*, Fayard, 1970, p. 292). Cf. encore l'affirmation de Miss Phelpes reprise par Romain Rolland à l'acte II (TV, 236).

48. Romain Rolland recueille l'affirmation dans NP, f° 7 verso.

49. Déclaration du 20 juin 1901, recueillie dans NP, f° 6 recto.

50. C'est, à quelques mots près, la reprise d'un mot historique que Romain Rolland cite dans ses notes préparatoires, sans préciser qui en est l'auteur : “ Le moyen le plus miséricordieux de faire la guerre, c'est de la faire le plus impitoyable possible. ” (NP, f° 7 verso).

51. Les soldats colportent à l'envi arguments ignobles et contre-vérités. On dénie à l'ennemi agressé le droit de se défendre : “ Résister, résister à l'Angleterre! ” (TV, 257) On considère l'agression comme une marque d'honneur : “ Quand l'Angleterre demande à un pays de se soumettre, il doit être honoré qu'on l'ait choisi pour faire partie de l'Empire le plus glorieux du monde [...]. L'Angleterre a droit à l'empire de la terre. ” (TV, 259). Cf. aussi les rumeurs criminelles qui se répandent sur le président Krüger (TV, 258).

52. NP, f° 23 recto.

53. Les notes préparatoires citent le texte de Darwin sans en donner la référence : “ Tous les bruits de la nature, depuis le bourdonnement de l’insecte jusqu’au fracas du tonnerre et aux accents de l’homme, peuvent être rattachés à une victoire ou à une défaite dans le combat de la vie. ” (*NP*, f° 28 verso).

54. Romain Rolland reprend ici le discours de l’archevêque de Canterbury. Par ailleurs, son drame et ses notes préparatoires regorgent de citations puisées dans l’ouvrage de J.-A. Hobson, *The Psychology of Jingoism*. Cf. *TV*, 224 et *NP*, f° 9-10.

55. Lawrence, par exemple, est tout désorienté de ce que les Boers refusent d’admettre que les Anglais “ v[iennent] pour leur bien ” (*TV*, 212). Tout aussi grotesque est la remarque du soldat qui traite d’ “hypocri[tes]” ces “cafards” “ qui tiennent leur Bible d’une main, et leur mauser de l’autre ”. Mais s’est-il seulement demandé si les combattants anglais ne font pas de même, eux qui partent au combat avec un exemplaire du Nouveau Testament “ décoré de l’*Union-Jack* ” (*TV*, 258)?

56. Dans la scène d’exposition, Débora montre à son fils “ ceux qui ont tué [s]on père ”, et la servante lui fait prononcer les paroles qui enchaînent à la loi tragique de l’*anankè* : “ Dis : qu’ils meurent! / — Mourez! ” (*TV*, 202). Au début de l’acte II, une femme déportée demande à son fils de ne jamais oublier l’injure qui lui est faite : “ Un fusil ”, crie à ses gardes l’enfant de dix ans, “ et je vous abattraï! ” (*TV*, 234). On voit ainsi l’action converger fatalement vers la vengeance du petit David qui abat Clifford — représentant de l’Empire britannique, le Goliath d’où vient, pour les Boers, tout le mal.

57. Jacques Robichez, *op. cit.*, p. 132.

58. Dans le scénario original, Rolland avait prévu de développer plus amplement la crise que traverse Clifford. Celui-ci, voulant “ brusquement [...] arrêter les forces qu’il a lui-même mises en mouvement ”, “ à la stupéfaction de ses officiers ”, se met à dire sa pensée; il se “ contredit ”, “ s’exalte ” et “ toutes ses pensées qu’il retient bouillonnantes en lui depuis des semaines, font irruption comme un torrent [...]. Sa parole enflammée qui s’adresse au cœur des humbles, des soldats, commence à remuer l’armée. On veut l’arrêter; il résiste. Hors de lui, il est [...] dans un paroxysme d’exaltation furieux, où il peut tout faire. Un coup de feu part du groupe des officiers anglais. Il tombe. On feint d’attribuer sa blessure à l’ennemi. On le laisse et la bataille commence.” (*NP*, f° 21, *recto-verso*). De ce projet initial, il reste surtout le rire nerveux de l’officier (*TV*, 269-70), qui suggère que Clifford est sur le point de perdre le contrôle de lui-même et la “ surexcitation anormale qui

augmente ” peu à peu, suivie de “ brusques affaissements ” (TV, 271). Dans la version définitive, Clifford pourrait s'opposer au massacre final, mais il opte pour la gloire et abdique sa volonté. Il ne sombre pas dans la folie, mais sa défaite spirituelle n'en est que plus éclatante.

59. *Choix de lettres...*, p. 301.

60. Pour le changement brutal de comportement de son personnage, Rolland s'est inspiré de l'article de Germain Bapst, “ Lord Kitchener ”, paru dans *Le Figaro*, le 15 octobre 1901. L'accent y est mis sur le fait qu'en accomplissant son devoir militaire, l'officier anglais en vient à perdre toute humanité et à se transformer en “ la machine Kitchener ” : “ dans tout il agit mécaniquement, sans précipitation, sans à-coups, mais régulièrement et continuellement ”. Il se révèle alors “ dévoré d'ambition ”, n'aspirant qu'à “ commander aux autres ”...

61. NP, f° 30 verso.

62. Il en parle à Sofia Guerrieri le 22 août 1901, en faisant, non sans quelques réserves, l'éloge du sage de *Iasnaïa Poliana*. Cf. *Chère Sofia...*, pp. 12-3.

63. NP, f° 31, recto.

64. “ Je suis frappé d'admiration par ce que vous dites des Doukhobors. Il me semble voir là [...] un des mouvements les plus considérables de l'humanité; on n'en sentira la puissance que quand on sera déjà à une certaine distance. Je voudrais beaucoup, par les moyens dont je dispose : histoire, art, théâtre, attirer l'attention du public français sur ces héros chrétiens ” (*Monsieur le Comte, Cahiers Romain Rolland* n° 24, Paris, Albin Michel, p. 50).

65. *Chère Sofia...*, p. 13.

66. NP, f° 34, recto (note écrite le 23 août 1901).

67. Léon Tolstoï, *Paroles d'un Homme libre*, Paris, Stock, 1901, p. 114.

68. Rappelons qu'en 1914-15, alors qu'il cherche un titre à son recueil d'articles où il dénonce les crimes de l'humanité aveugle, Romain Rolland hésitera entre *Au-dessus de la Mêlée*, *Au-dessus de la Haine* et *Le Temps viendra*.

L'UNANIMISME OU L'EMPIRE SUBLIMÉ

Entre 1905 et 1914, une bourrasque, parmi d'autres, traverse le paysage littéraire de la France : l'unanimisme, annoncé, proposé, propagé par Jules Romains, jeune poète de 20 ans en 1905. Son style provoque, mais plus encore son inspiration : semble-t-il pas proposer une Religion du Collectif, en sacralisant les diverses formes de *la vie sociale*, dans *La Vie unanime* en 1908, ou *Puissances de Paris* en 1911, en publiant un *Premier Livre de prières*, un *Manuel de déification...* ? Il heurtait l'élitisme, l'introversión, la délicatesse. On cria à la mystification, à l'intellectualisme, à un didactisme d'élève de Durkheim.

Il en est resté quelque chose : l'œuvre poétique de Jules Romains, l'œuvre de sa jeunesse reste trop oubliée derrière le grand massif des *Hommes de bonne volonté*, trop étrangère à la sensibilité littéraire française. Et l'on y perd. Car à fréquenter cette œuvre, dans son étonnante diversité, on découvre que l'unanimisme, pour Jules Romains créateur du mot, n'était pas l'adhésion factice, de façade ou de principe, à la pensée ou à la volonté d'un groupe. L'unanimisme de Jules Romains fut d'abord une manière de vivre cette question : comment exister véritablement dans le monde moderne, autrement que comme une ombre ou un numéro ? Ce fut dès l'origine une opération de réveil et de diffusion d'une conscience neuve de la société moderne — lesquelles semblent avoir d'ordinaire pour effet ou objet principal de laminer ou d'anesthésier ce que la tradition appelait "consciénces". A la fois ouvert et vigilant face à la modernité, l'Unanimisme se révèle démarche créatrice pour temps de

culture de masse et pour temps de marasme — à tel point qu'en 1932 Albert Thibaudet proposait de la dénommer plutôt *créationnisme*.

Le thème de ce colloque permet d'une manière très heureuse de mettre en évidence la réalité de l'unanimisme, son caractère polémique et défensif, sa complexité qui cherche un tremplin pour la conscience dans les réalités modernes souvent considérées comme opposées à l'esprit, et enfin son caractère inventif et créateur. Inventif et complexe parce que, indiquons-le tout de suite, Jules Romains subit dès l'enfance, et devra donc résoudre, la tension entre deux images opposées de l'Empire : l'empire antique, l'Empire romain d'une part ; l'empire moderne, l'Empire de Napoléon et des puissances européennes du XIXe siècle d'autre part. La pensée de l'Empire romain, il la doit à l'école, à la culture classique extrêmement développée qu'il reçoit au lycée Condorcet. La pensée de l'Empire moderne, il la doit davantage à la vie quotidienne et aux relations qui la constituent ; aux récits du grand-père maternel qui a écrit ses souvenirs de la guerre de Crimée ; aux nouvelles de la presse, qui, par exemple, en août 1901, annonce la mort du prince Henri d'Orléans à Saïgon ; aux discussions avec son ami Georges Chennevière, avec qui il rêve des villes d'Algérie au bord de la mer ou des kraals hottentots de Zimbébasie. Le lycée aussi peut jouer son rôle — quand par exemple un devoir français de seconde lui demande d'imaginer les sentiments d'émigrants allemands quittant leur pays sur le paquebot *Germania*. Néanmoins nous pouvons déjà deviner entre les deux images d'Empire diverses oppositions : oppositions entre le passé et le présent ; entre les réalités scolaires et le concret de la vie ; entre l'idéalisation classique et le pragmatisme, la brutalité de l'expansion territoriale.

Comme entreprise poétique, l'unanimisme a voulu expressément et directement remédier aux insuffisances spirituelles du monde moderne, et particulièrement arracher l'humanité à l'impasse des impérialismes.

Il aurait pu en être autrement. Dans son adolescence, vraisemblablement sous l'effet d'un nationalisme familial,

Jules Romains récuse le socialisme parce que trop préoccupé du bonheur humain : pour lui, la vie est d'abord une lutte, spécialement "dans les conditions créées par la vie moderne" où, écrit-il en 1901, la lutte "se retrouve à tous les degrés, depuis la concurrence commerciale jusqu'au conflit armé"¹. Il est donc persuadé que l'expansion est indispensable à la vie des peuples : "Pour les peuples comme pour le feu, il faut s'étendre ou s'éteindre"². Dans la même logique, il semble que Jules Romains ait connu la sympathie pour Déroulède, l'attente d'un homme providentiel — toujours en 1901, il en trouve un symbole dans un lointain épisode de l'histoire russe, dont il fait une pièce (inédite) *Tsar !*.

Mais ces convictions se renversent en une étrange vision de l'histoire. Car ce sont les "pays neufs" qui "brûlent de se faire une destinée"³. L'appétit de conquête a son heure, et pour la France de 1900, l'heure est passée : l'élan nationaliste, "admirable sursaut de l'âme française", demeure un "effort inutile et transitoire"². La France est "à l'agonie", "épuisée depuis le dernier élan napoléonien"³. (Il semble que l'on retrouve ici la philosophie de Zola dans *La Débâche*, que Jules Romains enfant écoutait lu par son père). Chaque empire ne dispose donc que d'une heure de gloire : "Après les uns, les autres ; après la France, (...) viendra l'agonie de l'Angleterre ; puis la courte hégémonie de l'Allemagne ; puis la longue suprématie russe ; et puis qui sait ? l'Amérique, l'Australie, l'immense réserve des jaunes et des noirs."³ Et que restera-t-il lorsque chaque empire aura joué son rôle sur la scène de l'histoire ? une Terre brûlée, une humanité parvenue au fond des réserves du réel, dépouillée de toutes ressources et de tout avenir comme dans le domaine de la connaissance : "Car, à chaque âge de l'humanité correspond un accroissement territorial. Les Grecs connaissaient moins de contrées que les Romains, Rome moins que le Moyen-Age ; ce dernier ignorait l'Amérique ; l'Australie est de découverte récente. Que restera-t-il pour nos descendants ?" Cette méditation d'histoire s'achevait en vision eschatologique ("Peut-être même que la fin sociale du monde coïnciderait avec sa fin physique") et en étrange déduction religieuse : "Et ne serait-ce pas la plus

grande preuve de l'existence de Dieu, si le refroidissement de la terre coïncidait avec le refroidissement de l'humanité, n'ayant plus de domaines nouveaux à conquérir ?"⁴ .

On peut d'abord observer que cette pensée impérialiste, mais sceptique et découragée, semble compter pour rien le développement des colonies et partager cette indifférence que plus tard Jules Romains reprochera aux Français de la Troisième République, de ce temps où, témoigne-t-il, "les "colonies" semblaient à la majorité des citoyens une "fantaisie ruineuse"⁴ .

On entrevoit aussi que cette pensée impérialiste va se trouver acculée à chercher pour l'instinct d'expansion une autre forme que la conquête militaire, sous laquelle elle soupçonne et redoute une force d'épuisement et de mort. Le conflit russo-japonais de l'hiver 1904-1905, avec les désastres de Moukden et de Port-Arthur que relate la presse, lui donne déjà une démonstration de l'horreur promise aux guerres modernes. Déjà alors, la France se sent au bord de la guerre, saisie d'un vertige et vacillante devant l'abîme. C'est ce vacillement de l'opinion française que Jules Romains va sentir s'accroître - en 1905, après le débarquement de Guillaume II à Tanger ; en 1911 après la provocation du "coup d'Agadir". Dans les poèmes de Jules Romains s'exprime parfois son inquiétude contre ce "coup de vent qui vient du bout du monde"⁵ ; et surtout son refus de céder à l'esprit de guerre :

La haine de la mort crispe nos poings rageurs;
Nous ne serons jamais complices des douleurs
Dont le guet-apens nous menace. ⁶

Notons aussi comment dans un article de 1913, il proteste contre l'engagement d'écrivains : "Barrès enseigne à nos jeunes gens la haine de l'Allemagne. D'Annunzio canonne tour à tour de métaphores les Turcs et les Autrichiens, Kipling surexcite l'impérialisme britannique. Où êtes-vous, Goethe, qui n'aviez de haine que pour la barbarie ?"⁷ C'est au cours de cette décennie inquiète qui précède la guerre de 14, qu'il lui arrive de se passionner pour l'action de Jean Jaurès :

spécialement durant l'été 1907, au moment de la 2ème conférence de La Haye sur le règlement pacifique des conflits internationaux, lorsque Jaurès proteste contre l'expédition punitive du général Drude au Maroc et appelle la classe ouvrière à se révolter contre un gouvernement qui voudrait déclencher la guerre — appel conforme à une résolution de la toute récente VIIème Internationale : " Les journaux bourgeois me dégoûtent et j'admire Jaurès plus que jamais", répond Romains à un ami⁸. Quand donc la guerre éclate, c'est l'immédiat sentiment d'être entré dans une "ère catastrophique"⁹ : "La guerre, c'est l'inconnu", écrira-t-il dans un article de 1915, "l'événement une fois déclenché ne se laisse maîtriser par personne et peut broyer ceux qui s'y attendent le moins."¹⁰ Mais dès 1906, il avait mis en évidence l'une des forces qui rendent cette aspiration fatale, en décrivant, dans le poème "La Caserne" le fonctionnement bureaucraté, robotisé de l'armée moderne. A l'entrée en guerre il perçoit donc l'humanité livrée à une sorte de monstre :

L'événement est sur nous.
Il a le pas et le poil
D'une bête quaternaire.

Sous ses plantes épatées
Il écrase, pas à pas,
Des choses qui ont notre amour.

Le bourg de Dinant-sur-Meuse,
La cathédrale de Reims,
Et mainte raison de vivre. ¹¹

Cette horreur sera assez profonde pour le faire sombrer dans une sorte de névrose de guerre.

Ainsi, de diverses façons, l'impérialisme porte en lui, pour Jules Romains, le cauchemar de la mort. Et face à cet impérialisme, forme paroxystique de la société moderne libérale privée de code, d'éthique et d'absolu, l'unanimité a voulu ouvrir une voie de salut.

Puisque le destin de l'impérialisme est de *refroidir* progressivement l'humanité, il faut oeuvrer à la *réchauffer*, à lui rendre vitalité et ferveur, à intensifier la conscience. La mission sacrée de l'humanité, face à l'univers matériel et inerte, c'est de témoigner de la vitalité humaine, en arrachant de son âme la plus jeune, comme d'une foule enthousiaste au théâtre, quelque hosannah triomphal et collectif. C'est sur cette perspective d'une planète rougeoyante de conscience que s'achève *La Vie unanime* :

Nous le savons. La terre va se refroidir.
Son destin finirait si nous n'étions pas là.
Sur sa croûte de roc plus dure chaque nuit
Nous mettons une écorce d'hommes, tendre et pâle.¹²

L'excès d'enthousiasme ou d'angoisse fait le poète imaginer un état où la conscience accèderait à l'immortalité, où le groupe humain serait divinisé.

Cette utopie millénariste peut nous surprendre. Mais il faut que nous observions avec intérêt comment cette foi a modifié et vivifié les opérations de la conscience. Il ne s'agit pas d'abord d'une conscience morale, éthérée ; mais plutôt de la sensation vive, étonnée, interrogative, d'être là, d'être homme, d'être associé à la vie d'un groupe, à un destin collectif, à l'événement. Cette conscience, que Jules Romains a sans doute cultivée en lisant Spinoza, est une présence à soi, à la vie, aux forces qui font la vie ; c'est une possession sensible et intérieure du réel :

Je sens sonner l'horloge, gambader les chèvres,
Et flamber l'âtre autour de la marmite noire.
Je suis le choc pensif de ces trois solitudes ;
C'est mon âme qui sert de soudure brûlante
A leurs plus longs désirs d'épanouissement.¹³

Cette conscience réclame une réceptivité extrême aux sensations les plus ténues, images, parfums, "cris perdus" : elle donne au réel une réalité consciente, le recompose dans une intériorité. L'individu perd soudain la sensation de

solitude, héritage apeuré des générations qui vivaient dans la hantise des invasions. La sensation de communication universelle est même ce que l'on peut appeler l'évangile unanime :

Rien n'est plus soi, rien n'est seul, rien n'est triste.¹⁴

Cette conviction s'épanouit tout naturellement en attention aux présences humaines, au groupe, au degré de conscience qui y règne, et en passion d'y intensifier la conscience. Et elle fait avidement son bien de toutes ces relations et communications favorisées par la technique moderne : le train , l'automobile, le télégraphe, ou encore la presse, les revues — dont elle laisse retentir en elle-même les nouvelles et les idées.

A l'empire terrestre que voulaient se tailler ou que s'arrachaient les puissances de son temps, c'est véritablement un nouvel Empire, un empire sublimé qu'oppose Jules Romains. A l'affrontement destructeur pour la maîtrise de l'espace, il substitue la communication heureuse, la contemplation dilatée. C'est un sentiment de possession plénière qu'il propose : pour lui, la ville du dimanche qui se promène et regarde le monde est "l'époque qui ne crève pas d'avoir pompé // L'infini"¹⁵ . Et la possession s'exerce sur l'univers matériel, qui, traversé par les regards, devient comme une proie, "comme un immense oiseau // Dont le corps transpercé pantelle (*sic*) au bout des flèches"¹⁴ ; cet univers, perçu et représenté dans sa géométrie essentielle, apparaît d'ailleurs comme un réseau unique, un filet, "l'épervier incassable d'amour // Où les êtres captifs frémissent pêle-mêle"¹⁵ . Sur ce territoire poétiquement possédé, nous reconnaissons une humanité entrée dans l'Empire spirituel de la conscience, "l'être-roi // Qui naît universellement dans nos pensées"¹⁶ , une humanité unifiée dont on voit bien qu'elle succède à l'humanité avide des impérialismes, dans le poème que voici :

Oh ! lorsque notre espèce aura poussé plus dru,
Quand nous aurons fini de manger le désert,

Quand nos chairs se fondront en une seule chair
Indivisible, impérissable, traversée

Par le même tunnel de force et de pensée ;
Lorsqu'*ayant assouvi son désir d'exister,*
D'être soi, de sentir qu'elle est, l'humanité,
Etendue à plat ventre et collée à la terre,
Suçant le jus du globe qui la désaltère,

Rongeant la pulpe du globe qui la nourrit,
Semblera la chenille enroulée à son fruit,
La chenille affame et tenace d'un monde ;
Alors, dans un frisson et dans une seconde
La terre sentira d'un pôle à l'autre ; et nous,
De la cervelle au coeur, des paumes au genoux,
Nos nerfs s'ébranleront pour que la terre sente. ¹⁷

Et dans cette humanité, nous reconnaissons un homme nouveau, non plus laminé par le modernisme, mais un être peut-on dire impérial, délivré de ce temps où "les grandes âmes sont gelées"¹⁸, ayant retrouvé l'intensité, la vigueur, la grandeur, et aussi la douceur de vivre — sachant entendre un message d'enthousiasme et d'espoir dans la vie moderne :

J'ai respiré l'odeur de l'aube
Dans un cri du chemin de fer.¹⁹

Ainsi s'opposent comme deux ordres dans la pensée de Jules Romains : l'ordre impérialiste qui ne crée que la mort, qui écrase l'individu, l'isole, le dévore ; et l'ordre unanimiste, qui restaure autour de l'individu un système de relations conscientes et lui rend ainsi plénitude et sécurité.

Combat mené par la parole au sein de la société moderne, l'unanimité a sa rhétorique, où interviennent les images et les langages de l'Empire antique et de l'Empire moderne.

Pour justifier son utopie d'un ordre mondial, à la fois politique, technique, culturel, moral, et de caractère religieux,

Jules Romains recourt fréquemment aux souvenirs de l'Empire romain. Il y trouve la figure de son rêve d'une unité qui n'empêche pas l'originalité. C'est ainsi qu'en mai 1905, il répond positivement à l'enquête de la *Revue littéraire de Paris et de Champagne* sur le retour au latin comme langue internationale : le latin lui semble propre à devenir la langue de l'Humanité. En effet, explique-t-il, "les Romains possédaient le sens de l'universel. Leur langue, comme leur droit, est douée d'un *caractère de généralité* ; elle ne porte pas la marque profonde d'un tempérament national ; elle est humaine par essence. Les races conquises l'ont toujours acceptée sans répugnance et sans regret."²⁰ En 1906, il s'ingénie aussi à montrer que la vie publique dans l'Antiquité était le lieu de phénomènes de groupe — qui ne nuisaient pas au sentiment qu'avait chacun d'appartenir à une unité sociale — dont il tirait identité, dignité et fierté. (On conserve encore une esquisse composée par Jules Romains en classe de seconde, en 1899-1900, sur un thème célèbre : un Romain tombe aux mains des pirates et, en butte à leurs moqueries, s'écrie : "Je suis citoyen romain et j'exige que vous me respectiez au nom de Rome" ; et les pirates de se prosterner devant lui : "il était ivre de fierté nationale, et l'on eût dit l'Empereur sur son char triomphal."²¹ Cette insertion dans un ordre, cette "discipline", voilà selon Jules Romains, ce qui délivrerait la France de l'individualisme et du pessimisme : "Les époques pessimistes furent celles qui manquaient d'unanimité.— Dès qu'une société approche de l'état unanime, elle devient optimiste." — "Il faut que le *génie latin* apporte enfin quelque chose. Un principe et une idée. (L'individualisme est un don germanique)."²² Ces convictions lui valurent l'amitié du jeune poète maurrassien Jean-Marc Bernard, qui trouvait des analogies entre la pensée unanimiste et la doctrine d'Action Française ; en août 1908 les deux amis se retrouvent aux Chorégies d'Orange et parlent de cette fédération gigantesque de l'Humanité dont rêve Jules Romains; pour fixer les idées, Romains évoque "l'Urbs, la Civitas antique", Bernard renchérit et parle de l'"*Imperium Romanum*"²³, cette unité culturelle débordant les frontières et préservant la société et l'individu de cet émiettement qui affecte

les sociétés individualistes modernes.

On ne sera donc pas surpris de voir Jules Romains se passionner, en octobre 1910, pour la figure d'Aristide Briand faisant triompher l'autorité de l'Etat sur les cheminots en grève; sur ce thème, le jeune écrivain compose une première version de sa pièce *Le Dictateur*. On peut penser que Jules Romains donne ici un sens positif au mot "dictateur" en se souvenant de la magistrature qui était la plus élevée chez les Romains, ce pouvoir absolu confié pour six mois dans les périodes critiques à un magistrat extraordinaire chargé de sauver le pays.

On reconnaît donc chez Jules Romains un mythe de l'Empire romain, une nostalgie de cet héritage démembré par l'histoire et que (il le dit en divers endroits) Charlemagne, Napoléon ont vainement essayé de restaurer. Il désigne comme spécialement idéal le siècle des Antonins²⁴ — dont, en 1968, il évoquera une phase dans *Marc-Aurèle ou l'empereur de bonne volonté*²⁵. On comprend qu'il ait vécu le déclenchement de la guerre de 14 comme l'écroulement de ce qui pouvait rester de la Romanité, comme le débordement des Barbares par-dessus le *limes*. Au temps de la chute de Rome comme durant la guerre mondiale, écrit-il en 1916,

Il n'était parlé que de massacres et d'incendies.
On prononçait les noms de Symmaque et d'Alric
Avec des tons divers selon les lieux et les personnes.
C'était un de ces temps qu'une fureur tord sur eux-mêmes.²⁶

Et Jules Romains d'expliquer la guerre de 14, comme la destruction de l'Empire Romain, par l'esprit de possession devenu fou, par l'impérialisme :

Des foules s'arrachaient, en crevant dessus,
L'usufruit de la terre et la gestion des provinces.²⁶

C'est également dans la période qui voit la chute de Rome que le poète de 1916 se trouve un modèle - quelqu'un qui, comme lui à Nice, a pu se trouver

dans une anfractuosité du monde
Assez de paix et de liberté pour un homme seul ²⁶

Il ne prononce pas son nom, il suggère seulement l'intimité de leur accord en le désignant comme "une forme du frère éternel", "un homme de sa race, // Un de ceux pour qui le monde eut le même goût total"²⁷. Pour notre part, nous proposons de reconnaître dans cette silhouette vénérée l'écrivain gaulois du V^{eme} siècle, Rutilius Namatianus, connu pour sa fidélité au souvenir de la Rome antique face aux assauts des barbares et au développement du Christianisme. C'est encore vers lui que se retournera Jules Romains durant la seconde Guerre mondiale en l'évoquant en 1943 dans *Nomentanus le réfugié* ²⁸.

C'est d'une autre façon signifier combien est puissant chez Jules Romains le modèle et le mythe de l'Empire romain, qui représente pour lui une structure de civilisation harmonieuse permettant aux diverses identités de se développer au mieux dans un sentiment religieux qui est la sublimation de l'appartenance au groupe et la sacralisation du groupe. Et c'est bien vers ce rêve romain, égaré aux temps de Charlemagne ou de Napoléon, qu'en 1916 Jules Romains invite implicitement à se remettre en marche quand, en pleine guerre, il demande, pour après la paix, la fondation d'un parti européen et politique qui soit un véritable *europ isme*²⁹.

Mais Jules Romains n'est pas halluciné par la pensée de Rome à la manière du héros de Valery Larbaud, dans *Fermina Marquez*, Joanny L niot. Il dénonce au contraire le pouvoir de l'histoire sur les imaginations : pour lui la guerre de 14 est due à l'envenimement de querelles d'autrefois, et il supplie les Européens de se désintoxiquer du *haschisch* de l'histoire, de donner à l'Europe "le droit d'inaugurer sa vie au sein d'une nature qui ignore le passé"³⁰.

Parce qu'il s'agit d'éveiller les consciences contemporaines, et de leur révéler le sens secret des pulsions du présent, c'est au langage et aux images de l'impérialisme moderne que Jules Romains a recours.

Parce qu'il s'agit de renverser un ordre moral et social

honne, parce que la nouvelle conscience n'est ni idéaliste, ni théorique, ni évanescence, mais saisit toute la personne, dès le début il tend à représenter son avènement comme une sorte de putsch et de coup d'Etat. Durant l'été 1904, l'espèce de conversion que lui-même a dû expérimenter, l'abandon inattendu de ses répugnances à l'égard des autres, des foules et des groupes, est vécu comme une invasion :

Ayant mis de la paille aux roues de ses canons,
Aux sabots des chevaux et des bêtes de somme,
Le guerrier surhumain, pendant que nous dormions,
A pris d'assaut l'âme des hommes.³¹

Et en 1905, pour exprimer l'oeuvre d'unification secrète des âmes que peut opérer une technique toute nouvelle comme le métro, il en interprète dans le même esprit belliqueux le fracas assourdissant :

Sortant du tunnel tout à coup comme un sabre dégainé, avec un tumulte de guerre où l'on entend des fanfares, des tambours et des acclamations, le train furieux perce la gare, grince atrocement comme s'il broyait des os, et s'arrête.³²

Cette brutalité exprime à sa façon la conviction que le développement de la société moderne impose l'apparition d'une nouvelle âme : car

(...) l'on entend déjà qu'avec de durs soupirs
La vague humanité force pour être une âme.³³

Ce phénomène d'unanimisation, il le perçoit jusque dans les groupes dont il récuse l'idéologie : l'Eglise, la Caserne - auxquels il consacre des poèmes de *La Vie unanime*. De même qu'en 1913, dans *Sur les Quais de la Villette*, il saura raconter avec jubilation "La Prise de Paris", cette intervention de la troupe décidée par Clemenceau et à laquelle Jules Romains, jeune soldat, dut participer, bien qu'antimilitariste et favorable au syndicalisme, pour intimider les manifestants du 1er mai 1906. La Force militaire qui bouscule les civils offre à Jules Romains une sorte de parabole (ce qu'il appelle ailleurs un

"événement semblable"³⁴) de la prise de possession mystique des consciences, dont il faut aussi bousculer les préoccupations terre à terre et renverser les représentations spontanées ou traditionnelles.

Plus audacieux encore : en mars 1911, Jules Romains fait représenter à l'Odéon *L'Armée dans la ville*, une pièce qui évoque l'échec d'une tentative de révolte dans une ville occupée : la population urbaine, trop dispersée, trop molle, trop peu volontaire, ne pourra rien pour renverser une armée unie par la conscience de corps. L'audace est que cette pièce semble bien mettre en scène l'occupation d'une ville française par une armée allemande ; on peut même reconnaître une certaine idéologie d'Empire dans le discours que le maire français attribue à l'Empereur ennemi :

Peu à peu sans secousse
Un ordre sort de la conquête.
(...) Nous ferons tout pour l'affermir,
Mais non pas contre les vaincus.
J'entends qu'ils honorent en moi
Plutôt leur père que leur maître ;
Car, selon qu'un père a coutume,
Je porte l'amour le plus tendre
Aux enfants les derniers venus.³⁵

Mais en réalité, dans cette pièce, on doit reconnaître une évocation symbolique du conflit entre l'humanité moyenne enlisée dans ses préjugés, son quant-à-soi, ses indécisions, et l'armée des jeunes écrivains saisis par la nouvelle conscience.

A partir de 1910, il est assez frappant de constater comment, à des auditeurs ou à des lecteurs de plus en plus sensibles au discours de la revanche, le poète unanimiste tient un discours à connotations impérialistes mais pour soutenir la cause de la culture et des écrivains français. A un auditoire brestois, il déclare en janvier 1910 : "La France d'aujourd'hui méconnaît un de ses devoirs essentiels, qui est d'avoir conscience de sa propre grandeur"³⁶. Et de faire l'éloge de la Grande-Bretagne, de l'Italie, qui savent vénérer, avec

l'"orgueilleuse sollicitude d'une race", leurs grands écrivains, Kipling, d'Annunzio, figures mêmes de l'élan national. Un grand écrivain, Jules Romains le représente alors comme la pointe même de l'élan d'un peuple : "Le grand homme est comme la proue d'un navire ; c'est lui qui ouvre les vagues ; mais que ferait-il sans cette masse énorme qui le pousse irrésistiblement ?"³⁷ Et quand, à la même époque, il donne la fameuse formule du nouveau classicisme qu'il prétend élaborer ("nous sommes prêts à faire de la beauté classique avec des usines, des trains, des foules, et avec des rythmes inattendus"³⁸, il définit pour la France une vocation de pionnier et de chef de file du monde, ou de maître d'œuvre chargé d'amener "aux clartés suprêmes de la perfection ce qui grouille, ce qui tâtonne et s'égaré dans un Tolstoï, un Whitman, un Ibsen"³⁸ : "Nous sommes pour le compte de l'Europe et du monde, un classicisme permanent"³⁸. Ne voyons-nous pas ici à nouveau l'instinct impérialiste ennobli, sublimé en combat pour la primauté spirituelle et culturelle ?

Il s'agit cependant d'un déplacement de valeurs. Il apparaît nettement dans le discours de distribution des prix que Jules Romains prononce le 23 juillet 1911 au lycée de Laon et qui porte un titre en harmonie avec l'esprit combatif qui renaît alors : "L'hégémonie intellectuelle de la France". Mais quand il invite les lycéens à ne pas se laisser intimider par les rodomontades des pangermanistes, et à se remémorer le glorieux printemps que vient de connaître la France, il ne fait pas allusion à l'occupation de Fez par les troupes françaises (qui provoque un tumulte en Europe). Non. Le fait marquant auquel il pense et qu'à son avis retiendra l'histoire, c'est la représentation au Châtelet du *Mystère de Saint-Sébastien* de D'Annunzio : l'œuvre d'un Italien jouée en français, en France! Ainsi il oriente l'attention des lycéens vers l'activité intellectuelle et artistique, il les encourage à chercher de ce côté-là le sentiment de sécurité : "Jusqu'ici rien n'a prévalu contre cette force. Elle résiste aux invasions, elle est impénétrable aux baïonnettes."³⁹ Le propos est polémique : l'empire des hauteurs spirituelles ici n'est pas compatible avec l'empire des conquérants ; il faut choisir : "L'armée de Xerxès

est tout entière dans le néant, et son roi avait bien raison de pleurer sur elle. Mais les tragédies d'Eschyle et le Parthénon dominant encore la terre antique, malgré le temps, malgré les barbares.³⁹ Il est une dernière et fondamentale raison à ce langage musclé. C'est qu'il faut éviter de donner de la conscience neuve une image mièvre, vulnérable, candide. Car en réalité un défi l'anime, ou une angoisse ; elle ne doit pas être confondue avec l'ancienne conscience délicate et apeurée. La nouvelle conscience crie :

Nous en avons assez de fondre dans la mort
Comme de l'or dans l'eau régale.⁴⁰

Elle est lutteuse et révoltée, nietzschéenne peut-on dire, conquérante et enthousiaste d'établir un nouvel ordre :

Nous sommes les clairons où chante le soleil.⁴⁰

D'où la brutalité. Si bien qu'après s'être assimilé aux Romains d'autrefois, Jules Romains est aussi prêt, quand il songe au poids de l'ancienne culture, à s'assimiler aux barbares, - ceux par exemple qui campent au nord de Paris⁴¹ (comme jadis autour du mur d'Hadrien), la classe ouvrière en qui il identifie les valeurs du nouvel avenir, le corps, la jeunesse, la vigueur, le travail, la fraternité, l'esprit vierge.

L'action de Jules Romains poète se résume, me semble-t-il, dans ces quatre vers écrits en 1916 :

Europe ! Je n'accepte pas
Que tu meures dans ce délire.
Europe, je crie qui tu es
Dans l'oreille de tes tueurs.⁴²

J'ai voulu montrer Jules Romains appliqué à persuader que l'Empire — cette idée qui peut exalter les imaginations — peut prendre, doit prendre une autre forme et surtout d'autres voies que celles choisies par les Etats modernes. Pour que se réalise un Empire qui soit créateur et durable, il oriente vers le développement, en chaque individu et en chaque société, d'une

humanité nouvelle, à la fois sensible et réactive, ouverte et profonde, unifiée et vigoureuse, passionnée pour l'avenir et la vie.

L'aspiration à l'Empire se trouve ainsi redressée, réorientée. Et non sans conséquences qui méritent d'être soulignées. Ainsi l'instinct d'expansion se trouve soudain justifié. C'est une forme de l'élan vital, une réaction naturelle devant l'espace et le spectacle du monde, un élan de la nature même pour que le monde soit exploité et aménagé et développé. Durant l'été 1911, il est arrivé à Jules Romains, monté au Saint-Gothard, d'éprouver ce désir :

Je sus pour la première fois
Ce qu'est le nord, ce qu'est le sud,
Jusqu'à me sentir possédé
Par certains transports des vieux peuples.

Nous étions la cohue armée
De ces peuples pris de désir ;
Nos mains dures pressaient d'avance
Les fruits des campagnes heureuses.⁴³

En ce sens, il y a une forme d'expansionnisme allemand qu'il a pu comprendre et même admirer symbolisée dans le personnage de Hebbel, Holopherne. Ailleurs, un personnage des *Hommes de bonne volonté*, Courson, dit sa conviction que la terre produit assez de fruits pour toutes les faims et tous les désirs. Le mal n'est donc pas dans le désir d'expansion, mais dans les structures anciennes, dans les peurs et les égoïsmes hérités du passé, dans les brutalités, qui empêchent de percevoir le sens du désir d'expansion : dilatation de l'humanité, aménagement du monde et progrès, grandeur. Il semble même qu'au moment de la guerre de 14, Jules Romains excuse les guerres qui ont abouti à l'établissement d'une plus haute civilisation : "Comment Rome a-t-elle opéré l'unité de la civilisation antique ? (...) Il est certain que Rome n'a pas souvent usé d'onction et de douceur pour persuader aux peuples d'entrer dans sa famille ; il est certain que les

protestataires furent nombreux et véhéments ; mais l'histoire a oublié tous ces détails d'exécution pour admirer seulement l'ampleur et la solidité de l'édifice."⁴⁴ Quant à Napoléon, son grand tort est de s'être fait battre :

Si Napoléon avait vraiment réussi à unifier l'Europe moderne, si depuis un siècle la paix napoléonienne régnait sur un continent laborieux, et avait permis un développement intellectuel et économique dont nous n'avons même pas l'idée, la statue de Napoléon serait dressée à tous les carrefours de l'Europe, et entourée de la reconnaissance filiale des peuples.⁴⁴

Autre manière de dire que ce qui importe, ce ne sont pas les moyens, mais la fin, et la fondation d'une unité féconde et d'un ordre créateur. Ainsi se comprend sans doute l'apparition, dans la pensée et l'œuvre de Jules Romains, après la guerre de 14-18, d'un intérêt inattendu pour l'action de colonisation, perçue non plus comme une conquête mais comme une oeuvre de civilisation⁴⁵. Ce thème peut s'entrevoir dès *Donogoo-Tonka* (en 1920) ; s'affirme nettement dans *L'Homme blanc*, long poème écrit de 1925 à 1935, et où il consacre l'Europe, missionnaire de la science, de la raison, du machinisme, de la justice, de la république, et glorifie, comme nouveau pionnier de l'Empire, l'instituteur ; enfin, dans le dernier tome des *Hommes de bonne volonté*, on retrouve le personnage de Louis Bastide, devenu ingénieur au Maroc, imprégné de l'esprit du maréchal Lyautey — dont Jules Romains fait par ailleurs l'éloge, pendant la deuxième guerre mondiale, dans *Retrouver la foi* — : Louis Bastide, passionné d'Empire et le définissant non comme l'affaire des soldats, des capitalistes ou des politiciens, mais comme "un polypier de techniciens", "un front de travail"⁴⁶, est bien un de ces hommes que Jules Romains a rencontrés au Maroc, conscients d'avoir participé à "une grande oeuvre", formés à l'esprit impérial de Lyautey ainsi formulé : "Il fallut le cas un peu miraculeux de Lyautey pour nous amener à découvrir que la grandeur ne doit pas être dissimulée et refoulée comme un vice, que c'est en se déployant qu'elle donne ses fruits, dont le plus précieux est la confiance d'un peuple en lui-même, son

ardeur à vivre, sa foi dans le destin."⁴⁷

Ce développement inattendu de la pensée de Jules Romains montre comment chez lui l'acte créateur (jusque dans la pensée) résulte d'une tension, ici de la tension entre deux images de l'Empire, également passionnantes, également insatisfaisantes — et dont il faut résoudre l'antinomie en inventant des perspectives neuves. Tension, peut-on dire encore, entre les legs de la culture et les données neuves de la vie. Ce développement inattendu achève aussi de montrer comment l'unanimité a tendu vers la constitution d'un empire, d'un domaine terrestre unifié, obéissant à un pouvoir et une loi, instaurant un espace de développement et de création, et répondant de toute façon à l'appétit de grandeur et d'insertion dans la grandeur. Prenant acte des échecs des conquérants, Jules Romains encourageait d'abord à chercher dans une autre voie, dans le développement de la présence intérieure au monde. La guerre de 14 le poussa dans le champ de l'action politique. Et là aussi, pour désigner ce nouvel ordre terrestre auquel il aspire, il a eu plusieurs formules heureuses : un monde habitable, dit-il dans *Les Hommes de bonne volonté*; ou encore "l'Eglise universelle", dont son héros Jallez voit les premiers fondements dans la S.D.N.⁴⁸ ; après la guerre de 40, il en appelle enfin à un gouvernement du monde placé sous l'égide d'un pouvoir spirituel, dont il formule les principes dès 1943 : "L'ordre international est plus important que les commodités particulières des Etats".

La Déclaration des Droits de l'homme (...) ne peut pas rester le privilège des citoyens de tel ou tel peuple, ni s'appliquer entre les frontières d'un Etat, pour devenir au delà lettre morte. Elle doit représenter et garantir les droits d'un homme quelconque à l'égard d'un Etat quelconque.⁴⁹

Mais ces exigences se fondent toujours sur une passion émerveillée pour le séjour terrestre, "faveur du sort, (...) enclos préservé"⁴⁸, et une contemplation qui se sent en communication avec le plus lointain — deux harmoniques essentielles, il me semble, dans le sentiment d'Empire. Jules

Romains nous en donne un exemple qui nous touche dans son discours de réception à l'Académie française, où il dit comment il aime rêver sur le pont d'Austerlitz :

Là où le ciel bleuâtre cesse d'appartenir à un lieu, l'on devine, l'on touche presque Anvers, Londres, Rotterdam, Copenhague, Hambourg ; d'autre bassins, d'autres estuaires, d'autres espaces où dans la brume et le soleil s'accroît la vie moderne, d'autres grappes suspendues à la tige gonflée. Tout cela est notre domaine. Nous pouvons y avancer librement. Sur chaque pavé des quais lointains le pas de l'homme moderne pourra se poser s'il lui plaît, sonner dans la rumeur accueillante. Tout cela est notre pays neuf, une vaste patrie jeune comme nous, oublieuse de l'histoire, faite de multitudes qui se rejoignent.⁵⁰

André Guyon
(Brest)

-
1. Cahier de dissertations philosophiques, Fds Jules Romains, B.N.
 2. "Dans la Montagne", in *J'entends les portes du lointain*, Cahiers Jules Romains n°4, Flammarion, p.88.
 3. *Ibid.*, p.87.
 4. Romains, *Retrouver la foi*, Flammarion, 1945, p.177.
 5. *Odes et prières*, Ode 11 du livre II.
 6. *La Vie unanime*, "Nous" (1ère publication de ce poème en revue, avril 1906).
 7. "A propos de Goethe", *Les Bandeaux d'or*, mai 1913.
 8. Lettre de Jules Romains à Cuisenier, 3 octobre 1907, inédit.
 9. Lettre de Romains à Cuisenier, 14 février 1916, inédit.
 10. "Pour que l'Europe soit", in *Problèmes d'aujourd'hui*, Kra, 1931, p.26.
 11. *Europe*, N.R.F., 1916, p.15.
 12. *La Vie unanime*, "Fin".
 13. *La Vie unanime*, "Par-dessus la nature".
 14. *Ibid.*, "La conscience qui devient".
 15. *Ibid.*, "Dimanche".
 16. *Ibid.*, "L'heure suprême d'être".
 17. *La Vie unanime*, "Pendant une guerre" (Nous soulignons).

18. *Ibid.*, "Je cherche".
19. *Ibid.*, "Désir".
20. *In Revue littéraire de Paris et de Champagne*, mai 1905.
21. Fds Jules Romains, B.N.
22. Notes inédites, Fds Jules Romains, B.N.
23. Lettres de J.-M. Bernard à Romains, 3/9/08 et 27/10/10, Fds Romains, B.N.
24. "Pour que l'Europe soit", *Problèmes d'aujourd'hui*, p.52.
25. Ed. Flammarion.
26. *Europe*, p.51.
27. *Europe*, p.51.
28. Ed. de la Maison française, New-York, 1943.
29. "Pour que l'Europe soit", *Problèmes d'aujourd'hui*, p.60-68.
30. *Ibid.*, p.28.
31. *La Vie unanime*, "L'heure suprême d'être".
32. "Poème du métropolitain", *Deux poèmes*, p.32.
33. *La Vie unanime*, "Le Théâtre".
34. Cf. le ch.3 des *Amours enfantines*.
35. *L'Armée dans la ville*, p.98-99.
36. "La littérature et la musique de 1895 à 1909", *Bulletin de la Société académique de Brest, 1909-1910*, p.73.
37. "L'abaissement du goût français", *Paris-Journal*, 17 mars 1910.
38. Réponse à l'enquête sur la renaissance de l'idéal classique, *Paris-Journal*, 4 mai 1910.
39. *Distribution solennelle des prix faite le 29 juillet 1911*, impr. du *Courrier de l'Aisne*.
40. *La Vie unanime*, "Nous".
41. *Ibid.*, "Je suis la pointe aiguë".
42. *Europe*, p.40.
43. *Europe*, p.33.
44. "Pour que l'Europe soit", *op.cit.*, p.50-51.
45. Pour ce passage de l'horreur pour la guerre de 14 à la passion de l'Empire français, on peut encore écouter le même Courson : "J'hésite à croire que la possession d'un territoire par un Etat" (cf. l'Alsace-Lorraine) "domine à ce point les autres problèmes, et que l'honneur d'un peuple dépende pendant un demi-siècle de la façon dont la fortune des armes a tourné pour lui au cours d'une certaine campagne. Même pour nous en tenir à une conception matérielle de l'honneur, la conquête de notre empire colonial aurait dû nous consoler trois fois de cette ancienne défaite." *Les Pouvoirs*, ch.19.
46. *Le Sept octobre*, ch.22.
47. *Retrouver la foi*, P.178.

L'UNANIMISME OU L'EMPIRE SUBLIMÉ

48. *La Douceur de la vie*, ch.19.

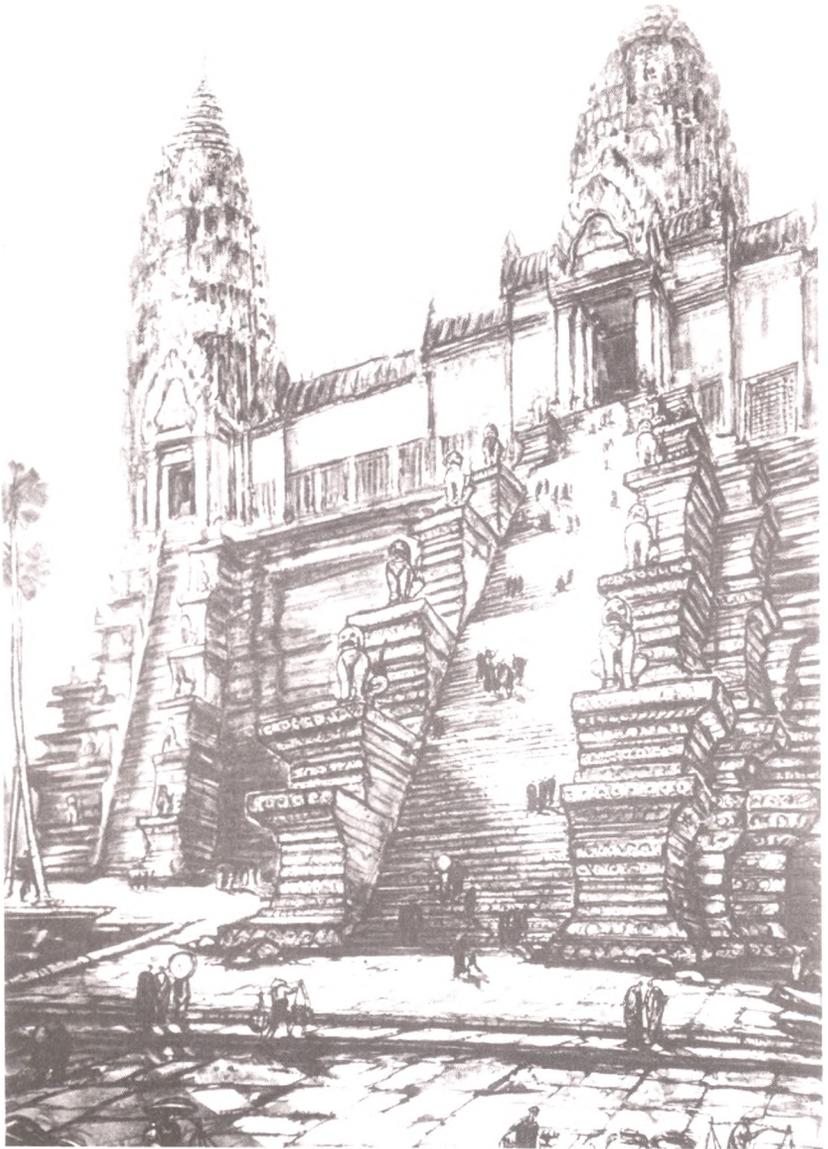
49. *Retrouver la foi*, p.102.

50. *Le Colloque de novembre*, Flammarion, 1946, p.20/21.



Fresque, par Ducos de la Haille,
décorant la salle des fêtes du Musée des colonies.
Phot. J. Gibert. *L'Illustration*, 23 mai 1931. "Exposition coloniale".

ANDRÉ GUYON



LE GRAND ESCALIER DU PALAIS D'ANGKOR
Sépie d'André Maire. *L'illustration*. 23 mai 1931. "Exposition coloniale".

Composé par *Littérature et Nation*
Imprimé par l'Université François-Rabelais
3, rue des Tanneurs — Tours

**SOCIÉTÉ D'ÉTUDES
DE LA FIN DU XIX^e SIÈCLE
EN EUROPE
(S.E.F. 19)**

Elle a pour but de réunir les chercheurs de toutes les nationalités, historiens de l'art, de la littérature, des mentalités, de la politique, des faits sociaux, qui s'intéressent à cette période.

Ses statuts déposés en octobre 1989, elle a pour président Roger Bauer, de Munich, pour vice-présidents Maurice Penaud, de Tours, André Guyaux, de Mulhouse, l'historien Eric Cahm, et pour secrétaire et trésorier Pierre Citti.

Elle a organisé ou coorganisé les colloques **Pelléas et Mélisande** (1990), **Théâtre à succès vers 1900** (1990), **L'Idée latine vers 1900** (1991), a contribué aux rencontres sur **Anatole France** (Saint-Cyr-sur-Loire, 14-16 novembre 1991), **Les Intellectuels à la Belle Epoque** (Orléans, 1er février 1992), **L'Idée impériale en Europe 1870-1914** (Azay-le-Ferron 25-27 septembre 1992), **Le Bergsonisme 1889-1914** (Saint-Cyr-sur-Loire 1992), **Villiers de l'Isle-Adam** (5-6 février 1993, Tours), **Balzac lu, imité, contesté et vécu dans la deuxième partie du XIX^e siècle**, (18-19 novembre 1993, Saint-Cyr-sur-Loire), **Mallarmé a-t-il eu des disciples?** (3-5 février 1994, Tours) et à bien d'autres qu'on trouvera mentionnés au verso. Les Actes en sont ou seront publiés par *Littérature et Nation*.

L'adhésion à la Société est de 100 F (70 pour les étudiants).

Adresser les cotisations au trésorier P. Citti,
Littérature et Nation, 3 place Anatole France, 37 000 Tours.

COLLOQUES

organisés par *Histoire de l'intelligence européenne*

Journée linguistique et cognition

Mars 1994. Université de Tours.
Avec M. Klaiber de l'Université de Strasbourg.

L'Axe culturel franco-tchèque, de 1918 à 1938

23-24-25 mars 1994.
Organisé à Olomouc (République tchèque) avec l'Université
Palacky.

La représentation du passé à l'époque symboliste

23-24 avril 1994.
Azay-le-Ferron. Avec le concours de la S.E.F. 19.

Dialogisme culturel au XVIIIe siècle

5-6 mai 1994.
Université de Tours avec la participation de l'I.U.F.
Organisateur : Jean Marie Goulemot.

Le Symbolisme en Belgique

19-20 mai 1994. Azay-le-Ferron. Université de Tours.
Avec le concours de la S.E.F. 19.

Thaïs (celle d'Anatole France et celle de Massenet)

28 mai 1994. Tours. Centre Anatole France.

COLLOQUE DE LA SAINT-MARTIN

Novembre 1994

L'Affaire Dreyfus et la Presse

Organisateurs : Eric Cahm et Pierre Citti.
Avec le concours de la S.E.F. 19.